6 fr. LE LIVRE D'AUJOURD'HUI

RENÉ THIMMY

LA MAGIE A PARIS



LES EDITIONS DE FRANCE
20 AVENUE RAPP · PARIS


35

LA MAGIE A PARIS

RENÉ THIMMY

LA

MAGIE A PARIS

PARIS
LES ÉDITIONS DE FRANCE
20, AVENUE RAPP, VIIe

AVANT-PROPOS

Le mystère est, par définition, ce qui est caché. Le mystère ne s'étale donc pas « en pleine lumière », mais il n'en existe pas moins pour cela. Et Paris est le réceptacle, sinon de tous les mystères, du moins d'une grande partie de ceux qui sont répartis dans le monde.

Il y a des religions inconnues, des sectes bizarres, les unes continuant de très anciennes traditions, les autres révélées par un nouveau prophète ; il y a des sorciers noirs et des mages blancs, il y a des cérémonies terrifiantes et d'autres puériles et même ridicules ; il y a des chercheurs sincères, scientifiques et convaincus, il y a des illuminés et des fous, voire des charlatans...

Il y a de tout à Paris.

C'est à un voyage à travers le monde du mystère, qui se superpose si bizarrement à celui dans lequel nous avons l'habitude de vivre, que nous voudrions vous convier.

La plupart de ceux qui se sont occupés de ces questions ont cru devoir, dès le début, adopter une attitude de scepticisme et de moquerie.

Nous ne les imiterons pas : la bonne foi n'est-elle pas un devoir d'obligatoire honnêteté ?

Nous raconterons des faits, qui paraîtront invraisemblables, nous décrirons des scènes qui auront l'air d'être sorties de l'imagination féconde d'un romancier populaire et nous savons bien que le lecteur sensé sera parfois tenté de hausser les épaules et de sourire...

Tant pis ! Nous supplions ceux qui voudront bien nous faire l'honneur de nous lire, d'avoir confiance en nous.

Nous n'inventerons rien, nous nous bornerons à raconter impartialement ce que nous aurons vu ou ce que nous aurons appris d'une source absolument autorisée. Et que l'on veuille bien croire que nous ne sommes pas plus fumiste que jobard.

Nous ne tenterons point d'expliquer l'inexplicable.

Qu'il se glisse dans la production de certains phénomènes, de la supercherie, c'est possible, mais n'oublions pas que, dans ces matières, l'impossible est aussi très possible...

...Et puis le mystère ne serait pas le mystère si tout le monde y croyait, comme on croit à la lumière du jour et à la chaleur du soleil !

LA MAGIE A PARIS

I

LE GUIDE PROVIDENTIEL

C'est le hasard — un hasard, comme dit Barrès, que tout nécessitait — qui me mit un jour en relations avec Eleuthère K...

C'était un petit vieillard aux cheveux blancs, à l'allure absolument insignifiante d'un honnête employé de bureau.

Oh ! il n'évoquait certes rien d'un nécromant, d'un magicien noir jonglant avec les poignards enchantés et les esprits des morts. Une barbiche, beaucoup plus sel que poivre, garnissait son menton et ses joues vermeilles indiquaient, sans conteste, une excellente santé.

Seuls les yeux démentaient l'aspect paterne et effacé du personnage. Dans ses prunelles glauques, une flamme mystérieuse étincelait de temps à autre. Et le petit bureaucrate se trouvait alors transfiguré. On sentait confusément qu'il ne vivait pas, comme la plupart d'entre nous, dans ce monde vulgaire d'apparences matérielles, mais qu'il communiquait avec des plans supérieurs et qu'il

se mouvait de plain-pied — oserons-nous écrire : naturellement ? — dans le surnaturel et le mystère.

Le mystère, c'était justement ce qui me préoccupait. Je ne suis point un songe-creux, et mon métier de journaliste m'a toujours préservé des rêveries stériles. Je ne suis point un « gobeur », j'ai l'esprit observateur et critique, mais je n'affecte point non plus *a priori* un scepticisme supérieur, une ironie narquoise et toute superficielle à l'égard de ce que je ne comprends point.

Je savais — pour reprendre l'expression fameuse d'Hamlet — qu'il existe beaucoup plus de choses entre le ciel et la terre que notre philosophie n'en peut concevoir.

J'avais confusément deviné l'existence de spectacles étranges autour de moi. J'avais appris que des sectes cachées se livraient encore à des pratiques bizarres... et anachroniques.

Mais quelles que fussent mes connaissances théoriques, quelque soupçon que j'eusse, je ne pouvais m'imaginer que le mystère s'étalait au beau milieu de Paris en plein XXe siècle.

J'ignorais, pour explorer ces zones ténébreuses et interdites, à quel saint... ou à quel démon me vouer quand, au hasard d'une visite chez un libraire spécialisé dans les ouvrages de sciences dites maudites, je rencontrai Eleuthère K...

Personne ne pouvait me servir de meilleur guide que ce petit homme au regard d'émeraude. Il avait passé toute sa vie dans l'étude des phénomènes auxquels la plupart des gens ne prêtent aucune attention, à moins qu'ils ne les considèrent comme des plaisanteries de mauvais goût. Sauf ses cheveux blancs qui le vieillissaient, il n'avait point d'âge. Il habitait seul dans un appartement très sombre, littéralement encombré de manuscrits et de livres rares et précieux, tous consacrés à l'occultisme.

L'ombre des murs de l'église Saint-S... planait sur son logis. Je m'étonnai qu'il pût vivre dans un endroit aussi obscur et aussi mal aéré.

— Je l'ai choisi exprès, à cause de sa situation, m'expliqua-t-il. La majeure partie de mon existence s'est écoulée dans une maisonnette toute proche de Notre-Dame. L'influence de la cathédrale m'était précieuse : elle préserva ma vie des envoûtements, des forces mauvaises de toutes sortes qui s'exerçaient contre moi, en raison de ma connaissance très approfondie de certains mystères. J'ai été obligé de déménager lorsqu'on a détruit les rues qui touchaient à Notre-Dame, et j'ai eu la chance de trouver, près de cette autre église, un petit appartement où je suis à l'abri des effluves néfastes émis par ceux que mes études inquiètent et dérangent.

Je ne pus réprimer un sourire quelque peu irrévérencieux. L'idée que ce brave homme pût être poursuivi par des sorciers noirs acharnés à sa perte, tout comme dans un mauvais feuilleton romantique, me semblait assez risible.

L'homme s'aperçut de ma pensée.

— Bien sûr, fit-il sans afficher la moindre mauvaise humeur, cela vous étonne ? Du mystère à Paris, cela semble invraisemblable, n'est-ce pas ? Et pourtant...

Eleuthère K... était admirablement renseigné. J'avais longtemps cherché le Virgile qui pourrait me conduire à travers les cercles interdits de cet enfer parisien, dans lequel il est si difficile à un profane, pour ne pas dire impossible, de pénétrer.

Eleuthère K..., lorsque je lui parlai de mon désir, commença par résister.

— C'est très imprudent, rétorqua-t-il, très dangereux. Vous ne savez pas à quelles vengeances vous vous exposez...

Il me montra des pentagrammes accrochés aux murs,

des gravures aux signes cabalistiques et surtout de vieux in-folios dans lesquels les plus efficaces conjurations étaient décrites. Je vis aussi des plants de verveine dans un coin, je humai d'étranges parfums qui s'exhalaient d'une cassolette posée sur des charbons ardents et je remarquai aux doigts de mon hôte des anneaux d'or avec des pierres scintillantes et bizarres.

Je promis, avec force serments, d'être aussi prudent que discret. Je manifestai un tel désir, désintéressé, de m'initier aux étranges arcanes parisiens, que mon hôte consentit enfin à soulever pour moi un coin du voile mystérieux.

Je rapporterai fidèlement ce que j'ai vu et entendu. Je préviens honnêtement les lecteurs qui voudront bien suivre ces récits que je n'ai rien inventé. Sans doute, bien des histoires que je vais raconter paraîtront invraisemblables. Elles sont pourtant véridiques. On sait, depuis longtemps, que le vrai peut quelquefois... Vous connaissez la suite.

Je dois ajouter que lorsque je n'ai point assisté personnellement aux scènes que je décris, j'ai néanmoins pu obtenir, par des rapports de police, confirmation des révélations de mon guide à travers le mystère.

***

Eleuthère K... n'est point bavard.

Cet homme qui évolue depuis (qui peut dire depuis quand ?) mettons depuis de longues, longues années dans le monde des thaumaturges, sorciers et autres nécromants, n'aime point divulguer les phénomènes extraordinaires dont il a été le spectateur.

Il faut, pour le faire parler, le mettre en confiance.

— Je vais vous conduire dans des groupements

d'adeptes, d'illuminés ou de magiciens, m'annonça-t-il... Mais les maisons les plus ordinaires, celles qui sont situées dans les quartiers les plus tranquilles, abritent souvent les plus déroutants mystères. Et les paysages les plus familiers sont le théâtre de scènes infiniment bizarres. Venez donc me voir demain. Je crois que vous ne le regretterez pas !

II

LA SECTE DES VIEILLARDS ÉTERNELS

C'était un dimanche après-midi. Eleuthère K... m'avait donné rendez-vous et je savais d'ailleurs qu'il interrompait, ce jour-là, ses études et qu'il le consacrait au repos, tout comme un bon petit employé.

— Je vais profiter de ce beau temps, me dit-il, pour vous montrer que même autour des choses les plus ordinaires, dans les endroits les plus fréquentés, le mystère ne perd pas ses droits. Le tout est de déceler sa présence.

M. K... avait pris son chapeau et il noua avec précaution son foulard sur sa poitrine.

— Je suis comme le comte de Saint-Germain, me dit-il. J'attache une grande importance au froid et tâche de m'en garantir.

— Le comte de Saint-Germain ?

— Oui. Saint-Germain l'immortel. Le comte de Saint-Germain n'a pu atteindre l'âge très avancé auquel il est arrivé — ici, Eleuthère K... compta sur ses doigts et parut réfléchir — deux cent cinquante-six ans à peu près exactement — parce qu'il s'est constamment protégé du froid avec un soin méticuleux. Il n'y a pas de

science, il n'y a pas de procédé de respiration qui empêchent les poumons d'être fragiles.

— Vous pensez que le comte de Saint-Germain vit encore ? demandai-je vivement, car je m'étais toujours passionnément intéressé à cette curieuse figure de l'histoire, déjà devenue légendaire.

Eleuthère K... sourit pour toute réponse.

— Je vous raconterai un de ces jours tout ce que je sais de lui, et le hasard veut que j'en sache beaucoup.

Je le vis remettre ses lunettes et décrocher un calendrier qui était accroché à la muraille. Il regardait le tableau des lunaisons.

— Eh ! eh ! vous avez de la chance. C'est ce soir la pleine lune.

J'allais lui demander quel rapport il y avait entre ma chance et les évolutions de la lune dans le ciel, mais il m'entraîna au dehors.

— Nous allons au Bois, me dit-il.

Nous n'étions pas pressés par le temps. Nous montâmes dans un autobus, puis dans un autre, et, arrivés à la porte Dauphine, nous nous mêlâmes à la foule des personnes.

Tout en causant, M. K... m'entraînait vers un but déterminé.

Je n'osais trop interroger mon guide.

Que diable allions-nous faire au Bois ? Je savais, comme tout Parisien, qu'il s'y pratique, ou du moins s'y pratiquait, avant l'intervention de la police, des mystères fort profanes et qui n'appartenaient nullement au genre qui m'intéressait.

— Patience ! souffla Eleuthère K... qui devinait ma curiosité. Vous allez voir que l'eau de Jouvence peut quelquefois être remplacée par des arbres de Jouvence.

» Vous voyez autour de vous des arbres, continua-t-il, des arbres verdoyants, et vous pensez peut-être que tous

ont la même valeur, le même pouvoir, au point de vue humain ? Eh bien ! il n'en est rien. Parmi ces arbres, il y a des chefs et des maîtres et il y a la foule ordinaire. Il y en a aussi qui sont une source de vie pour la race des hommes, dont on peut tirer la santé, même la longévité, et qui la donnent directement. Du moins il y a des gens qui le prétendent...

— Les végétaux fournissent en effet des remèdes...

— Non, non, il ne s'agit pas de cela. Ce n'est pas pour l'exposition d'une vérité aussi simple que je vous ai amené sous les acacias du Bois de Boulogne. Je veux vous montrer des arbres de vie, des arbres dieux.

Je pensai aussitôt à quelque culte rendu aux arbres. Je prononçai le nom des druides.

M. K... haussa les épaules.

— Les hommes ne pensent à la vie future que par luxe. L'immortalité de l'âme est un luxe. En réalité, ils ne songent qu'à cette vie, la vie où ils mangent et où ils boivent, et ils ne songent qu'à la prolonger le plus possible. La vie ! Tout est là. Tous veulent vivre le plus longtemps qu'ils le pourront et, pour cela, ils sont prêts aux pratiques les plus insensées.

Nous avions atteint le lac et nous le longions sur la droite. Nous fîmes encore deux cents mètres au milieu des innombrables promeneurs attirés par la douceur du soleil printanier. On a alors sur sa gauche un immense sapin entouré de fils de fer, puis une prairie avec un bois de tilleuls qui semblent avoir été plantés à la même époque, car leur grosseur est à peu près semblable.

— Vous voyez ces tilleuls, dit M. K... Ce sont des arbres tout à fait ordinaires, du moins en apparence. Et pourtant, ce sont des arbres magiques.

— En tout cas, ils n'en ont pas l'air, et ces enfants qui jouent à leur pied ne paraissent pas le moins du

monde avoir conscience de leur influence surnaturelle, du moins s'ils en ont une.

— Cela, nous l'ignorons, répondit M. K... Nous ne connaissons pas la raison occulte qui les a amenés ici.

Des enfants couraient, de-ci de-là.

— Du reste, il ne s'agit pas de toute cette jeunesse, mais plutôt de vieillards, dit M. K...

Il m'entraîna quelques pas plus loin.

— Considérez ce tremble centenaire qui a deux jeunes chênes à côté de lui, et ces marronniers, à droite et à gauche. Il y a du gui sur le tremble. Le tremble centenaire, les chênes et les marronniers peuvent, à la rigueur, avec un peu de bonne volonté, former le dessin d'une croix. Evidemment, il vaudrait mieux que celle-ci fût bien dessinée. Elle ne l'est pas. Mais il est très difficile de trouver des arbres formant une croix régulière au bois de Boulogne.

J'étais surpris et surtout déçu. M. K... me ramenait vers la porte Dauphine.

— Oui, c'est tout pour le moment. Mais attendez, nous reviendrons sans doute ce soir si, comme je le suppose, des rites spéciaux sont pratiqués dans cet endroit. J'ai voulu vous faire voir, auparavant, le décor de la cérémonie, pour vous montrer combien il est ordinaire et qu'il ne recèle en lui-même aucune particularité.

Il fut convenu que nous dînerions ensemble et que, le soir, M. K... m'amènerait au centre d'une secte à laquelle il donnait familièrement le nom de secte des vieillards éternels. C'étaient eux-mêmes qui se dénommaient ainsi dans l'intimité, mais ils étaient connus d'un tout petit nombre d'initiés, sous le nom de vitalistes.

C'était une faveur spéciale, rare, de m'amener là, car la secte était secrète en principe et ne comprenait que sept membres.

— Sept vieillards éternels, sept arbres ! me dit avec un sourire que je ne sus comment interpréter, M. K..., car il y avait sur ses lèvres à la fois du doute et une nuance de respect.

— Ah ! la vie ! Comme les hommes sont attachés à la vie ! Il y en a qui consacrent, comme ceux-là, toute leur activité, toutes leurs pensées à la prolongation d'une existence quelquefois très malheureuse. Les uns ont confiance dans l'amour, dans la médecine, que sais-je ? Ceux-là font dépendre des arbres toute leur vie.

— Et faites-vous partie de cette secte ? demandai-je pendant que nous dînions dans un restaurant de la place Clichy.

— Non, certes. D'abord parce que je ne crois pas assez au principe initial qui les dirige. Je n'y crois pas, et pourtant... Ensuite, je n'ai pas assez d'amour de la vie pour lui faire autant de sacrifices. Ensuite, il y a un inconvénient, un inconvénient étrange. Regardez la main et le cou de la personne chez laquelle nous allons aller. Et, si elle nous le montre, regardez son enfant, le plus jeune, de tous vos yeux.

Je savais que M. K..., malgré son grand sérieux, ne détestait pas les surprises et qu'il se plaisait à jouir des petits coups de théâtre qu'il avait préparés.

— Il est huit heures, me dit-il, et les vitalistes se couchent de bonne heure, quand le soin de leur vie leur permet de se coucher. Mais je crois bien que ce soir — soir de pleine lune — ils prolongeront tardivement leur veillée.

Nous montâmes la rue Lepic, nous prîmes sur la droite, nous gravîmes l'escalier d'une maison et nous nous arrêtâmes à un troisième étage qui ne se faisait remarquer par rien.

M. Durand — il portait un nom à peu près semblable à celui-ci — vint nous ouvrir lui-même, une lampe à la main.

Pendant que M. K... échangeait avec lui des paroles amicales et tâchait, en faisant l'éloge de mon érudition en occultisme, de s'excuser de m'avoir amené, je me souvins de sa recommandation et je considérai la main qui tenait la lampe.

Je faillis pousser un cri de surprise. M. Durand était prodigieusement velu, velu comme peu d'hommes peuvent l'être. Toute la partie extérieure de sa main était recouverte d'un long duvet noir, et des poils, de longs poils, glissaient sous ses manchettes et envahissaient ses poignets.

Il suffit d'une seconde pour percevoir tous les détails d'une chose étrange. Je remarquai que les poils qui couvraient les poignets et la main de M. Durand avaient une caractéristique tout à fait particulière. Ce n'étaient pas des poils humains normaux. Ils avaient une sorte d'apparence végétale.

Au même instant, une porte s'ouvrit et une dame, qui portait un tout jeune enfant, parut dans l'entrée et disparut sans avoir pu réprimer un geste étonné à notre vue.

Mais j'avais auparavant aperçu l'enfant. Par surprise, sans doute, car sa mère n'avait pas dû entendre notre coup de sonnette. Il était entièrement recouvert d'un léger duvet, d'un duvet qui ne s'apparentait pas à celui des chevelures, d'un duvet qui faisait songer à une croissance de plante, à une poussée d'herbes drues.

Il nous fit entrer dans une salle à manger modeste et nous pria de nous asseoir, avec une extrême politesse. M. Durand devait avoir atteint soixante-dix ans. Son visage était rasé avec un soin extrême qui trahissait même une lutte désespérée. En le regardant avec plus d'attention, je crus constater qu'il devait se raser le front et même le nez !

Sur la prière de M. K..., il se tourna vers moi et il parla de son groupe sans aucune gêne.

— Nous ne sommes pas une société secrète, me dit-il (ici, M. K... sourit) nous sommes une société qui a limité le nombre de ses membres à sept. Sept vieillards ont tout simplement mis en commun leur désir de prolonger leur vie, ce qui est tout naturel, n'est-ce pas ? Et comme il y a parmi eux un biologiste très savant, deux médecins, et que tous sont des esprits curieux, ils se font part de leurs recherches, de leurs découvertes, de leurs hypothèses.

— Et c'est tout ?

— Presque. J'ai dit sept vieillards, ce n'est pas tout à fait juste. Il y a parmi nous un jeune homme. C'est le fils de notre ami et maître, le grand V...

Sa voix avait pris une nuance de respect ; je l'interrogeai des yeux.

— Les membres de votre groupe peuvent donc mourir ? dis-je en souriant.

— Oui, ils le peuvent. Nous n'aspirons pas, du moins pour le moment, à éviter complètement la mort. Nous luttons seulement pour la retarder, mais nous espérons bien — et, bien entendu, nous ne faisons part de cet espoir qu'à un petit nombre de gens susceptibles de nous comprendre — arriver à la retarder presque indéfiniment.

Sans doute y eut-il une expression de doute sur mon visage.

— Pourquoi pas ? reprit M. Durand. Le corps humain est normalement organisé pour atteindre deux siècles ou deux siècles et demi. Si nous n'atteignons pas ce chiffre d'années, c'est parce que nous ne vivons pas selon la loi naturelle. M. K... a dû vous parler des maîtres qui vivent au Thibet, des fondateurs de la Société théosophique dont l'existence ne fait aucun doute, ayant été attestée par une foule de gens de bonne foi qui les ont connus. Plusieurs sont arrivés à deux siècles

d'existence sans avoir aucune des incommodités ou des défaillances de la vieillesse.

— Oui, mais vous parlez d'hommes sages, ayant une tout autre règle de vie que nous. Comment pourrait-on, dans l'atmosphère trépidante de Paris...

— Evidemment. Et c'est là notre secret. Grâce à notre méthode, à la méthode trouvée par le maître V..., et qu'il n'avait malheureusement pas pu mettre tout à fait au point de son vivant, nous pensons prolonger la vie humaine dans des limites inattendues, même à Paris, même sans mener une existence spéciale de privations et d'ascétisme.

A ce moment, on sonna. M. Durand se leva pour aller ouvrir et j'entendis que plusieurs personnes arrivaient en même temps. Il y eut dans l'antichambre des chuchotements et des délibérations.

La sonnette retentit encore une fois et, en quelques minutes, tous les membres de ce que M. K... appelait la secte des vieillards éternels étaient réunis dans la salle à manger, où nous nous trouvions.

Ils étaient tous barbus et chevelus, mais ces barbes et ces cheveux avaient quelque chose de broussailleux qui les différenciait d'un système pileux ordinaire.

Les vitalistes étaient taciturnes et tout juste polis à mon égard. La conversation générale était entrecoupée de silences pesants. On parla de leur procédé de vitalisme qu'ils dépeignaient comme un procédé ordinaire, analogue à ceux du Dr Durville ou de Mazdaznan. Ce procédé, disaient-ils, avait pour principe la force des rayons solaires et la décomposition de ces rayons adaptée à chacun.

Tout cela n'avait rien de bien nouveau. Un des hommes barbus, plus ingénu que les autres, se laissa aller un instant à parler de l'influence des rayons lunaires. Des signes imperceptibles, des regards irrités lui mou-

trèrent qu'il venait de s'avancer dans une voie interdite devant des profanes. Il baissa la tête et ne parla plus.

La gêne augmentait. Pour la dissiper, M. Durand offrit du brou de noix, liqueur surannée qui me rappela les soirs de province de mon enfance.

Quelque habitué que je puisse être, par ma profession de journaliste, à vaincre des mauvaises humeurs causées par des indiscrétions obligatoires, je compris qu'il fallait partir. Je fis signe à M. K... qui se leva aussitôt.

Tout le monde redevint alors aimable. Nous prîmes congé et nous sortîmes.

J'étais déçu. Mais M. K... me posa aussitôt la main sur l'épaule :

— Rien n'est perdu, me dit-il. Vous avez vu les sept vieillards éternels — six vieillards et un jeune homme. J'espérais qu'ils vous exposeraient leurs théories et leurs rites. Ils ne l'ont pas fait. Je vous résumerai la théorie en quelques mots et vous allez, dans un moment, voir mettre celle-ci en pratique.

Il appela un taxi qui nous déposa au Bois, sur la route qui longe le lac à gauche, un peu avant l'entrée d'un pavillon-restaurant maintenant fermé. Il devait être un peu plus de minuit. M. K... regarda plusieurs fois le ciel.

— La lune va être bientôt à son zénith. C'est une condition indispensable pour que les sept vieillards accomplissent efficacement leurs cérémonies. Et cela ne va pas pour eux sans quelque complication ! Car encore faut-il que l'endroit soit désert et que l'on ne vienne pas leur demander de s'expliquer sur leurs pratiques.

Nous nous promenâmes de long en large pendant une bonne demi-heure. A ce moment-là de la nuit, le Bois est parfaitement désert. Il n'est troublé, en général, que par ce genre de fêtes demi-galantes qui rappellent, en plein XXe siècle, les ébats et les jeux de la mythologie

antique. Comme elles exigent une température assez élevée, que ne donnait pas encore cette douce nuit de printemps, tout était tranquille sous le silence amical de la lune.

— Les voilà ! s'écria soudain M. K...

Et il m'entraîna sur le côté droit de la route qui borde immédiatement le lac.

« Ils » arrivaient, en effet, par petits groupes. Deux d'entre eux avaient pris un taxi dont nous entendîmes ronfler le moteur à quelque distance. Ils furent très rapidement rassemblés non loin de ce tremble centenaire et couvert de gui dont M. K... m'avait fait remarquer la présence pendant l'après-midi.

Ils jetèrent d'abord un regard circulaire avec inquiétude. Mais les alentours étaient déserts. M. K... et moi nous nous dissimulions de notre mieux.

Cela dura assez longtemps. Puis, enfin rassurés, les vitalistes se rassemblèrent autour du tremble. Il y eut alors une légère alerte. Des voix retentirent à quelque distance et deux cyclistes glissèrent avec lenteur sur la route. Cela provoqua parmi les vitalistes une dispersion passagère. Mais les nouveaux venus, croyant sans doute avoir affaire à des rôdeurs nocturnes, s'élancèrent rapidement.

Je regardai du côté du vieux tremble. Les sept vieillards — dont un jeune homme — avaient pris la disposition d'une croix et il me sembla reconnaître, grâce à sa petite taille, dans celui qui était au centre, M. Durand.

Alors, je crus percevoir quelques sons, un murmure, des paroles alternées, comme une prière chantée, une prière entrecoupée parfois par un cri suppliant, et je vis que très lentement les sept hommes s'étaient mis en marche autour des arbres.

Peu à peu, leurs pas devinrent plus rapides, à mesure que la prière était plus rythmée.

— Avançons-nous, dis-je à M. K...

Et, comme des Peaux-Rouges sur le sentier de la guerre, nous nous glissâmes d'un arbre à l'autre. La route était déserte. Les vitalistes étaient favorisés par la chance.

— Savez-vous ce qu'ils chantent ? demandai-je.

— Je crois que c'est une prière en langue phénicienne, très ancienne, et qu'ils n'en connaissent pas exactement le sens. C'est une prière à la lune, pour lui demander de donner sa force au règne végétal et lui permettre de transmettre cette force à l'homme.

— Du phénicien ?

— J'ai eu le texte sous les yeux. C'est peut-être la langue primitive des premiers Carthaginois. J'ai pu personnellement retrouver les traces d'une magie carthaginoise qui reposait sur la force plus ou moins transmissible des arbres. Les côtes africaines de la Méditerranée étaient alors recouvertes d'immenses forêts, et les rites qu'on devait célébrer alors, au bord des flots, non loin de Carthage, sous ces arbres fabuleux dont nous parle Pline, ne devaient pas manquer de grandeur.

Je fis remarquer à M. K... que, dans le cadre infiniment plus modeste du bois de Boulogne, sept hommes barbus et chevelus, marchant à la clarté de la pleine lune et chantant une bizarre mélopée dans un langage inconnu, présentaient, sinon de la grandeur, du moins un pittoresque peu commun.

Mais les sept hommes allaient de plus en plus vite. Parfois, ils s'arrêtaient et je les voyais étreindre tour à tour le tremble, les deux chênes qui étaient auprès et quatre marronniers dont l'ensemble faisait un dessin de croix.

Nous étions tapis de notre mieux. Personne ne passait. Le chant devint plus rapide et, soudain, les sept voix n'en firent qu'une. Un son étrange, profond et presque désespéré, sortit des sept gorges. C'était une note longue,

douloureuse et qui, à cause du lieu et de la solitude, devenait terrible.

— *Balaeth* ! *Balaeth* ! me sembla-t-il entendre.

M. K.. chuchota à mon oreille :

— La puissance du son ! C'est le rythme contenu dans les syllabes du nom de la lune qui fait descendre — du moins les membres de la secte en sont persuadés — la force de la planète et son action sur les arbres.

Les sept vieillards ne bougeaient plus. M. K... me tira par la manche.

— C'est tout. Nous n'avons plus qu'à partir. Même s'ils aperçoivent nos silhouettes, ils ne se risqueront pas à nous suivre pour s'assurer de notre identité.

Nous marchâmes en silence jusqu'à la porte Dauphine.

— Je voudrais bien savoir, dis-je, dans quelle mesure exacte les sept vieillards vitalistes travaillent à devenir éternels, en passant de cette étrange façon les nuits de pleine lune. Ces cérémonies correspondent-elles à quelque chose de réel, et ceux qui les pratiquent ont-ils des chances de vivre plus vieux que vous et moi ? Quel est votre avis ?

— Je ne peux vous répondre exactement. Sait-on jamais le pourquoi dernier et la succession des effets ? L'imagination joue d'abord un si grand rôle ! Un homme qui pense à la prolongation de sa vie et qui accomplit des rites pour cela, rites en lesquels il a confiance, arrivera certainement à rendre sa vie plus longue, en vertu de cette confiance. Peut-être les sept vieillards auraient-ils les mêmes chances d'éternité en tournant, à minuit, autour des poteaux télégraphiques.

— Je suis de votre avis.

— Attendez. Pour le cas qui nous occupe, il y a toutefois un fait particulier, certain, visible. C'est que tous les membres de la secte sont velus d'une façon anormale et que les poils de leur barbe et de leur cheve-

lure ont un caractère végétal qui les apparente davantage à des herbes qu'à d'ordinaires cheveux ou poils de barbe. M. Durand est devenu père de l'enfant que vous avez aperçu, il y a trois ans, tout de suite après qu'il eut commencé à pratiquer la méthode de M. V... Ceci est tout de même significatif. Maintenant, si nous considérons que la magie à laquelle ont cru tous les philosophes de l'antiquité peut avoir une valeur effective, pourquoi ne penserions-nous pas que les vitalistes ont un procédé qui permet, dans une certaine mesure, de transfuser en eux la vie ?

» Réfléchissez. Ils forment à sept une chaîne magique parfaite. Grâce à un rite, inconnu de nous, ils créent entre sept arbres déterminés une autre chaîne magique. Ils joignent les deux chaînes et, par la force de l'appel, au moment où la lune est à son zénith et à sa plus grande puissance d'action, ils obtiennent la descente de sa force. C'est cette force qui doit faire circuler la vie végétale jusqu'à la vie humaine. D'ailleurs, cette secte a une secte sœur qui cherche, par d'autres procédés, à atteindre le prolongement de l'existence au moyen de la vitalité animale. »

M. K... dut voir mon regard briller d'intérêt. Il s'arrêta et réfléchit quelques secondes.

— La secte dont je vous parle n'est pas au nombre limité de sept, et je crois que ses pratiques sont horribles. Aussi est-elle secrète. Je ne sais si la pleine lune joue un rôle. Mais ce que je sais, c'est que le principe consiste à boire le sang d'un animal encore vivant, le sang qui coule d'un corps déchiré. Il y a un chant magique qui doit être chanté pendant que le sang est bu. Cette secte existait avant l'autre et elle avait son centre dans un atelier d'artiste situé dans l'ancien passage Gourdon, baptisé maintenant autrement, et qui donne sur la rue du Faubourg-Saint-Jacques. Existe-t-elle encore ? C'est ce que je ne saurais vous dire...

III

LE MAGE DES FLEURS

Il y avait devant moi, sur la table, une petite tête de mort en ivoire.

Le Dr H. S... me la tendit :

— Serrez-la fortement dans votre main droite ! me commanda-t-il. Que sentez-vous ?

Il promena sa main devant mon bras et j'éprouvai aussitôt, dans le poing, des picotements.

— Bien, et maintenant ?

Il se plaça derrière moi, je ne le voyais point. Mais je percevais très nettement une brûlure derrière la nuque ; une seconde après, il me sembla que j'étais attiré en arrière.

— Très bien, très bien ! fit-il après que je lui eus fait part de ce que je sentais. Je connais maintenant votre tempérament.

Le Dr H. S... est un homme dans la force de l'âge. Sa physionomie est ouverte et sympathique, son teint foncé et ses yeux veloutés comme certaines fleurs de scabieuse.

Rien de guindé ni de charlatanesque dans son attitude. Son bureau, sobrement meublé, ne diffère pas de

celui de milliers de Parisiens. Sur un socle, des roses s'épanouissent dans un vase de cristal.

On pourrait aisément se croire dans le cabinet d'un quelconque homme de loi ou de n'importe quel bourgeois parisien.

Et pourtant, si j'en croyais Eleuthère K..., personne n'était plus familiarisé avec le mystère que le Dr H. S...

— Malgré sa peau sombre, m'avait-il dit, c'est le mage blanc le plus puissant, le plus noble et le plus désintéressé que je connaisse.

Je m'arrêtai devant un immeuble et j'avais pris démocratiquement le métro pour arriver dans le quartier populaire où le mage habitait.

Je m'arrêtai devant un immeuble moderne : le Dr H. S..., professeur de psychologie supra-normale, y occupait un appartement clair et aéré, qui n'évoquait certes rien d'étrange ou de mystérieux.

Je n'aurais point supposé un instant que je me trouvais devant un puissant adepte de ce que l'on appelle les sciences cachées, et je n'aurais point cru non plus que, dans ce banal logis meublé sans recherche, se produisaient d'étranges phénomènes qui, au moyen âge, auraient immanquablement conduit au bûcher celui qui en était l'auteur responsable.

Non, vraiment, le Dr H. S..., avec sa bonne figure affable et réjouie, n'avait rien d'inquiétant. Et pourtant il vivait sans y prendre garde, depuis son plus jeune âge, dans le surnaturel. Il m'apprit lui-même, sans songer davantage à en avoir honte qu'à s'en enorgueillir, qu'il devait la vie à une cérémonie magique.

— Oui, me confia-t-il, je puis, moi aussi, dire que je suis « l'enfant du miracle ». Je suis venu au monde mort-né...

Un large sourire illuminait son visage d'homme robuste...

— Eh bien ! remarquai-je, vous êtes un mort-né qui se porte assez bien... vous n'avez l'air ni malingre, ni chétif... Mais... je ne comprends pas très bien : comment s'est opérée votre... résurrection ? Ne s'était-on pas trompé sur votre cas ?... Peut-être présentiez-vous seulement l'apparence de la mort ?

— Pas du tout ! J'ai vu le jour à Haïti, « l'île magique » sur laquelle l'écrivain américain William Seabrook a récemment attiré l'attention. Oui, je naquis mort-né et je coûtai d'ailleurs aussi la vie à ma mère. J'étais un petit morceau de chair rigide et froide ; le cœur ne battait plus. J'étais tout juste bon à être enseveli et c'était ce que l'on s'apprêtait à faire, lorsqu'une vieille femme qui se trouvait là s'approcha de moi et prétendit qu'elle pouvait me ranimer.

» La vieille avait une réputation de sorcière et on la craignait autant qu'on la respectait.

» — Donnez-le-moi, dit-elle en montrant le petit cadavre. Puisque les médecins l'ont abandonné, vous pouvez me le confier.

» Elle me dépouilla entièrement des langes dont on m'avait déjà affublé et m'étendit tout de mon long sur le sol, à plat ventre ; puis elle se fit apporter une grande bassine de cuivre et la posa sur le corps immobile. La bassine était comme une cloche recouvrant le nouveau-né. Avec des pincettes, elle frappa énergiquement sur les parois, en chantonnant quelques mots d'une invocation rituelle.

» Sont-ce les puissantes vibrations sonores, sont-ce les formules magiques ? Je ne sais... Mais l'on m'a raconté bien souvent, depuis lors, que le petit cadavre tressaillit légèrement. On eût dit que la vieille femme avait rappelé dans ce corps déjà froid la petite âme vacillante...

» La sorcière ne perdit pas de temps : elle me prit

dans ses bras, après m'avoir enveloppé chaudement dans une couverture de laine, et colla soigneusement ses grosses lèvres contre ma bouche bleuie par le froid. Elle procéda à l'insufflation du fluide vital et j'échappai ainsi aux griffes de la mort, grâce à la science et au dévouement de la vieille nourrice.

» Pendant toute mon enfance, j'ai été élevé avec des soins de tous les instants par cette bonne vieille. C'est elle qui a aiguillé mon esprit vers le surnaturel... Que d'histoires étranges ai-je ainsi entendues... Le monde me semblait uniquement animé par des forces mystérieuses et l'étude de tous ces phénomènes bizarres était à peu près la seule qui m'intéressât...

» Mais ma tante, qui s'était chargée de mon éducation m'emmena en France où je suivis les classes du collège Stanislas. J'atteignis ainsi seize ans. J'avais vécu jusque-là profondément heureux, entouré d'affection et de luxe..

» Une véritable catastrophe s'abattit sur moi à cet âge-là... Je perdis ma tante et je me trouvai ainsi, presque du jour au lendemain, jeté sur le pavé de Paris, manquant de tout, aussi bien du superflu que du nécessaire.

» De pareilles émotions ébranlèrent complètement mon organisme. Je tombai dangereusement malade, en proie à une effroyable crise de neurasthénie. Ce fut à ce moment que j'entendis pour la première fois cette voix mystérieuse, celle de mon « gourou » (guide) qui a résonné tant de fois depuis lors à mes oreilles.

» Elle me disait cette phrase qui s'est si profondément gravée dans mon esprit que je ne l'ai jamais oubliée : « Tu es né sous le signe du mystère et tu dois te consacrer au bien. »

» Cette phrase décida de ma vocation. La voix de mon « gourou » est si impérative qu'il ne m'est jamais venu une seule fois à l'esprit l'intention de me dérober à ses ordres.

» Mon « guide » parle, je n'ai qu'à obéir, sans discuter, sans essayer même de comprendre les raisons de ses commandements. »

— Par conséquent, fis-je, vous avez été prédestiné au bien. Vous avez reçu, dès vos premières années, des dons pour explorer le mystère. Mais vous avez dû travailler pour les développer, n'est-ce pas ?

— Oh ! certainement. Les facultés supra-normales ne s'acquièrent pas sans peine, et il m'a fallu de longues années de pénibles exercices pour parvenir au point où je suis aujourd'hui...

— Et, fis-je, avez-vous donc eu la chance de trouver à Paris des maîtres capables de vous initier ?

— Non ! C'est dans mon pays que j'ai été tout de suite replongé dans le mystère... Après cette maladie dont je vous ai parlé, on me conseilla de retourner aux Antilles. Je repris rapidement des forces et mon moral ne tarda pas à devenir aussi équilibré que mon physique...

» Je ne tire, croyez-le bien, aucun orgueil de cette protection occulte et efficace qui n'a jamais cessé, depuis mon entrée dans ce monde, de s'exercer sur moi.

» Une force invincible me soustrait aux pires dangers. Quoique mort-né, je n'ai point à me plaindre de ma santé, n'est-ce pas ?

» Or, j'ai échappé, à la Jamaïque, après ma maladie, à une mort certaine et probablement terrible.

» Oh ! je peux vous raconter la chose... J'avais fait une longue promenade aux environs de Spanish Town, et je m'étais perdu, à la nuit tombante, dans la campagne.

» Je ne rencontrais personne qui pût me remettre dans le droit chemin. Dans l'obscurité, j'aperçus une lumière vers laquelle je me dirigeai aussitôt, pensant que c'était celle d'une habitation où je pourrais me réfugier.

» Mais cette lumière semblait bizarrement fuir devant

moi ; tantôt elle s'allumait, tantôt elle s'éteignait. Je marchais, si fatigué, que j'avais l'impression d'être à moitié endormi.

» L'étais-je réellement ? Je n'en sais rien. Ce qui est sûr, c'est que je tombai quasiment évanoui sur le sol.

» Mon pied avait-il trébuché sur une racine? mon front avait-il heurté une branche d'arbre ?

» Quand je repris connaissance, je me trouvais dans une pièce d'une simplicité monastique. Un vieillard très maigre était penché sur moi et me faisait boire un cordial.

» — Vous avez eu de la chance, me dit-il, que mon domestique vous ait trouvé. Car j'habite seul dans cette thébaïde. Ma modeste demeure est éloignée de toute autre habitation et je n'entends guère, ici, que le bruit du ressac sur la plage et les hululements des oiseaux nocturnes dans les arbres de la forêt.

» Si l'on ne vous avait amené ici, vous auriez été en proie à toutes les embûches de la nature...

» Je remerciai mon hôte, dont le regard brillant dans une physionomie de vieillard, m'étonnait par sa jeunesse.

» — Reposez-vous donc ici cette nuit, mon jeune ami, me dit-il. Il est trop tard pour rentrer à la ville. Acceptez mon hospitalité, et demain matin vous partirez au grand jour.

» J'acceptai la proposition de mon hôte et je fis honneur, avec mon appétit de vingt ans, à son frugal repas : du laitage, des fruits et du miel.

» Je m'endormis presque aussitôt. Et voilà qu'en pleine nuit je fus tiré du sommeil par d'étranges bruits. Il me semblait entendre, dans la pièce voisine, des psalmodiements, des chuchotements, des récitations de prières, le tout dominé parfois par une voix de commandement qui résonnait bien mal à mes oreilles.

» Je me levai avec l'intention de « faire de la lumière »,

car j'étais oppressé par cette atmosphère lourde et malsaine. J'avais confusément l'intuition qu'un danger me menaçait et j'essayais en tremblant de scruter les ténèbres.

» Je me souvins d'avoir remarqué, pendant la journée, une petite lampe à pétrole accrochée à la muraille. Je me dirigeai de son côté pour allumer ce médiocre lumignon, et je reculai avec effroi. La lampe qui, j'en étais certain, était pleine lorsque je m'endormis, était maintenant complètement vide.

» J'avais absolument besoin d'un peu de lumière : il me restait heureusement une boîte d'allumettes. Je m'apprêtais à en frotter une, lorsque, par un mouvement incompréhensible, la boîte m'échappa des mains. Et voilà qu'elle tomba... dans le broc rempli d'eau.

» Je ne pus retenir un cri de rage : mes allumettes devenaient inutilisables. Une force, que je ne comprenais point, avait guidé mon geste pour que je restasse dans les ténèbres.

» Je ne vous cacherai pas que mon cœur battait follement la chamade. Car toujours, ces chants, ces chuchotements, ces ordres brefs continuaient. Il me sembla qu'une très faible lumière filtrait à travers unc fente de la cloison. J'y appuyai mon œil. Et le spectacle que je vis...

— Mon Dieu ! l'interrompis-je, c'est comme dans un roman-feuilleton.

— C'est pourtant la stricte vérité, répliqua-t-il. Le spectacle, dis-je, n'était pas fait pour me rassurer. Une faible clarté, grisâtre, comme brumeuse, flottait dans une grande pièce du genre de celle que j'occupais. Et je distinguais quelques formes bizarres penchées au-dessus d'un catafalque. Oui, vraiment, des formes bizarres : je voyais bien leurs corps, mais au-dessus du cou je n'apercevais plus rien. C'était comme si la tête se fût dissoute en vapeur.

» Et tous ces êtres priaient et chuchotaient et, de temps

un appareil manœuvré par des radiations émanant de loin...

» Effectivement, lorsque nous arrivâmes en vue des premières maisons de Spanish Town, il tira mon cheval par la bride et l'immobilisa. Je descendis rapidement à terre et je commençais à remercier, par politesse, mon étrange compagnon, quand celui-ci fit faire rapidement volte-face à son coursier et, tirant sur la bride de la monture que je venais de quitter, s'enfuit au galop. »

— Et quel était donc ce mystérieux guide ?

— Mais, je vous l'ai dit : un zombi. Vous savez bien ce qu'est un « zombi » ?

— Oui, fis-je, un de ces êtres dont William Seabrook a parlé dans *L'Ile magique*, un être que la croyance populaire prend pour des morts ranimés par sorcellerie, mais qui sont, tout simplement, des vivants sous l'action d'un breuvage, d'un philtre qui annihile la conscience.

— Non, Seabrook s'est trompé. Les « zombis » ne sont pas victimes d'un « philtre » ; ils sont sous l'influence d'un magicien très puissant qui accapare leurs fluides, s'empare de leur force vitale et les transforme en véritables machines, en instruments dépourvus de toute initiative et qui obéissent aveuglément à leur maître.

» En somme, le « zombi » est un cas d'envoûtement. Le magicien noir doit avoir entre les mains un objet ayant appartenu à la future victime, ou posséder une parcelle de ses cheveux, de ses ongles, bref, quelque chose qui soit imprégné de son « aura ». C'est ainsi qu'il réussit à attirer à lui toute la force du pauvre être sur lequel il a jeté son dévolu et qu'il le vide, pourrait-on dire, de sa propre substance. »

— Croyez-vous que des « zombis » pourraient exister en Europe, à Paris ?

Le Dr H. S... me regarda gravement :

— Mais certainement. Ce n'est pas là une question

de climat. Seule importe la force du magicien noir... Qui sait si vous n'avez pas rencontré vous-même des « zombis ». Mais la folie est un terme si commode pour désigner ce que l'on ne comprend pas très bien !

Nous fûmes interrompus dans notre entretien par une cliente, une jeune fille fort jolie et extrêmement élégante, qui, le désespoir sur la figure, venait consulter le Dr H. S...

Nul n'est plus discret que lui. Je n'essayai donc même pas, lorsque la consultation fut finie, de l'interroger. Je sais qu'il ne m'aurait point répondu.

Ma curiosité augmenta un soir où j'étais allé bavarder avec le mage. Il était sérieux, grave, comme quelqu'un qui pèse une grosse responsabilité.

— Vous m'excuserez, mon cher ami, me dit-il. Je vais être obligé de vous demander de me quitter dans un instant... Il faut, en effet, que je sois seul, que je m'enferme pour me dédoubler afin de m'occuper de... au fait, vous l'avez vue... cette jeune fille que vous avez croisée ici, il y a quelque temps...

Le Dr H. S... avait confiance en moi. J'insistai tellement pour assister à son dédoublement qu'il finit par accéder à ma demande. Il savait que je ne bougerais point et qu'il ne courrait aucun risque avec moi.

Le danger était grand avec des personnes imprudentes : appeler ou toucher quelqu'un en état de dédoublement provoque immanquablement sa mort. On comprend, dans ces conditions, pourquoi le mage prenait tant de précautions avant de se livrer à cette pratique.

Il commença, en effet, par s'enfermer bien soigneusement à clef, non sans avoir recommandé auparavant à sa servante de ne l'appeler sous aucun prétexte, puis il s'allongea sur une chaise longue, ferma les yeux et concentra intensément sa pensée.

Cela dura peut-être quatre à cinq minutes. Il était

immobile, les narines se pincèrent, le teint bistré devint pâle, et j'eus l'impression que les membres étaient rigides comme ceux d'un mort.

Si je n'avais point été prévenu, j'aurais eu certainement peur et j'aurais craint le pire.

Je marchai tout doucement dans la pièce et m'approchai du Dr H. S... Le sang ne semblait même plus circuler et je n'entendais plus le bruit de la respiration.

Je commençai à m'inquiéter : plus d'une demi-heure s'était passée lorsque les joues se teintèrent de rose, les membres se détendirent, les ailes du nez palpitèrent et lentement, lentement, les paupières se soulevèrent.

Le mage demeura encore un instant sans bouger, puis il remua un bras, l'autre, et se massa doucement la région du cœur et du plexus solaire.

Au bout d'un certain temps, il avait repris son aspect normal.

— Tiens, je vous avais oublié, fit-il. Je suis allé à Londres agir sur le subconscient de quelqu'un... Vous avez été sage, vous ne m'avez pas touché pour vous assurer si j'étais encore vivant... Vous avez bien fait, d'ailleurs, car vous risquiez gros, vous aussi. Vous m'auriez tué, mais vous auriez ressenti un tel choc — physique — une telle décharge que vous en seriez probablement devenu fou.

Ce fut l'intéressée elle-même qui m'éclaira sur son aventure. Elle appartenait à une famille anglaise du meilleur monde et assez riche, et elle s'était éprise follement d'un jeune homme, de basse condition, pauvre par surcroît, qui était entré comme chauffeur au service de sa famille.

Celle-ci avait d'abord essayé de contrecarrer le penchant de la jeune fille, mais devant sa résolution d'épouser, l'homme de son choix, ses parents avaient mis les pouces et les deux jeunes gens avaient été fiancés officiellement.

Sans doute le jeune homme se lassa-t-il ou trouva-t-il un autre parti plus avantageux, car il abandonna sa fiancée, qui était alors plus que sa fiancée, pour courtiser une veuve en possession d'une très grosse fortune.

C'était pour ramener l'infidèle que la jeune fille avait eu recours au Dr H. S...

Dans certains cas, qu'il estimait dignes d'être secourus, il consentait en effet à mettre sa science magique au service de l'amour.

— Si la magie n'existait pas, se plaisait-il à répéter, l'amour l'aurait inventée.

Aucun amour, m'expliqua-t-il plus tard, ne résiste aux pratiques de magie. Les envoûtements d'amour sont puissamment efficaces. Tout acte de magie suppose une volonté dynamisée. Il suffit donc au mage de posséder un objet avec des radiations fluidiques de l'un des deux amants pour agir sur celui-ci. En plus, la volonté, la force dynamique et la concentration de pensée amènent des résultats extraordinaires.

J'appris ainsi par la jeune fiancée que le Dr H. S... avait réussi, en se dédoublant et en agissant directement pendant son sommeil sur le subconscient de la veuve, à détacher celle-ci du fiancé infidèle.

Ce premier point obtenu, le mage avait dû opérer sur le volage lui-même. Cela avait pris du temps ; le jeune homme, épris de la veuve, ou plutôt de sa situation de fortune supérieure à celle de la jeune femme, résistait. Finalement, le succès couronna les efforts du Dr H. S... qui ne mit pas moins de six mois pour parvenir à ce résultat.

A présent, la jeune amoureuse est mariée avec l'homme qu'elle a choisi et elle attend un héritier. Le bonheur des époux durera-t-il ? C'est une autre histoire, et le mage lui-même n'en sait rien.

*
* *

J'eus besoin, une fois, de voir le Dr H. S... ; on me dit qu'il n'était point visible. Je revins deux jours plus tard. Même réponse. J'étais fort étonné, car le mage, qui veut bien m'honorer de son amitié, fait toujours exception pour moi. Je restai ainsi plus d'une semaine sans pouvoir communiquer avec lui. Quand je le revis, je le trouvai dans un grand état de fatigue.

— Avez-vous été malade ? m'inquiétai-je.

— Oh ! non, et je m'excuse d'avoir ainsi consigné ma porte et de n'avoir reçu personne, même pas vous ; mais j'ai dû soutenir une lutte très violente pour sauver une malheureuse jeune femme, victime d'un envoûtement. Et, ajouta-t-il avec un bon sourire de satisfaction, j'ai gagné la partie. La jeune femme en question se porte maintenant à merveille et « l'envoûteuse » ne recommencera pas.

— Un envoûtement, comme en plein moyen âge ! m'exclamai-je. Est-ce possible, vraiment ?

Le Dr H. S... sourit.

— J'ai bien pensé que ce cas vous intéresserait. J'ai demandé à la victime si elle m'autorisait à vous raconter son histoire. Elle a fait mieux que de m'autoriser, elle consent à vous expliquer elle-même ce qui s'est passé.

Il me donna le nom et l'adresse d'une jeune femme qui débutait dans l'art lyrique.

Je trouvai une assez jolie personne qui vivait modestement avec sa vieille mère. Appelons-la, si vous voulez, Germaine.

Elle m'exposa les phénomènes dont elle avait été victime. Cela avait commencé par une nervosité exceptionnelle. Elle sentait des picotements sur tout le corps, et surtout elle éprouvait une angoisse indéfinissable.

Si elle se couchait, il lui était impossible de dormir. Elle ne pouvait rester en place. Il fallait qu'elle se levât, qu'elle sortît. Elle avait l'impression d'être poursuivie par... elle ne savait quoi exactement. Elle perdait la tête, elle n'avait plus le courage d'entreprendre quoi que ce fût. Elle délaissait son métier.

En un mot, elle dépérissait et elle ignorait absolument à quoi attribuer son état. C'était sa bonne femme de mère qui avait découvert le pot-aux-roses. Elle avait l'habitude d'aller se faire tirer les cartes chez une vieille sorcière de Grenelle, renommée pour ses pouvoirs magiques et capable, par lucre, d'accomplir n'importe quelle mauvaise action.

Elle avait croisé, un jour, dans l'escalier de la mégère, une jeune femme qu'elle savait être une rivale dangereuse et acharnée de sa fille ; et, en entrant dans le salon de consultations, elle avait découvert avec surprise un portrait de Germaine, ainsi qu'un petit mouchoir lui appartenant. Il ne lui avait pas été difficile alors de se rendre compte que ces objets avaient été apportés par la rivale de sa fille pour que l'on pratiquât un envoûtement avec leur aide.

Elle avait alors prévenu Germaine et elle était venue implorer le secours du Dr H. S... Celui-ci avait été ému par le tragique de cette situation ; il avait constaté lui-même que la pauvre jeune femme était arrivée au dernier point de ce qu'elle pouvait supporter.

Il avait eu alors de longs entretiens avec elle pour lui donner confiance. Il l'avait placée dans son « aura » personnelle pour qu'elle se sentît protégée...

Lorsqu'il l'eut mise ainsi en état de résistance contre les maléfices de la sorcière, il se décida, par concentration de pensée, par dédoublement, à frapper un coup sérieux et définitif sur l'adepte de la goétie de Grenelle.

C'était un travail pénible, long et patient. Il s'enferma

pendant dix jours chez lui, défendant à tout le monde l'accès de son appartement. Il suivit un régime d'alimentation spécial, fit des exercices particuliers de respiration pour repousser avec succès les effluves maléfiques de la sorcière. Puis, dédoublé et prenant toutes les précautions élémentaires pour vaincre, il se rendit auprès de la mégère de Grenelle.

Il ne lui cacha pas sa force :

— Je suis plus puissant que vous, lui dit-il. Je vous ordonne donc de laisser tranquille Germaine... N'essayez pas de résister, je vous briserais. Je vais vous donner une preuve de ma puissance : il y a sur votre cheminée, devant vous, une statuette. Je vais la briser en miettes. Lorsque vous vous réveillerez, vous n'aurez qu'à jeter un regard sur les morceaux épars pour vous rendre compte que je vous ai dit la vérité.

Il fit comme il l'avait dit. La sorcière comprit qu'elle avait trouvé son maître, et elle n'essaya même pas de le contrecarrer. La jeune Germaine fut délivrée des obsessions et des angoisses qui la torturaient depuis des mois. Et le mage eut la satisfaction d'avoir accompli une bonne œuvre.

Il est, d'ailleurs, entièrement dévoué au soulagement de ses semblables.

— C'est ma mission, explique-t-il. En 1927, j'étais à Philadelphie, quand j'entendis un jour la voix de mon guide qui me disait : « Il faut partir. »

» Je ne discute jamais les ordres de mon « gourou ». Je ne résistai donc pas. Mais, partir où ? Voilà ce que je ne savais pas. Je ne bougeai point, attendant des instructions plus explicites.

» A une semaine de là, j'entendis la voix qui me commandait impatiemment :

» — Il faut partir !

» Pour donner un commencement de satisfaction

mon guide, je me mis à faire mes malles. Et un jour, rentrant chez moi, je trouvai sur mon bureau le prospectus d'une compagnie de navigation. Qui l'avait apporté là ? Je n'en ai jamais rien su.

» Je n'ai jamais été plus fixé sur l'identité de la main mystérieuse qui souligna, au crayon bleu, le nom d'un paquebot avec la date de son départ... J'obéis, je pris mon billet, réglai mes affaires en Amérique et m'embarquai. Ce fut alors que la voix m'indiqua : « Paris ».

» Paris ! J'y avais fait mes études à Stanislas ; mais je n'y connaissais plus personne. Qu'allais-je faire dans cette grande ville ?

» C'était l'époque où il était presque impossible de trouver un appartement.

» Je me fiai à mon guide et débarquai un beau jour sans la moindre idée de ce que j'allais entreprendre. J'avais raison d'avoir confiance. Le jour de mon arrivée, j'entendis qu'on m'appelait dans la rue. C'était un ancien camarade de Stanislas. Comme par hasard, il connaissait dans sa maison un appartement libre. Ce fut ainsi que j'eus la chance, en pleine crise des loyers, de trouver un logement convenable. Je m'y installai et j'eus la possibilité de venir en aide à de nombreuses personnes. »

***

J'avais été un peu surpris de remarquer, chaque fois que je rendais visite au Dr H. S..., que son bureau était rempli de fleurs, presque toujours les mêmes : des roses rouges le plus souvent et, au printemps, des lilas.

— Comme vous aimez les fleurs ! dis-je.

— Oui, me répondit-il gravement, j'aime les fleurs. Mais pas toutes !

— Évidemment, répliquai-je un peu sottement, des goûts et des couleurs...

— Oh ! il ne s'agit pas de goûts... Les fleurs exercent sur les hommes une influence certaine, indéniable... Il s'agit simplement de s'entourer de fleurs qui nous soient favorables...

Le Dr H. S... me raconta alors comment, dès sa jeunesse, il avait été toujours intéressé par les plantes. Lorsqu'il faisait ses études au collège Stanislas, il s'était passionné pour la botanique. Mais c'est au cours de ses voyages dans les Antilles, dans l'Amérique centrale, et surtout dans les Indes, qu'il avait commencé à se rendre compte de l'influence exercée par les fleurs...

Il s'était mis alors à étudier longuement, savamment, patiemment, cette influence, qu'il attribuait au parfum. Après six ans de travaux constants, il était parvenu à recueillir les résultats d'un grand nombre d'expériences personnelles et il pouvait maintenant classer la plupart des fleurs suivant les effets bons ou mauvais qu'elles produisent.

— Ne croyez pas, me dit-il, qu'il s'agisse d'expériences subjectives. Les influences des fleurs s'exercent indifféremment sur tous les hommes, exactement de la même façon. En d'autres termes, nous réagissons tous d'une manière identique, devant telle ou telle fleur déterminée... Vous pourrez vous en rendre compte vous-même. Achetez donc une botte de tulipes et laissez-les dans votre salon que vous fermerez pendant une ou deux heures. Au bout de ce temps, entrez dans la pièce. Vous m'en direz des nouvelles...

— Mais encore ? interrogeai-je.

— Essayez, essayez... Vous sentirez tout de suite une atmosphère extraordinairement lourde, déprimante, portant à la mélancolie...

» Vous pourrez le constater facilement : toutes les

personnes qui ont des tulipes chez elles sont toujours neurasthéniques, désespérées et songent même au suicide.

» Les iris, les glaïeuls sont du même genre et ne valent guère mieux. Mais combien ils sont préférables aux orchidées . Clles-là sont les fleurs néfastes par excellence. Elles portent leurs mauvais instincts, si l'on ose ainsi s'exprimer, sur leur figure. L'aspect de certaines orchidées, dont les prix sont d'ailleurs fantastiquement élevés, n'a-t-il pas quelque chose de diabolique et de terrible ?

» Si vous avez de l'affection pour une femme, prévenez-la, mettez-la en garde contre les orchidées ! »

— Quelles sont les fleurs bénéfiques ? demandai-je un jour au Dr H. S...

— Ayez donc toujours chez vous des lilas, quand c'est la saison. Ils favorisent la chance.

» Les tournesols et les dahlias donnent de la force vitale, les lis développent l'allégresse, le jasmin est excellent pour l'amour, la tendresse. Les œillets rouges excitent la passion ; la verveine, le gardénia excitent le sens génésique.

» Les roses sont les meilleures plantes du monde : elles consolident l'affection, donnent de la confiance ; les roses-thé sont amies de la discrétion.

» Par contre, attention à la pâquerette ! Cette petite fleur innocente et candide provoque des éruptions cutanées.

» L'aristoloche rend cruel... Méfiez-vous des nénufars, si vous êtes amoureux. Ils apaisent et même annihilent quelquefois le désir...

» Quant à la violette, elle est charmante, n'est-ce pas ? humble, discrète et parfumée. Mais c'est une petite sournoise : elle incite aux perversions sexuelles.

» Je connais une charmante camarade qui avait rencontré un soir, chez des amis, une Uruguayenne, fort

jolie femme au demeurant, riche et indépendante. Chaque jour, l'étrangère envoyait à mon amie de magnifiques bouquets de violettes. Celle-ci les recevait en s'en moquant, mais un jour vint où les fleurs agirent sur l'innocente Parisienne. L'Uruguayenne triompha et les deux amies portent constamment depuis lors un bouquet de violettes à leur corsage.

» Seuls aujourd'hui quelques rares initiés connaissent l'influence secrète des fleurs. Mais l'heure n'est peut-être pas si lointaine où l'on composera des bouquets comme des symphonies ou des cocktails... »

IV

INCUBES ET SUCCUBES DES FUMERIES D'OPIUM

Ne vous est-il pas arrivé de connaître des personnages qui semblent glisser dans la vie, qui apparaissent et disparaissent sans qu'on puisse savoir ni d'où ils viennent ni où ils vont ? Ils semblent être sans famille et, si l'on apprend qu'ils en ont une, on sait qu'elle les a reniés depuis longtemps. Ils semblent aussi être sans patrie, car leur genre de vie les oblige à errer çà et là, et ils sont détachés des chaînes de la race.

Ce n'est pas l'argent qui les guide, souvent ce n'est même pas le plaisir. Ce sont des êtres qui ont un lien avec l'occulte et ce lien peut quelquefois avoir la portée d'un pacte avec le diable ; c'est un pacte avec des forces de l'au-delà, des forces du monde invisible dont ils se servent et auxquelles tôt ou tard ils finissent par être asservis.

Il me fut donné, en vérité, d'en connaître quelques-uns, non par M. K..., mais par un intermédiaire tout à fait inattendu.

Je m'excuse s'ils se reconnaissent dans ce qui va suivre. Je n'ai changé que leurs noms. Je m'excuse aussi auprès du public, si, contrairement à toutes les

habitudes admises, je n'entremêle pas mon récit d'indignations vertueuses. Ceux qui se livrent d'ordinaire à de pareilles enquêtes se croient obligés de flétrir les scènes auxquelles ils assistent et les gens qu'ils décrivent. Je ne crois pas que cela soit nécessaire. Je rapporte seulement une vérité peu connue dont chacun peut penser ce qu'il lui plaira. Je suis un enquêteur curieux et non un moraliste social.

Qu'on n'attende donc pas de moi les habituelles formules de mépris. Elles datent d'un temps hypocrite où les auteurs se complaisaient à décrire les images les plus obscènes et, pensant encourir une accusation d'immoralité, tentaient de s'innocenter en blâmant pudiquement les impudicités qu'ils venaient d'écrire. Je n'approuve ni ne désapprouve. Le lecteur conclura en toute impartialité, si toutefois il juge que l'impartialité lui est permise.

Comme j'étais en train de travailler, on sonna un matin à ma porte et je vis entrer une jeune femme appelée Loulou, que j'avais connue dans un bar des Champs-Élysées. Elle appartenait à cette catégorie de femmes dont on dit :

— C'est une bonne camarade.

Loulou était une blonde, grande, bien faite et assez belle. Elle reflétait la gaîté et la santé. Je fus très surpris de la voir levée de si bonne heure. Elle en riait elle-même :

— Tu penses ! Je n'ai pas couché chez moi. Mais j'ai estimé qu'il fallait que tu viennes voir ça...

— Ça, quoi ?

— Des piqués comme j'en ai peu connus et cependant on en connaît à Montmartre et à la Rotonde ! Il faut que tu viennes fumer avec eux.

— Fumer ?

— Fumer de l'opium, bien entendu. Je ne viens pas te trouver à dix heures du matin pour t'inviter à fumer une abdullah.

— Les fumeries d'opium ! Ce n'est pas nouveau. Des piqués non plus. Si c'est tout ce que tu as à me proposer...

Loulou prit l'air fin de quelqu'un qui a en réserve un argument sans réplique :

— Est-ce que tu ne t'occupes pas de... — elle hésita sur le mot — de sorcellerie, ou de choses qui ont rapport avec le diable ?

— Peut-être.

— Eh bien ! je suis venue te trouver pour te faire connaître des gens qui sont certainement diaboliques.

— Et leur diabolisme s'exerce dans une fumerie d'opium ?

— Exactement. Tu verras. Ce sont des types extraordinaires et qui n'ont l'air de rien au premier abord. Je suis sûre que tu commenceras par te dire que je me suis moquée de toi. Mais, après, tu t'apercevras bien toi-même qu'ils poursuivent quelque chose de caché et, en somme, de magique.

Je n'avais pas trop de confiance dans les paroles de Loulou. Mais elle ajouta :

— Connais-tu un mot qui se termine par « cube » ?

— Veux-tu parler des incubes et des succubes ?

— C'est bien ça, dit joyeusement Loulou. Moi je n'en avais jamais entendu parler et je ne sais pas bien ce que c'est, bien que les piqués dont je parle l'aient expliqué devant moi. Car ils ne se cachent pas, ni le mari ni la femme. Ils le disent eux-mêmes : « Nous sommes des cyniques. »

— Et ils s'appellent ?

— Leur nom n'a pas d'importance. Un nom quelconque. Nous les appelons, chez l'ami R... où je les ai connus, les deux « fantômes », parce qu'ils ont le teint

livide et qu'on n'aimerait pas les rencontrer dans un cimetière.

— Que font ces « fantômes » ?

— Rien. Je ne peux pas t'expliquer. Ils ont l'air de ne rien faire, mais ils agissent tout de même. Et puis, il y a encore autre chose...

Elle hésita.

Elle chercha et ajouta :

— Tu vas me prendre pour une folle. Il y a un jeune homme mystérieux. On le voit tout nu. Puis il disparaît... Et il est beau comme...

— Comme Antinoüs. C'est bien ce nom ?

Je ne pouvais m'empêcher de sourire.

— Il faut que tu voies toi-même, bien qu'il n'y ait presque rien à voir. Tu ne me croirais pas si je t'en disais plus long.

*
* *

Il y a, à Paris, tant de soirées perdues ! Celles que l'on passe dans une fumerie semblent plus perdues que les autres. Pourtant j'acceptai et pris rendez-vous avec Loulou pour le lendemain soir. Elle avait, me dit-elle, la permission d'amener quelqu'un, homme ou femme, à la condition qu'il ne fût pas trop âgé, qu'il n'eût pas dépassé la quarantaine. Je remplissais heureusement cette condition.

Je dois dire que l'énigme des incubes et des succubes m'avait toujours particulièrement intéressé et que j'avais lu presque tout ce qu'on avait écrit sur la réalité de ces phénomènes pendant le moyen âge. J'exagère en disant presque tout, car il y a une littérature religieuse immense sur ce sujet, qui a soulevé des débats théologiques passionnés.

On sait que les incubes et les succubes sont des créatures immatérielles qui se matérialisent pour posséder charnellement pendant leur sommeil, soit des hommes, soit des femmes. Les incubes et les succubes sont-ils des créations de l'imagination et des sens ou ont-ils une réalité extérieure véritable ? Là est tout le problème. La casuistique du moyen âge avait conclu que tous les visiteurs nocturnes qui venaient faire œuvre de chair, appelés ou non, étaient des démons. Ils appartenaient à Satan, ils étaient envoyés par lui:

Mais tous les casuistes n'étaient pas d'accord. Certains prétendaient que les incubes et les succubes pouvaient avoir une origine angélique et ils reconnaissaient même cette origine d'une manière étrange. Si les incubes étaient sodomites, ils étaient divins parce qu'avec eux il ne pouvait y avoir procréation ! Les démons, au contraire, étaient ceux qui tentaient de reproduire des monstres, avec les femmes possédées.

Je savais qu'il y avait eu de tout temps, ailleurs que dans les couvents où l'incubat et le succubat avaient passé comme des maladies épidémiques guéries par les exorcismes, des groupes qui les avaient pratiqués consciemment, par des méthodes secrètes qu'ils se léguaient entre eux et qui leur permettaient de connaître un amour extra-terrestre et pourtant physique.

Je ne pouvais donc que répondre à l'appel de Loulou.

— Nous allons chez R..., me dit celle-ci le lendemain soir, après le dîner.

Je connaissais R..., chez lequel j'étais allé deux ou trois fois. C'était un oisif riche et lettré qui passait son temps à fumer et, comme beaucoup de fumeurs, à faire fumer les autres.

— C'est là que nous verrons les Rosale, m'expliqua mon amie, le couple dont je t'ai parlé, les « fantômse ».

Il n'y a plus maintenant à Paris de fumeries — du

moins telles que celles qui existaient avant guerre. Le zèle et l'activité de la brigade mondaine les ont complètement supprimées. C'est bien dommage ! Les fumeries ne présentaient aucune espèce de danger social et elles étaient devenues les derniers endroits où l'on parlait de littérature, d'art et de poésie. Elles tendaient à créer un état d'âme particulier, dont même les médiocres pouvaient participer, un état d'âme un peu colonial, à cause de ce goût de l'Orient que donne l'opium, et de cette atmosphère de rêverie parfumée de sagesse.

Elles ne sont plus, et l'organisation moderne du monde ne semble pas près de les recréer. Paix à leurs cendres et à la fumée subtile, juste et puissante qui montait d'elles !

R... en tentait une restitution toute passagère, car le fumeur d'aujourd'hui — un oiseau extrêmement rare — ne peut fumer qu'entre deux visites du commissaire de police, et il risque de voir tous ses objets précieusement collectionnés et jusqu'à ses tentures emportées comme pièces à conviction de son horrible délit !

C'était un gros garçon, aux yeux à fleur de tête que l'opium à doses élevées ne parvenait pas à jaunir, et que le grand usage qu'il faisait des femmes ne parvenait pas à fatiguer. Il se riait de la légende — légende ou réalité — qui veut que l'opium endorme les sens.

— Moi, c'est tout le contraire, disait-il en riant.

Ses invités le savaient et elles se résignaient, en venant chez lui, car il convient de respecter les usages des lieux où l'on se transporte.

R... avait une politesse de gros mandarin ironique. Comme tous les hommes qui aiment beaucoup les femmes, il accueillit sans joie exagérée la venue d'un homme nouveau. Je vis tout de suite qu'il ne considérait Loulou que comme une femme décorative pour le cadre de sa fumerie.

— Vous ne connaissez pas les Rosale ? me dit-il avec un sourire bizarre. Ils vont venir tout à l'heure.

Son regard m'examinait de la tête aux pieds.

— Il faut bien se porter pour les connaître.

L'atelier de R... était meublé suivant le goût commun, cher à tous les fumeurs d'opium. De grandes étoffes de l'Inde et de la Chine sur les murs, des Bouddhas énormes éclairés par des lampes voilées, des panoplies de pipes. Deux plateaux garnis de tout le matériel nécessaire étaient disposés sur le sol, entre des matelas cambodgiens.

— Vous attendez beaucoup de monde ? dis-je en montrant les deux plateaux, car le rythme normal de la fumerie n'en comporte d'ordinaire qu'un, autour duquel on se groupe.

— Non, presque personne, deux ou trois camarades femmes, un de mes amis, peut-être, et je crois que les Rosale amèneront, comme ils le font souvent, un jeune homme.

— Le jeune homme ? s'écria Loulou avec des yeux brillants.

— Le mystérieux jeune homme, répondit R...

— J'avoue que je me l'offrirais bien, déclara Loulou avec sincérité.

— Oui, mais le tout est de mettre la main sur lui.

On entendit des voix dans l'antichambre, des voix de femmes joyeuses. Les lumières étaient déjà éteintes et je vis que les nouvelles venues, selon le rite, ôtaient leurs robes et passaient des peignoirs. Loulou en avait fait autant.

Je remarquai que l'atelier s'ouvrait sur deux pièces, mi-boudoir, mi-chambre à coucher, où il n'y avait que des tapis, des coussins et des divans. Un troisième petit salon rouge communiquait avec une de ces pièces par une lourde tenture de velours cramoisi, soutenue par une chaîne de fils d'argent.

En général, les fumeurs ne perdent pas beaucoup de temps en conversations préliminaires. Les lampes basses étaient allumées et l'opium crépitait au-dessus d'elles.

— Une surprise, dit R... La belle Aurélia Davel.

Je sentis que cette venue impressionnait fort Loulou.

— Hein ! tu penses, me souffla-t-elle. C'est une femme célèbre. Moi, je ne la connaissais pas, parce qu'il y a tant de gens célèbres à Paris qu'on ne peut pas les connaître tous ! Elle a été directrice d'un théâtre, il y a quelques années. Il paraît qu'elle lançait les modes. Maintenant elle écrit des articles contre les gens qui prennent des drogues.

Aurélia Davel était en effet très belle, quoiqu'une espèce de hauteur naturelle semblât l'isoler du reste du monde.

Enfin les Rosale arrivèrent. C'étaient bien des fantômes, comme Loulou me l'avait dit. Ce qui frappait tout de suite en eux, c'est qu'ils se ressemblaient. Ils étaient livides, avec des taches roses sur les pommettes. Elle, sans être jolie, n'était pas dépourvue d'un certain charme qui venait d'une sorte de lascivité, extériorisée par le frémissement des lèvres et une ondulation presque constante des épaules.

Lui était un peu voûté, trop parfumé et avait un certain air hébété qui est commun à toute une catégorie de gens très intelligents. Je vis un peu plus tard qu'il l'était, en effet, mais d'une intelligence uniquement emplie d'images érotiques.

J'entendis Loulou demander avidement à R... :

— Est-ce que le jeune homme est avec eux ?

Et il répondit :

— Peut-être. En tout cas, il sera là un peu plus tard.

Je ne décrirai pas le déroulement d'une fumerie et ne rapporterai pas les éternelles conversations des fumeurs sur le prix de la drogue, les tromperies des marchands,

les effets comparés de l'opium chinois, du persan ou d'une rare qualitéqui vient deSumatra, surles quantités de pipes absorbées que chacun avoue d'une façon toujours fictive, sur les possibilités d'une perquisition et mille autres sujets très spéciaux. Cela a été raconté maintes et maintes fois et ce n'était pas pour cela que je venais.

Quelques personnes arrivèrent encore : on les entrevit dans le crépuscule des tentures et elles s'étendirent autour de nous. Plusieurs heures passèrent. L'atmosphère devint lourde. Aurélia Davel parlait de la tristesse de l'époque, de la beauté qui disparaissait. Il y avait des frôlements et des rapprochements.

Enfin, grâce à R... qui avait compris mon désir, je pus parler avec M. Rosale du sujet qui m'intéressait. Avec M. Rosale tout seul, car Mme Rosale semblait occupée à des entretiens à voix basse où les paroles ne jouaient qu'un faible rôle.

Il possédait une connaissance complète de la question des incubes et des succubes ; il la possédait tellement bien qu'il ne pouvait parler que de cela, qu'il avait l'air d'un obsédé, d'un monomane. Il connaissait tous les arrêts des tribunaux du moyen âge contre ceux ou celles qui avaient avoué être possédés par des incubes ou des succubes. Il s'indignait de leur assimilation à des sorciers et à des sorcières et il s'indignait aussi que l'on pût obligatoirement considérer l'incube comme un démon.

— Un démon, monsieur ? Voyons, pourquoi l'incube ne serait-il pas un dieu ? Le plaisir sexuel est le plaisir essentiel de la vie, celui que la nature a donné aux hommes pour se multiplier. Eh bien ! si nous ne trouvons sur la terre que des plaisirs sexuels médiocres, pourquoi ne ferions-nous pas appel à des êtres de l'au-delà et à des êtres d'ordre supérieur pour nous procurer un plaisir sexuel divin ?

Je me hâtai d'entrer dans ses vues. Je l'approuvai

pleinement. Je déclarai avec lui que ce qu'on pouvait obtenir de l'amour physique par les moyens vulgaires donnés aux hommes et aux femmes était bien peu de choses. Oui, il avait raison, il fallait trouver mieux.

Je remarquai que, pendant que nous causions, Mme Rosale avait glissé de forme en forme à mon côté et qu'elle s'était étendue entre Loulou et moi. Elle n'était vêtue que d'un peignoir et je sentis sa tiédeur toute proche.

— Pour trouver mieux, dis-je, pour entrer en communication avec des êtres ayant une connaissance plus complète que la nôtre de la volupté, comment faire ? Le difficile est d'obtenir l'amitié de ces êtres. La nature a voulu une séparation totale, absolue entre les plans d'existence.

— Erreur, monsieur, me répondit Rosale. Les plans peuvent communiquer. Ils communiquent dans certains cas. Le tout est de posséder la méthode qui permet d'ouvrir la porte secrète. Il y a pour cela des enseignements, des formules. Si des couvents entiers ont été hantés pendant des années par des incubes et des succubes, c'est que la méthode avait été trouvée, c'est que la porte avait été ouverte, et cela consciemment peut-être, et plus vraisemblablement inconsciemment.

Ce fut à ce moment de son discours, je crois bien, que je sentis une main douce mais ferme contre mon cou. Je crus que c'était la main de Loulou. Il n'en était rien. Mme Rosale m'avait pris doucement à la gorge et promenait ses doigts sous mon menton.

— Et notez, poursuivit M. Rosale, que ces incubes et succubes sont matériels, tout ce qu'il y a de plus matériel, faits de chair et d'os comme nous. Il y a des témoignages innombrables ; des procédures ont noté avec soin cette indubitable réalité.

J'avais cru à une avance audacieuse de Mme Rosale.

Mais ce n'était pas cela. Sa main, avec une affectation de caresse, tâtait ma gorge, palpant des points précis, un peu comme la main d'un médecin qui cherche la place d'une glande. M. Rosale suivait avec des yeux indifférents les gestes de sa femme. Il reprit :

— Tous les hommes sont bornés par leurs préjugés. Ils courent à la poursuite du plaisir et ils n'ont ni le courage ni l'audace nécessaires pour le chercher sur des voies inconnues.

— Mais quelles voies ?

— Oh ! ce n'est pas bien difficile. La nature est si riche. Il suffit de savoir employer les forces qu'elle met à notre disposition, d'oser les employer. Tenez, en ce moment, vous doutez-vous que vous vous trouvez au milieu de courants de forces immenses, de forces créatrices de volupté ?

Je répondis que je ne m'en doutais pas. La main de Mme Rosale m'avait quitté et je vis qu'elle était maintenant posée sur le cou de Loulou, qu'elle tâtait avec les mêmes gestes délicats et curieux de recherche.

— L'opium est un libérateur de chaînes. Il dénoue les liens qui joignent notre double astral à notre corps physique. Il y a maintenant des forces humaines qui flottent dans l'atmosphère de cette pièce. Eh bien ! ces forces, si on s'en empare, si on sait les diriger à son gré, pourquoi ne pourrait-on pas créer avec elles une forme d'apparence humaine qui serait le réceptacle ?...

Mme Rosale s'arrêta.

Un petit cri de satisfaction venait de retentir. C'était Mme Rosale qui l'avait poussé. Il me sembla qu'elle était satisfaite de l'examen de la gorge de Loulou, car je la vis faire un signe d'intelligence à son mari.

— Certains êtres, dit M. Rosale, qui était possédé par la soif d'expliquer ce qui l'intéressait, ont une faculté spéciale de dégager les forces nécessaires. D'autres ne

l'ont pas. Cette faculté dépend d'un point caché, d'un point imperceptible de notre organisme. Ce point est peut-être une glande. Les anciens le savaient bien, les anciens qui ont su presque tout dans cet ordre de choses. Mais ils voilaient leurs explications. Il suffirait de lire Pline l'Ancien en entier, avec la ferme volonté de le comprendre.

Beaucoup de temps passa et M. Rosale me dit encore mille choses curieuses dont je retins sa volonté de fonder une association, une sorte de confrérie qui aurait pour but l'appel logique et conscient de cette sorte d'êtres de l'au-delà, qui sont avides de volupté physique et veulent l'obtenir par le moyen des hommes.

Les conversations s'apaisèrent. Je n'entendais plus que la voix métallique d'Aurélia Davel qui citait deux vers de Mallarmé et, de temps en temps, le grésillement d'une pipe, suivi d'un long soupir.

Je m'aperçus soudain que Mme Rosale n'était plus à côté de moi et c'était son mari qui avait pris sa place. Son visage était tellement pâle qu'il avait l'air d'une lune aux yeux exorbités.

Je fus frappé par la fixité de ses yeux et l'air de méditation profonde qui recouvrait son visage.

Un regard circulaire m'apprit que Mme Rosale ne s'était pas glissée dans les autres groupes et qu'elle ne faisait pas partie des auditeurs des vers de Mallarmé. Où était-elle et que faisait-elle ? Les portes des deux boudoirs étaient fermées.

Je me levai sans bruit et m'avançai doucement vers une de ces portes, celle qui était la plus proche de moi. Je l'ouvris précautionneusement et je la refermai sans que personne m'eût remarqué.

Le boudoir n'était éclairé que par une lampe à huile de fumerie, placée devant un Bouddha, mais je constatai qu'il était vide.

Je fus d'abord déçu. Qu'était devenue Mme Rosale ? Je pensai qu'elle s'était réfugiée, peut-être, dans le boudoir plus petit qui communiquait avec celui où je me trouvais par une tenture rouge. Je m'approchai de la tenture et je prêtai l'oreille.

J'entendis un soupir, léger d'abord, puis un halètement qui devint régulier, rythmé même. La plus élémentaire expérience des femmes et de l'amour ne laissait aucun doute sur la signification de ce bruit. Je reconnaissais cette sorte de souffle sorti du fond de l'être où l'angoisse se mêlait au plaisir.

Je sentis que j'étais indiscret. Un des deux ou trois hommes parmi les invités de R... — peut-être R... lui-même — était l'amant passager ou non de Mme Rosale. Ils s'étaient réfugiés dans ce lieu tranquille.

Je songeai aussitôt à battre en retraite. Mais une curiosité me saisit : pourquoi ne pas jeter un regard rapide ?

Je soulevai doucement la tenture de velours rouge et ce que je vis me remplit d'une stupeur sans borne, au point que je doutai du témoignage de mes yeux.

La petite pièce n'était éclairée, comme celle où je me trouvais, que par une minuscule lampe de fumerie au verre teint en rouge, ce qui donnait aux étoffes qui couvraient les murs un reflet fantastique.

Sur le divan bas, Mme Rosale, dépouillée de son peignoir, était étendue. Étendue n'est pas le mot exact, car elle était en proie à une mobilité constante, elle se tordait, se pâmait, s'élançait et, pour ne pas scandaliser le lecteur, je dirai qu'elle prenait sans cesse, non la pose normale d'une femme étreinte, mais la pose de la bête.

Mais elle était seule, rigoureusement seule. Toutefois, je la voyais de temps à autre faire un cercle de ses bras, comme si elle étreignait une forme invisible. Son visage qui reflétait tour à tour la joie la plus vive mêlée à une sorte de crainte, avait l'air de suivre avec anxiété l'ex-

pression d'un autre visage. Ses yeux étaient fixés sur d'autres yeux et leur flamme était hallucinante.

J'étais cloué à ma place par la surprise. Je suivis la direction du regard de Mme Rosale, dont le visage s'était retourné, et soudain je fus secoué par ce tressaillement que donnent les vives émotions.

Au-dessus du regard de Mme Rosale, je venais d'apercevoir un autre regard, une lueur bleuâtre, étrangement vide, mais une lueur de regard.

Dans le même instant, la jeune femme fut secouée d'un frisson et elle retomba au milieu des coussins. Comme un casque que le plaisir aurait fondu, ses cheveux défaits voilaient entièrement son visage.

Je laissai doucement retomber la tenture.

Qu'arriva-t-il alors ? Je ne m'en rendis pas compte avec exactitude. La lampe du salon où je me trouvais devait avoir son huile épuisée, car la lumière s'en était atténuée. Je m'abattis dans un fauteuil.

Y eut-il alors un mirage provenant des deux grandes glaces qui se reflétaient entre elles ? Fus-je trompé par une illusion ? La portière rouge s'entr'ouvrit et Mme Rosale parut. Mais elle s'appuyait sur l'épaule de quelqu'un. Un jeune homme entièrement nu se tenait à ses côtés. Il avait des cheveux frisés partagés sur le front. Je distinguai et j'admirai la beauté de ses proportions, la ligne impeccable de son profil grec.

Mme Rosale avait remis son peignoir et je vis qu'elle en tenait un autre sur son bras. Elle le jeta sur les épaules du jeune homme qui paraissait curieusement insouciant de sa nudité. Ils rentrèrent tous deux dans la fumerie.

Je les y suivis. Ce retour venait de passer inaperçu. Les causeries continuaient. L'opium grésillait au-dessus des lampes. M. Rosale avait toujours les yeux fixes. Je crus distinguer qu'il avait une main au-dessus de la tête de Loulou, comme s'il lui faisait une passe magné-

tique. Elle et lui semblèrent se réveiller quand ils me sentirent auprès d'eux.

Loulou se frotta les yeux et jeta un regard autour d'elle. Puis elle se pencha sur moi et me dit à l'oreille :

— Le jeune homme est là.

Une forme était bien étendue à côté de Mme Rosale. Je n'avais pas été le jouet d'une illusion.

La nuit devait être très avancée. Peut-être était-il cinq heures du matin. C'est alors que je commis la faute de m'endormir profondément.

*
* *

Mon sommeil fut si profond qu'il dura jusqu'à onze heures. Quand je m'éveillai, la fumerie était déserte et il n'y avait plus que R... qui venait de s'éveiller aussi. Un valet de chambre, dont le visage n'exprimait ni réprobation pour les lampes à huile qui fumaient en s'éteignant, ni ironie pour notre fatigue, nous servit le café au lait.

Je demandai à R... ce qu'était devenue Loulou et il m'apprit qu'elle était partie avec les Rosale, en insistant pour qu'on ne m'éveillât pas.

Je lui parlai des Rosale et, sans lui révéler la scène à laquelle j'avais assisté ou cru assister, je le questionnai au sujet de celui que Loulou appelait « le jeune homme ».

— Les Rosale sont des gens bien curieux, me dit-il. Si vous voulez en savoir davantage sur eux, allez les voir dans leur maison, à Neuilly. Ils m'ont chargé de vous inviter. Ils cherchent des adeptes pour leurs pratiques. Ils veulent fonder une école pour la création, en quelque sorte scientifique, d'incubes et de succubes. Notez qu'en principe cela n'est pas plus invraisemblable que les matérialisations des spirites, auxquelles tant de gens croient et auxquelles je crois moi-même.

» On extériorise une force matérielle qui sort du corps des médiums et, avec cette force, se bâtit une forme. M. Rosale vient chez moi comme dans un champ d'expériences. Il prétend que l'opium met presque tout le monde dans un état médiumnique. Une fumerie est remplie pour lui de forces créatrices. Il prétend reconnaître, en touchant le cou de quelqu'un, la capacité de force qu'il est susceptible de dégager, pour être recondensée ensuite. S'il reconnaît un sujet propice — et je crois qu'il en a reconnu un avec Loulou — il lui fait subir une sorte de magnétisme.

» Alors, sous l'influence de ce magnétisme — c'est toujours lui qui le prétend — se crée un être qu'il façonne selon sa conception de la beauté. Il assure que le désir sexuel a une force toute-puissante et que c'est grâce au désir sexuel de sa femme que la matérialisation du fameux jeune homme peut avoir lieu. A-t-elle lieu réellement ?

— Je dois avouer, fis-je, que j'ai bien cru voir un jeune homme, celui que Loulou appelle avec admiration « le jeune homme ».

— Oui, fit R..., moi aussi. Mais n'y a-t-il pas simplement un phénomène de suggestion ? Vous savez que cette suggestion n'est qu'un jeu d'enfant pour certains fakirs. Vous avez vu cet Antinoüs, je l'ai vu comme vous, mais seulement pendant une courte durée, et tout le monde ne le voit pas. Je dois même dire que ceux qui le voient sont l'exception.

» Cependant, à la vérité, je crois que les Rosale sont sincères et qu'ils ne tentent pas de nous duper avec une illusion qui ne servirait à rien. Vous ne croiriez pas que, lorsqu'ils viennent ici, ils déposent dans l'antichambre un costume complet, avec du linge, des souliers et un pardessus, car ils supposent qu'un incube peut avoir froid. C'est au cas où la création persisterait dans la vie, où ils pourraient amener le jeune homme avec eux,

à travers Paris. Mais, en général, il disparaît à peine formé, si toutefois il se forme.

Ce qui me surprenait le plus, c'était d'avoir vu de mes yeux le jeune homme, sous une apparence vivante. Même cela m'inquiétait.

— Mais, d'après les Rosale, demandai-je, de quelle nature est cet être ?

— D'après eux, il est de nature angélique. Ils en ont la preuve, disent-ils, à la manière dont il se comporte en amour. Et ils s'appuient, pour l'affirmer, sur les textes des Pères de l'Église. Ils disent aussi qu'ils ont connu, au début de leurs expériences, des incubes qui étaient des démons. Et même...

— Et même ?

— Allez les voir à Neuilly. Je ne veux pas passer pour fou, à vos yeux. A Neuilly, vous verrez le Kilcrops. C'est le fils de Mme Rosale, un petit monstre à grosse tête qui n'a que quatre ans et semble animé du génie du mal. M. Rosale prétend que ce n'est pas son fils, mais un Kilcrops, c'est-à-dire un authentique fils de démon.

— D'où vient donc ce nom de « Kilcrops » ?

— On le trouve dans tous les procès de sorcellerie du moyen âge. En Allemagne, où l'incubat semble avoir été fort répandu, on appelait « Kilcrops » les enfants nés d'un incube et d'une femme. On les reconnaissait à la forme de leur crâne et à leur impossibilité de grandir. Le nombre de « Kilcrops » dut être fort grand, car on cite une impressionnante série de procès relatifs à la naissance de ce genre de petits êtres. Désagréables, criards, animés d'intentions vraiment diaboliques, insupportables en un mot, tels semblent avoir été les « Kilcrops ».

— Hélas ! fis-je, je connais, pour ma part, bien des enfants qui mériteraient, sans aucun doute, d'être des « Kilcrops »...

V

LA MORT DU RÉSURRECTEUR

— Allez donc faire une visite au Résurrectoir, me confia Eleuthère K... Vous n'y verrez pas des mystères transcendants, vous n'assisterez pas à des scènes d'un fantastique si outré qu'elles en paraissent invraisemblables...

— J'en sors, j'en sors, murmurai-je assez penaud.

— C'est justement pour cela qu'un entretien avec le Résurrecteur vous fera beaucoup de bien au milieu de votre randonnée à travers le surnaturel !

— Le nom a déjà de quoi enchanter une imagination ardente, répliquai-je... Mais qui dois-je demander ?

— Eh bien! adressez-vous de ma part au Grand Résurrecteur, qui s'appelle plus prosaïquement Héliodore Fortin.

Le Résurrectoir s'élève boulevard Ornano, un des quartiers les plus populeux de Paris, où l'on rencontre des filles en cheveux qu'accompagnent de jeunes galants semblant sortir d'un roman naturaliste d'avant guerre.

L'immeuble est fort banal : c'est au premier étage, entre une crémerie-épicerie et un coiffeur, que siège cette œuvre, à la consonance singulière : le Résurrectoir.

Tout en montant l'escalier, je me rappelai vaguement la figure du fondateur, M. Héliodore Fortin. A vrai dire, je l'avais aperçu une fois, quelque six ou sept ans auparavant. C'était un homme assez grand et mince, avec un nez busqué, une touffe de cheveux blonds romantiquement éparpillés et surtout deux yeux, d'un bleu angélique, dans lesquels brillait une flamme si persuasive, si communicative...

A cette époque-là, M. Héliodore Fortin habitait une petite boutique de librairie, rue Joseph-Dijon. Les pièces étaient trop exiguës pour contenir les fidèles : quelques curieux, quelques badauds et un petit noyau d'adeptes convaincus qui s'y pressaient.

Depuis, M. Héliodore Fortin avait déménagé. Sa religion avait pris de l'extension. Chaque semaine, l'ancien libraire donnait des conférences, annoncées par la presse.

J'avais aperçu près de la loge de la concierge une pancarte indiquant les jours de réception de M. le Résurrecteur.

Devant qui allais-je me trouver ? Un prophète ou même un dieu ? Je sonnai un peu timidement : une dame en noir m'ouvrit la porte.

— Je désirerais parler à M. Fortin, le Résurrecteur...

— Hélas ! monsieur, il n'est plus de ce monde : nous l'avons enterré hier.

Je reculai malgré moi, un peu gêné. Il est toujours pénible de rendre visite à un monsieur qui vient de mourir, surtout quand ce monsieur est un grand Résurrecteur.

Pauvres de nous ! En quel temps vivons-nous donc si la Dame à la Faux n'épargne même plus les Résurrecteurs ?

Il serait, en la circonstance, de fort mauvais goût de

railler. La sincérité et la foi excusent tout, font taire les moqueries et commandent le respect.

La mort est, à coup sûr, la pierre de touche de la sincérité. Or, Mme Constantin, secrétaire générale du Résurrectoir et qui fut la collaboratrice fidèle du défunt, gardait encore, en en parlant, la vision émerveillée des derniers moments de Celui qui, dans son catéchisme diviniste, avait écrit : « La mort doit être considérée comme l'un des plus grands bienfaits de la vie éternelle. »

Effectivement, M. Héliodore Fortin était mort comme un saint, comme le juste dont parle le poète :

> Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Il y avait bien deux mois qu'il était malade et refusait de se soigner. Trop d'œuvres morales et bienfaisantes l'occupaient... Son état empirant, sa dévouée compagne prit sur elle de le conduire à l'hôpital. Il souffrait d'une congestion pulmonaire. Mais le Résurrecteur gardait la confiance et la foi. Des disciples le venaient voir, il donnait des conseils.

Cependant il s'affaiblissait de plus en plus. Mme Constantin, ne se faisant plus d'illusion sur l'issue, voulut néanmoins que son cher malade passât les derniers moments de sa vie dans un décor qui lui fût doux.

Elle savait combien il était attaché à son Résurrectoir. Aussi décida-t-elle d'emmener le pauvre Héliodore Fortin dans son appartement du boulevard Ornano.

Ce fut là que, deux jours après, il rendit l'âme. Il était heureux. Il avait pourtant entendu la Camarde frapper à sa porte.

Deux amis extrêmement proches, qu'il ne voyait qu'à des intervalles assez rares, — parce qu'ils habitaient, l'un la province, l'autre la banlieue, — vinrent lui rendre visite, sans avoir été appelés. Il en fut touché et comprit

que c'était un avertissement et une attention amicale de Dieu.

Chaque matin de sa maladie, il priait sa bonne collaboratrice de lui lire à haute voix la prière qu'il avait lui-même composée :

« Esprit de lumière et de sanctification, bénis-nous, bénis nos familles et nos bienfaiteurs, protège-nous contre tous maux présents et futurs, conserve-nous dans la santé du corps et de l'âme. Afin qu'après avoir pratiqué la charité et la bonté ici-bas, nous puissions revivre et réaliser — au cours de la Vie Éternelle — nos plus grands rêves de bonheur et toutes nos espérances. »

Elle est très élevée, cette prière, et le Résurrecteur, mourant, trouvait la force de murmurer les phrases que Mme Constantin prononçait.

Puis, fixant les yeux sur ses objets familiers et sur les êtres qu'il aimait, il s'éteignit...

Oh ! naturellement, la collaboratrice du Résurrecteur ressentit un véritable choc... Mais elle ne fut point désespérée. L'homme qui venait de mourir ne craignait pas la mort.

La dépositaire de sa pensée tint à rester dans sa « ligne ». Elle ne voulut point que la chambre funèbre donnât l'impression du deuil. Tout fut allumé comme pour une fête ; des fleurs, des fleurs, encore des fleurs jonchèrent le lit, par brassées. Des fidèles apportèrent de luxueux bouquets et de pauvres petits enfants de la zone vinrent déposer, qui des pâquerettes chlorotiques qu'ils avaient cueillies eux-mêmes dans les terrains vagues, qui des modestes fleurs achetées chez un fleuriste en plein air, en économisant à grand'peine quelques sous.

Le Résurrecteur fut revêtu de son beau costume de cérémonie : une grande cape noire romantique, un gilet à boutons de cristal. Tous les amis, tous les adeptes,

tous ceux que le défunt avait aidés, vinrent accompagner le Résurrecteur à sa dernière demeure.

Chacun était ému, certes, chacun était triste ; mais comme on voulait, jusqu'au bout, être d'accord avec le Maître, on n'affectait point le désespoir et c'est, oserons-nous écrire, presque joyeusement, que le prophète du « catéchisme diviniste » fut conduit au cimetière.

— Je sens sa présence autour de moi, monsieur, il ne m'abandonne point, il me donnera la force de continuer ses œuvres. Et il est là, il se plaisait tant dans cette grande pièce...

La voix de la collaboratrice si attachée au Maître résonne à mes oreilles, pendant que mes yeux avec un mélange de surprise et d'admiration se posent sur les étonnantes peintures qui couvrent les murs du Résurrectoir.

Œuvres d'un véritable artiste, mais d'un artiste illuminé ! Tableaux étranges, impressionnants, hallucinants, qu'Héliodore Fortin appelait « le Chemin de la Divinisation » et qui symbolisent, si j'ai bien compris, « la grand'route merveilleuse du Corps de Dieu le Grand ».

Car, il faut tout de même définir ce qu'était le Résurrecteur... Tout simplement, eh ! oui, tout simplement la même chose que le Divinisateur. « Et le Divinisateur est le souverain-pontife des vice-dieux ; les vice-dieux, au nombre de douze, sont les représentants de Dieu le Grand, soit : Bel, Brahma, Bouddha, Osiris, Mithra, Jehovah, Jupiter, Jésus-Christ, Allah, Odin, le Grand Architecte, Mammon et le Dieu inconnu, et le Divinisateur auquel la conception diviniste du monde a été révélée par une illumination, a pour mission d'établir l'Église de Dieu, c'est-à-dire le Résurrectoir qui n'est, à tout prendre, que le Panthéon des dieux et des religions...

« Quant à Dieu, il contient tout ce qui existe et au cours de notre commune vie éternelle, nous sommes tous Dieu le Grand, l'un après l'autre. »

Et l'histoire abrégée et universelle de chacun de nous, sur la grand'route de la vie éternelle, se trouve précisément dans les douze tableaux du Chemin de Divinisation que je venais de contempler.

Voici d'abord la représentation du Mal : des monstres au masque d'effroi et aux ailes griffues, puis l'homme accablé par la misère, tendant les deux poings vers leciel dans un geste... de quoi ? d'imploration ou de défi ?

L'espérance lui sourit, une flamme constructrice s'échappe de ses yeux ; l'épée symbolique flamboie et maintenant, après la destruction et la construction, l'harmonisation. Un ange au sourire merveilleux tient une lampe qui répand une lueur paisible autour de lui. On n'oublie point ces figures aux yeux profonds et lumineux, ni l'harmonie des gestes aux blancs envols.

Avez-vous compris ? Avez-vous compris que la religion diviniste ressuscite les âmes à la vraie vie spirituelle, et que cette résurrection est principalement faite par le Résurrecteur dans le Résurrectoir ?

Tout cela est assez confus. N'importe !

Ne rétorquez point que cet essai d'harmonisation de toutes les religions n'est peut-être pas extrêmement nouveau ; ne souriez pas de la phraséologie de cet homme de bien que fut Héliodore Fortin, ne souriez pas de sa cape lamartinienne.

Une illumination en pleine nuit avait, en effet, transformé ce jeune Canadien athée qui avait fait le tour de toutes les philosophies. Il avait consacré, avec une foi proprement admirable, sa fortune et son intelligence au Résurrectoir.

Et le bel illuminé ne se perdait point uniquement dans des théories nébuleuses. Fort réaliste, il avait créé

des soupes populaires, des dispensaires pour venir en aide aux pauvres.

N'avait-il pas une devise admirable qu'il mit en pratique ? « Je donne tout ce que je reçois. » Aussi sa compagne put-elle écrire de lui : « Il a donné sans compter sa vie pour le bien-être matériel et moral des hommes. » Ce qui est rigoureusement exact.

Qu'importent, après cela, le Résurrectoir, le Résurrecteur, le Chemin de la Divinisation et les vice-dieux ?

M. Héliodore Fortin fut un bon et honnête homme. Il n'était guère mystérieux que dans les termes qu'il employait.

Le Résurrecteur est mort ! Vive la Résurrectrice !

VI

L'AMOUR MAGIQUE

— Vous voulez de l'étrange, du bizarre ? me demanda Eleuthère K... Allez donc voir Mme Vera de Petrouchka[1] : cette Slave initiée aux plus singuliers rites de la magie vous fera assister à des réunions dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne sont pas très courantes. Écoutez Mme de Petrouchka. Ses discours ne sont pas très clairs et, vous verrez ou croirez voir... peut-être... des spectacles d'un fantastique à la fois puéril et pervers... Allez, allez, mon ami, et ne péchez pas !

Ce fut dans un grand café de Montparnasse que je trouvai Mme Vera de Petrouchka. Elle siège là, en général, de six heures du soir à onze heures ou minuit, devant un maigre café-crème chichement accompagné d'un croissant.

Des papiers, des dossiers de toutes sortes, des monceaux de journaux s'étalent en face d'elle. Le marbre de la table disparaît sous les paperasses. Quelquefois, elle est seule, les yeux mi-clos, elle rêve longuement, profon-

1. J'ai changé volontairement le nom de cette prêtresse de l'amour magique.

dément, à moins que, de sa longue écriture aristocratique, elle ne couvre des pages entières de papier blanc.

A l'heure de l'apéritif, elle est généralement seule. Mais le soir, un public hétéroclite se presse autour de la nouvelle prophétesse. Il y a des hommes aux longs cheveux et aux ongles en deuil ou en demi-deuil, des garçons au menton soigneusement rasé et aux yeux volontaires, des petites femmes comme on en rencontre par centaines à Montparnasse, jolies filles à la mise excentrique, aux yeux fardés de noir, aux lèvres sanglantes dans un visage d'une pâleur mate, ou quelques-unes de ces étrangères, Américaines ou Scandinaves, quelque peu désaxées, nu-tête, outrageusement décolletées, les jambes et les pieds nus dans des escarpins sans talons.

Vera de Petrouchka semble, d'ailleurs, singulièrement indifférente à toutes ces contingences extérieures.

Elle fumait, d'un air méditatif, de grosses cigarettes du tabac le plus vulgaire, et des volutes grises tourbillonnaient au-dessus de sa tête quand je m'approchai d'elle.

Quelques minutes après, nous bavardions en toute confiance. Comment est-elle, cette théoricienne, cette apôtre convaincue et agissante de « l'amour magique » ?

Vous pourriez certainement passer cent fois à côté d'elle sans remarquer rien de caractéristique en elle.

C'est une femme entre deux âges, insignifiante, de petite taille. Aucune excentricité dans son habillement. Elle porte le costume d'une honnête petite bourgeoise. Nulle trace de fard sur le visage. Même pas de poudre sur les joues.

Les cheveux, d'un blond cendré, sont coupés courts. Tout en elle respire la propreté. Un seul détail caractéristique dans sa physionomie : ses yeux. Il est difficile de les oublier s'ils se sont posés une fois sur vous. Ils sont

bleus, de ce bleu dur et froid des glaciers, ou plutôt des lames de poignards. Vifs et mobiles, ils sont illuminés par un feu venant de l'intérieur.

Tout d'un coup, sous l'empire d'une passion quelconque, ils s'éclairent, une lueur mystérieuse brille au fond des prunelles fixes. Il s'en dégage un fluide étrange auquel il n'est guère possible de rester insensible.

Mme Vera de Petrouchka possède indéniablement des dons, elle est un de ces êtres que l'ange du mystère a marqués.

M'étant assis devant elle, je trouvai sur cette malheureuse table de café une quantité de brochures, de manuscrits, voire de feuilles éparses d'un journal intitulé *L'Arc*, organe d'action magique.

Tout, autour d'elle, parlait de magie. Un petit volume à couverture rouge portait ce titre : *Rite sacré de l'amour magique* ; un autre s'appelait : *La Lumière du sexe.*

Décidément, l'amour magique, le sexe jouaient un bien grand rôle, sinon dans l'existence, du moins dans les pensées de cette petite femme blonde, aux cheveux courts soigneusement tirés, au corsage montant d'une irréprochable décence, et aux manières que la plus stricte douairière n'aurait point désavouées.

J'avais toutes les raisons de croire que j'allais me trouver en face d'une de ces bacchantes enfiévrées, de ces ardentes prêtresses d'Eros et de Sapho qui ramènent tout, dans la vie, aux plus basses questions sexuelles.

Pas du tout ; il se dégageait, en quelque sorte, une atmosphère de pureté, de chasteté de cette petite femme tranquille, sagement assise, parlant peu, gesticulant encore moins, et dont la conduite dans la vie paraissait quasiment ascétique. Son ordinaire consistait dans des cafés-crème, avec des croissants ou même des petits pains. Elle ne buvait pour ainsi dire jamais d'alcool, et sa seule débauche, c'étaient quelques cigarettes très

ordinaires, même pas des cigarettes de luxe, qu'elle fumait avec délices.

— Allez, allez... et ne péchez pas, m'avait recommandé Eleuthère K...

Je savais bien qu'il m'avait dit cela en riant, mais toutes les vérités ne s'énoncent-elles pas justement en riant ?

Je ne voyais guère, dans ce café cosmopolite, au milieu de peintres chétifs et malingres, aux longs cheveux poudrés de pellicules, en pantalons bouffants et en veste de velours, voisinant avec des jeunes femmes grandes et solidement bâties, aux cheveux coupés ras comme ceux d'un garçon et en costume tailleur d'une coupe strictement masculine, comment ma vertu pouvait être en danger.

En quoi consistait donc la doctrine de la fondatrice de *L'Arc* ? Car *L'Arc* était l'enfant spirituel de Vera de Petrouchka : c'était un petit organe bien modeste, mais, à l'heure actuelle, les plus humbles feuilles de chou coûtent cher.

C'était pour cela que Mme Vera de Petrouchka se contentait d'un malheureux café-crème. Les quelques pauvres billets dont elle pouvait disposer, elle les destinait à son marchand de papier et à son imprimeur.

Ce désintéressement, je dois le dire, me parut tout de suite infiniment sympathique, et, lorsque j'entendis critiquer l'activité de la rédactrice en chef de *L'Arc*, je crus solidement à sa bonne foi. Lorsqu'on agit pour mystifier ses contemporains par fumisterie et charlatanisme, on songe plutôt à se payer de bons repas, à se commander d'élégantes toilettes, à louer un appartement confortable qu'à éditer une petite publication où l'on se soucie seulement de faire connaître ses idées.

Si ces lignes tombent sous les yeux de Mme Vera de Petrouchka, je pense qu'elle ne m'en voudra pas. Je

n'ajoute peut-être pas foi entièrement à sa doctrine, j'ai du moins pleinement confiance dans sa sincérité et son désintéressement.

Qui sait ? Mme de Petrouchka est peut-être un de ces précurseurs, un de ces apôtres méconnus dont le monde est plein, et mon infirmité spirituelle est peut-être la seule cause de mon incompréhension.

Mme Vera de Petrouchka ne prend nullement des allures de prophète ou de messie, caché dans le saint des saints. Elle parle dans la fumée des cigarettes, le brouhaha des conversations, l'odeur des fards et des parfums à bon marché, mélangés aux aromes des apéritifs et des alcools variés.

Elle parle, elle emploie des mots du langage courant, mais sous ses vêtements ordinaires, la pensée se cache terriblement nébuleuse.

Ai-je exactement compris ce que l'auteur du *Rite magique de l'amour sacré* a pris la peine d'expliquer au pauvre profane qui venait demander qu'on l'instruisît et qu'on fît miroiter devant ses yeux « *la lumière du sexe* » ? Je n'oserais l'affirmer.

Cette petite femme, d'allure si tranquille et si modeste, convie tous ses adeptes à une action très spéciale : l'action magique ou, mieux, la magie sexuelle.

Celle-ci redressera « les forces spirituelles des hommes endormis dans une matérialisation de soulagement passager ».

N'étant pas très sûr de ma compréhension, j'insistai pour avoir des précisions de la bouche même de la prêtresse nouvelle.

— Redresse-toi, me dit-elle. Deviens raide comme la flèche. C'est ainsi que tu te lanceras dans la bonne direction en entraînant avec toi tes semblables (*sic*).

Vera de Petrouchka m'avait donné cet ordre sans sourciller. Ses yeux brillaient comme des pierreries.

Je ne bronchai point. Plein d'admiration et d'espoir en songeant à l'avenir, je me disais :

« Eh ! eh ! qui sait si cette hiérophantide, qui semble si bien manier l'arc, n'accomplit pas des miracles ? »

Mais enfin, me demandai-je, quel rôle joue-t-elle dans cette action magique et sexuelle ?

Et voici ce que je crus comprendre, au milieu d'un fatras de théories plus embrouillées les unes que les autres, où il était question du troisième terme, de l'initiation satanique, de cercles et de triangles :

La prêtresse, l'hiérophantide initiée, c'est-à-dire Vera elle-même, devait être considérée comme un appareil récepteur. Elle devait se trouver au milieu d'un groupe d'hommes et de femmes qu'animait le désir sexuel. L'amour, le maître du monde, est un puissant agent magique. Il suffit de savoir s'en servir. C'est le rôle de la prêtresse. Elle capte tous les effluves érotiques et elle les utilise, en les extériorisant, pour agir sur les autres par des procédés magiques.

En somme, Mme Vera de Petrouchka prend plaisir à faire figure de salamandre. Mais il est dangereux de jouer avec le feu.

En ma qualité de journaliste, je suis surtout amateur de « choses vues ». Les théories, pour intéressantes qu'elles soient, me semblent valoir beaucoup moins qu'un bon fait visible et contrôlable à l'œil nu.

Pendant notre entretien, plusieurs disciples de la directrice de *L'Arc* étaient venus se grouper autour d'elle.

J'appris ainsi que, dans une semaine, tous les adeptes de la magie sexuelle devaient se réunir chez une Américaine du Nord, gagnée aux idées de Vera beaucoup plus par curiosité et par une vague perversité sexuelle que par l'amour désintéressé de la magie.

Mais qu'importe ? Le sage ne doit-il pas profiter

de toutes les occasions qui lui sont offertes de faire partager ses idées ? Et la vérité ne se manifeste-t-elle pas par les canaux les moins purs ?

***

Je rendis une nouvelle visite, dans l'intention de parfaire mon éducation magico-amoureuse, à l'excellente Mme de Petrouchka que je conviai à déjeuner.

Mon invitation me sembla tomber, comme l'on dit, à pic. La pauvre femme n'avait pour ainsi dire rien mangé depuis trois jours.

— Mais comment donc ne succombez-vous pas d'inanition ? m'enquis-je.

— Ne pas se nourrir matériellement ne signifie pas ne pas se nourrir du tout, me répliqua-t-elle. Car une personne qui sait opérer la concentration mentale voulue peut soutirer les fluides nutritifs qui émanent sans cesse de tous les individus, mais se perdent généralement dans le chaos des forces encore ignorées par les savants. Ainsi, j'ai pu jusqu'à présent tenir le coup, sans rien manger, parce que des amis très chers me venaient voir tous les jours. J'ai attiré la force nutritive de mes amis et remarquez que, ce faisant, je ne les ai pas affaiblis, car ce que j'absorbais dans ce cas, n'était pas la force qui leur était nécessaire, mais le débordement de cette dernière. Si elle émanait d'eux, c'était justement parce qu'ils n'en avaient pas besoin.

Au restaurant, mon invitée fit honneur aux nourritures terrestres, probablement plus succulentes que les nourritures spirituelles des gens rassasiés.

Un doigt de vin délia la langue de la prêtresse de l'amour magique qui me raconta son histoire. Elle est d'origine polonaise et appartient à une vieille famille

d'aristocrates dont le château, en pleins Karpathes, fut détruit de fond en comble pendant la dernière guerre. Elle était encore une fillette lorsqu'elle reçut « l'initiation ».

Quelle initiation ? Il ne faut pas être trop curieux ni chercher trop loin. La gamine, si j'ai bien compris, fut élevée dans une école fondée autrefois par la fameuse baronne de Krudener, cette « illuminée » qui fut l'amante mystique du tsar Alexandre et à laquelle M. Abel Hermant vient de consacrer un bien joli ouvrage.

On semble avoir fait de la magie à haute dose dans ce couvent qui était placé sous la direction spirituelle de la princesse de L... Celle-ci fut probablement frappée par les dons médiumniques de la gamine, car elle s'occupa particulièrement d'elle.

Comment des cerveaux aussi tendres et malléables que ceux des fillettes d'une dizaine d'années n'ont-ils pas été complètement pervertis par une semblable éducation, c'est un miracle.

Mais on comprend mieux, en connaissant ses débuts dans la vie, le genre d'activité... comment dire ? quelque peu anormale... de la prêtresse de l'amour magique.

Elle entra aussi, à ce moment-là, en relation avec Raspoutine. A présent, Mme de Petrouchka se défend âprement d'avoir été influencée par lui. Il semble pourtant que, par certains côtés, ses théories et celles du « moine débauché » se ressemblent.

Raspoutine utilisait parfois, lui aussi, sa force sexuelle pour des fins magiques. Ne sait-on point que lorsqu'il voulait obtenir quelque chose de très important, il inscrivait ce qu'il désirait sur un bout de papier qu'il plaçait sous son oreiller ?

Puis il s'enivrait, en buvant, selon son habitude, trois ou quatre bouteilles de madère ; il dansait, plaisantait avec des femmes, puis se couchait ivre-mort et en même temps, les muscles tendus par le désir. Lorsqu'il se

réveillait, le lendemain, il était bien rare qu'il n'eût point obtenu ce qu'il souhaitait.

Mme Vera de Petrouchka prétend, également, qu'elle canalise vers le cerveau tous ses influx sexuels et qu'elle se trouve chargée ainsi de dangereux fluides, comme ces poissons vulgairement appelés torpilles, qui donnent, à ceux qui les touchent, des chocs fort périlleux.

— Ayant eu à me plaindre, un jour, d'un de mes cousins, m'expliqua-t-elle, je me mis en colère et me laissai emporter au point de souhaiter méchamment qu'il perdît l'œil. Quel ne fut pas mon étonnement — très douloureux — en recevant une lettre de mon malheureux parent qui se plaignait de souffrir terriblement des yeux ! L'un d'eux était tout rouge et gonflé de larmes et les médecins craignaient qu'il ne devînt borgne.

» Je vous assure, ajouta-t-elle, qu'à la suite de cet accident, je surveillai mes pensées et fis grande attention à éviter de maudire mon prochain. »

A l'âge de seize ans à peine, cette adolescente bourrée de mysticisme et de sorcellerie fut mariée à un haut personnage qui l'emmena dans sa lointaine et solitaire résidence du Caucase. Son goût du surnaturel ne fit que s'accroître dans un pareil décor. Vint la guerre, vint la révolution. Elle perdit son mari et sa fortune et n'échappa qu'à grand'peine aux bolcheviks.

Depuis, s'étant entièrement consacrée à l'apostolat de l'amour magique et du troisième terme, elle mène une vie errante, se fixant tantôt en Italie, à Rome, où elle passa plusieurs années, tantôt en Égypte, actuellement à Paris...

J'ai rarement vu un être humain plus insouciant de la pâture quotidienne. L'argent n'existe pas pour elle. Il lui arrive de rester des semaines entières sans un sou. Elle ne s'en inquiète pas. Si elle touche, comme disait autrefois Verlaine, « quelques ors », ne croyez pas qu'elle

s'empresse de faire bombance. Elle les consacre aussitôt à la diffusion de ses idées.

Elle souffre en ce moment d'un grand ennui.

— Le monde, me confie-t-elle, ne comprend pas mes théories. On m'accuse d'émettre une doctrine immorale... Est-ce que l'on ne vient pas de m'interdire l'accès de la R.... ce grand café de Montparnasse qui ne passe pourtant pas pour être le temple de la vertu austère ? Dès que j'organise une réunion, je suis dénoncée à la police qui fait irruption et trouble nos séances. Il me faudrait une salle privée où je puisse faire ce qui me plaît, sans que les autorités aient le droit d'y mettre le nez.

— Mais, ce soir, demandai-je.

— Oh ! ce soir, c'est exceptionnel ! Une dame de mes amies nous donne asile... Mais je comprends bien que ce n'est pas très sérieux de sa part. Notre hôtesse qui... est jeune, jolie... et curieuse... s'intéresse, je le crois, beaucoup plus à l'amour profane qu'à l'amour sacré et magique... C'est pour cela qu'il me faut une salle absolument à moi... Je n'ai qu'un rêve, voyez-vous, dire la messe d'or...

— ?...

— Oh ! la messe d'or... glorifiera l'amour réel de la chair. La pratique de l'amour, de l'amour charnel constituera la suprême prière... Mais je ne peux pas vous expliquer comme cela... Vous verrez... vous verrez... Quand j'aurai ma salle... Je dois toucher un peu d'argent, il sera certainement sacrifié à la location d'une salle et à la préparation de la messe d'or.

Je ne pouvais m'empêcher d'admirer cette petite femme au regard illuminé. Elle vivait dans une modeste chambre d'hôtel, grande comme un mouchoir de poche, elle manquait de tout, à commencer par l'indispensable. Et voici qu'elle avait l'espoir de toucher une dizaine de mille francs... Elle n'en garderait rien pour ses besoins

personnels... Tout, tout servirait la préparation de la messe d'or !

— Voyez-vous, se plaignait-elle, on est beaucoup moins libre, à ce point de vue-là, en France qu'à l'étranger. J'ai passé deux années à Rome. Si vous saviez quels magnifiques résultats j'ai obtenus !... Non, je n'ai pas pu dire la messe d'or, parce que je n'étais pas encore suffisamment initiée. Mais... j'ai pu réussir... la fécondation artificielle d'une femme.

Je la regardai avec des yeux un peu ahuris.

— Mais oui, parfaitement. C'est une opération magique qui a été contrôlée par des médecins.

— Merveilleux ! repris-je. Et comment vous y êtes-vous prise ?

— Curieux ! fit-elle avec un rire bref.

Mais elle retrouva aussitôt tout son sérieux et elle entreprit, avec une impressionnante gravité, de me raconter une cérémonie très compliquée. Une assistance d'une quarantaine de personnes, initiées autant que possible, était nécessaire. Puis il fallait sept hommes, ayant suivi un entraînement magique spécial, très sévère, ainsi que trois femmes également entraînées.

La femme sur laquelle l'expérience doit avoir lieu est étendue, nue, près de la magicienne. On fait la pénombre dans la pièce et l'assistance doit concentrer sa pensée pendant que les trois femmes s'unissent successivement, sous les yeux des spectateurs, aux sept hommes. Et, à la fin, la femme, sans que nul homme y ait touché, est fécondée.

— Vous êtes sûre d'avoir réussi ? demandai-je.

Mme de Petrouchka me lança un regard d'une telle assurance que j'en fus foudroyé.

— Ah ! reprit la prêtresse de l'amour magique, en France, vous êtes sceptiques et vous prenez tout à la blague, c'est bien dommage. Le cérémonial de la messe

d'or est plus compliqué que celui dont je me suis servie pour la fécondation artificielle, mais il est un peu du même genre... Eh bien, il est très, très difficile de trouver des sujets assez initiés, pour m'assister dans la célébration de cette haute et puissante cérémonie magique.

» L'amour en commun, ce que vous appelez la « part... », voilà ce que la plupart d'entre vous, hommes et femmes, cherchez presque uniquement. Le reste, le côté spirituel de ces unions érotiques, vous ne vous en occupez même pas une seconde...

» Enfin, j'ai confiance dans ma mission, je réussirai. Et, pour commencer, vous allez assister ce soir à un phénomène extraordinaire... Allons... passons donc à la R... Nous prendrons quelques-uns de nos amis et nous les amènerons chez notre hôtesse : Gladys. »

On eût vraiment dit que Mme Vera de Petrouchka avait choisi ses amis sur un modèle spécial. Ou faut-il croire que, par de bizarres appétences, les personnes s'intéressant aux mêmes questions sont attirées inconsciemment les unes vers les autres ?

Nous recueillîmes quelques rapins hâves, chevelus, aux yeux brillants et aux dents luisantes de jeunes loups ; un être long comme un jour sans pain et que Vera appelle « son disciple » ainsi qu'un garçon robuste, à la carrure de boxeur, boute-en-train et ironique .

Il contait de très près fleurette à une jeune fille blonde et plantureuse, de grand charme et de petite vertu. Une autre femme, mince comme une liane, passionnée d'occultisme, vint avec nous, accompagnée par une amie plus âgée, une femme d'un âge mûr, ruinée depuis la fin de la guerre et dont toute l'activité s'était portée sur les satisfactions des sens.

Nous formions une bande assez bizarre quand nous pénétrâmes dans le riche atelier que possédait Gladys, boulevard Edgar-Quinet. Décor très baudelairien, d'un

Baudelaire comme on l'imagine surtout dans le Texas, le Massachusetts ou le Wisconsin... De grandes tentures noir et argent étaient appliquées contre les murs ; il y avait partout des divans profonds comme des tombeaux, des coussins et encore des coussins...

Un superbe Bouddah de bois doré s'érigeait dans le fond de l'atelier, sur une estrade.

A quelques pas de cette statue du Grand Sage — ô modernisme ! — un gentil bar aux nickels luisants incitait à psalmodier, sinon les litanies du vin, du moins celles de l'alcool. Le shaker luisait comme une lune argentée et les flacons de gin, de whisky, de vermouth s'alignaient, perversement prometteurs.

Gladys était une superbe créature, aux longues jambes fuselées et au teint rose de jeune sportive.

Elle nous attendait, étendue sur un divan, laissant jouer négligemment ses doigts dans la courte chevelure d'une femme d'une minceur diaphane, vêtue d'un long péplum grec, très « à la manière de... Renée Vivien ».

C'était une jeune fille de bonne famille qui avait mal tourné et que Gladys, pour bien montrer qu'une enfant de la libre Amérique méprise les conventions sociales et les préjugés bourgeois, avait recueillie après l'avoir baptisée Liliane.

Les deux femmes faisaient, dit-on, une grande consommation de champagne, auquel elles mêlaient quelquefois de l'éther.

— Bravo ! bravo ! voilà notre grande magicienne, s'écria-t-elle joyeusement en voyant arriver Vera, entourée de sa petite bande.

— Asseyez-vous, mes amis...

— *Dear*, croyez-vous, demanda-t-elle à la prêtresse, croyez-vous que nous obtiendrons de bons résultats ce soir ?

Vera fixa ses yeux bleus d'azur sur ceux de l'Américaine.

— Il suffit de le vouloir, jeta-t-elle. Oui, continua-t-elle, nous sommes assez nombreux, tant hommes que femmes, pour former la chaîne magique... Voulez-vous que nous commencions ?

— Permettez, chère, cria d'une voix légèrement métallique notre jolie hôtesse. Nous pourrions peut-être vider d'abord quelques coupes de champagne. C'est de l'extra-dry, vous savez !

— Parfait, parfait ! acquiesça Vera de l'air le plus sérieux du monde. Le vin de Champagne est extrêmement fortifiant pour les nerfs. Buvons donc à la santé de notre chère Gladys. L'âme du vin nous échauffera et nous permettra de communiquer plus aisément avec les plans invisibles.

Effectivement, le blond breuvage moussa dans les coupes. Tous les bohèmes y firent honneur. Il était d'ailleurs excellent. La plupart des invités n'y étaient pas habitués ; la surexcitation nerveuse ne tarda pas à apparaître.

Vera, seule, avait à peine trempé ses lèvres dans l'extra-dry. Par contre, Gladys et surtout Liliane avalèrent à la suite une demi-douzaine de coupes et nous eûmes la preuve que, suivant l'exemple de Jean Lorrain, ces dames ne dédaignaient point de goûter les joies transcendantes et dangereuses de l'éther.

— Maintenant, lança Mme de Petrouchka d'une voix autoritaire, soyons sérieux. Formons la chaîne. Concentrez bien vos pensées et demandez que notre maître invisible abandonne le séjour des bienheureux pour descendre parmi nous.

Nous nous étions installés en cercle autour de Vera debout, seule et immobile.

Gladys avait manipulé quelques commutateurs : la

grande lumière avait disparu, pour faire place à une clarté tamisée par des abat-jour de parchemin ou de dentelle. Chacun s'était placé au gré de ses désirs secrets ; je vis que les amants s'inclinaient voluptueusement les uns vers les autres et je remarquai même que Liliane penchait délicatement son fin et pâle visage vers les cheveux d'or et la bouche de sang de la sportive Gladys.

Je mentirais en affirmant que l'atmosphère était très sérieuse : des préoccupations humaines — trop humaines — profanes — trop profanes — occupaient la plupart des assistants. Le champagne faisait couler ardemment le sang dans leurs veines, mais Vera, les lèvres fermées, le menton contracté, les yeux perdus dans une contemplation lointaine, semblait vouloir attirer sur elle tous les fluides épars dans l'atelier.

Nous demeurâmes bien près d'une demi-heure, presque silencieux et bien plus soucieux de nos petits jeux galants que de l'opération magique tentée par la magicienne. Tout à coup, celle-ci sembla sortir de l'immobilité à laquelle elle était condamnée. Elle marcha très rapidement dans la direction de Liliane, indolemment blottie contre sa grande amie, puis elle étendit ses doigts vers elle comme si elle voulait l'appréhender, la modeler.

Liliane oscilla en avant et vint se placer à côté de Vera, qui dardait sur elle son regard de pierre précieuse.

— Attention ! murmura la prêtresse de l'amour magique d'une voix rauque. Attention ! Ne bougez ni ne parlez ! Il y a du danger.

Je regardai de tous mes yeux. Je vis bien que Vera paraissait faire des passes magnétiques au-dessus de la tête de la jeune femme. Elle promenait ses mains sur le dos, sur la gorge, sur la nuque de Liliane, de sorte que celle-ci, comme si elle était subjuguée par Vera, baissa lentement la tête devant elle.

— Regardez ! regardez ! haleta Vera. La boule se forme... là... là... la colonne lumineuse !

J'écarquillai les prunelles. A côté de moi, mon aimable compagne tremblait.

— Oui ! Oui ! la tête en feu ! Je la vois...

Vera murmurait une sorte de mélopée. Elle esquissa plusieurs gestes comme si elle ramassait un objet, qu'elle tint précautionneusement dans ses mains.

Puis, brusquement, avec des mouvements rapides et automatiques, elle se dépouilla de ses modestes vêtements. En un tournemain, la jupe de grosse laine s'étala sur le tapis et le corps menu et ferme de la prêtresse se silhouetta dans une combinaison de soie cerise. Oh ! il n'y avait rien d'érotique dans le geste de la prêtresse.

« Qu'est-ce qu'il lui prend ? » me demandai-je.

Je la vis tout à coup s'étendre sur le plancher du salon et passer sa tête entre les pieds de Liliane qui restait maintenant debout, comme pétrifiée.

— L'équerre, l'équerre magique ! haleta-t-elle.

Elle formait, en effet, avec la jeune amie de Gladys, une figure en forme d'équerre.

Elle demeura ainsi quelques minutes, puis elle bondit comme une folle, avec un cri inhumain, un cri du genre de ceux qu'on entend à la Salpêtrière.

Elle dut tourner le dernier commutateur, car tout s'éteignit. L'atelier n'était plus éclairé que par le trépied contenant des charbons ardents sur lesquels brûlaient des grains d'encens.

Et, mon Dieu ! ce qui se passa chez la belle Gladys est fort conforme à la nature, et ne me sembla présenter absolument rien de magique. A l'exception de l'hiérophantide qui emmagasinait précieusement les effluves de tous ces corps mélangés, spectateurs et spectatrices connaissaient des extases rien moins que mystiques.

*
* *

...Le lendemain, Vera de Petrouchka trônait toujours simple, insignifiante et convaincue, dans la minuscule chambre où s'écoule sa vie.

— Je suis contente, fit-elle, l'opération de l'équerre magique a si bien réussi ! Hein ! croyez-vous qu'elle était impressionnante, cette tête ?

— Quelle tête ? m'enquis-je vivement.

Elle me regarda avec une douce pitié :

— Parbleu ! cette tête de feu qui s'est condensée dans mes mains. Je n'avais qu'un mot à dire, et la tête aurait répondu à toutes vos demandes.

Je hochai le menton, à la manière normande. Je m'en serais voulu de détromper la pauvre femme. Et pourtant, je n'avais pas vu de colonne lumineuse se former au-dessus de la tête de Liliane, je n'avais vu aucune tête s'installer dans les mains de Vera, je n'avais rien vu...

Quelques femmes abondèrent dans le sens de la prêtresse. Quant à moi, sans doute mon indignité naturelle m'empêcha-t-elle d'apercevoir quoi que ce fût de mystérieux. Je n'osai cependant point détromper une illuminée aussi sincère que Vera. Aussi l'excellente femme est-elle persuadée maintenant que j'ai vu, de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu, les phénomènes qu'elle prétend avoir produits.

*
* *

...Je passai quelque temps sans revoir la fondatrice de *L'Arc*. Je savais qu'elle préparait toujours sa fameuse messe d'or, mais, comme je n'avais pu arriver à connaître exactement dans quelle intention cette cérémonie

magique serait célébrée, je n'y avais pas attaché autrement d'importance.

Le hasard, cependant, me remit un soir en présence de cette singulière prêtresse de l'amour magique.

— Venez après-demain, sans faute, chez Gladys... Un de mes plus fervents disciples, lord F..., vient exprès de Londres en avion pour causer avec moi. Sur mes indications, il a réussi avec cinq autres adeptes à fonder un groupement, où ils essayent de parvenir au troisième terme de l'initiation satanique : ils y réussissent en pratiquant le rite mystérieux de la pendaison.

— Eh ! cela n'a rien de nouveau, objectai-je. C'est un club de sadiques, tout simplement.

— Non pas ! Rien n'est plus sérieux, ni plus bénéfique au point de vue spirituel. Ne peuvent pratiquer ce rite que ceux dont l'initiation est presque terminée... Lorsque leur maître les dépend, il les allonge nus, généralement évanouis et privés de connaissance, sur le dos. Une femme alors, qui a suivi un entraînement rituel des plus sévères, rejette également ses vêtements et, complètement nue, elle aussi, s'étend sur le corps inerte, de telle sorte que son visage soit à la hauteur du bas-ventre de l'homme, tandis que sa ceinture repose sur la tête de l'expérimentateur...

— Et qu'en résulte-t-il ?

— Une amélioration spirituelle, un éblouissement extraordinaire, la contemplation subite et immédiate de Satan, c'est-à-dire du mal régénéré.

— Oh ! Oh ! fis-je avec respect.

— Lord F... est un de nos adeptes les plus forts. Il a maintes fois pratiqué l'épreuve de la pendaison, qui lui a donné des joies morales incomparables...

J'étais fort anxieux de connaître lord F... et de lui demander ses impressions.

Je fus exact au rendez-vous chez Gladys. Lord F...

n'y était malheureusement pas : sa dernière expérience de pendaison lui avait été fatale. Quand on l'avait dépendu... il était mort.

Mme de Petrouchka était inconsolable de la perte d'un pareil disciple.

— Voyez-vous, fis-je pour la consoler, les meilleures pendaisons, comme les plaisanteries, sont les plus courtes.

Je ne connaîtrai jamais les impressions du pendu dépendu sur l'extase satanique, mais j'ai, au moins, un petit morceau de la corde fétiche.

VII

LES PIQUEURS DU MÉTRO

— Ceci est très curieux, me dit Eleuthère K... une après-midi que j'étais allé le voir, « il » a recommencé ! Ou plutôt, « ils » ont recommencé !

Et il me tendit un journal en désignant une brève note. Je n'en vis pas l'intérêt. Cette note relatait, sans commentaires, qu'une jeune fille avait été piquée dans le métro, qu'elle s'était trouvée mal et qu'on l'avait ramenée chez elle sans autre incident.

— Cela ne vous dit rien ?

— Absolument rien.

— Ne vous souvenez-vous pas d'une espèce de panique qui a sévi à Paris, il y a quelques années ? Des femmes, jeunes de préférence, ressentaient, dans la foule qui emplit le métro aux heures d'affluence, une piqûre assez vive. Cette piqûre était faite le plus souvent dans la partie postérieure de leur individu, qui est la moins sensible. Quelquefois elle était pratiquée ailleurs, dans le haut des cuisses notamment.

» On constatait, à l'examen, qu'elle était faite avec une aiguille extrêmement aiguë, en sorte que la piqûre pouvait être profonde sans être douloureuse. Souvent

les victimes ne s'apercevaient pas, sur le moment, de ce qui leur était arrivé. L'incident se renouvela fréquemment et on constata — je me suis renseigné — que plus les jours passaient, plus les piqûres étaient audacieusement placées, semblant viser la partie la plus intime de la femme. »

Je lui répondis que j'ignorais cette particularité, mais que je me souvenais — et tout le monde doit se le rappeler — de l'affolement qui s'empara de la population parisienne, à cette époque. Cet affolement fut si grand que la suggestion s'en mêla et que beaucoup de femmes se crurent piquées, qui ne l'étaient pas. De paisibles employés rentrant chez eux furent accusés et traînés au poste, au milieu d'une foule qui parlait de les lyncher et contre laquelle la police fut obligée de les protéger.

— Finalement, dis-je, les piqûres du métro cessèrent brusquement. On ne trouva jamais le coupable.

— Dites : les coupables. Il y en avait plusieurs. Le principal fut arrêté, mais on ne jugea pas bon de jeter son nom en pâture à la curiosité et à la fureur de la foule. Et l'on eut, d'après moi, raison. Le délit, du moins le délit apparent, n'était pas tellement terrible. Les lois et le degré de connaissance, auquel la société est parvenue, ne permettaient pas de poursuivre le crime caché derrière le délit.

— Un crime ?

— Oh ! un crime, c'est un bien gros mot. Il m'arrive de parler quelquefois comme M. Prudhomme. Je n'aime pas les indignations vertueuses. Chacun juge comme il l'entend. Sachez seulement que ce piqueur de femmes inconnues n'avait pas seulement pour mobile le plaisir sadique de causer une douleur passagère. Son action était motivée par un désir sexuel étrange, désir qu'il a quelquefois réalisé et qui impliquait la possession d'un secret magique dont la divulgation, si elle était

faite, amènerait de terribles conséquences dans le domaine des vies intimes.

— Vous m'intriguez...

— C'est un magistrat intelligent et sage, qui a relâché l'homme aux aiguilles sanglantes, et qui n'a pas voulu que les journaux projetassent sur son cas la lumière brutale des interviews et des enquêtes. Ce magistrat, du reste, n'a pas dû prendre au sérieux ce qu'il a entrevu de cette affaire. Lorsque la magie outrepasse les lois, les magiciens sont sauvés parce qu'on ne croit plus à l'efficacité de leurs pratiques. Autrefois on les brûlait, c'était trop. Maintenant, on les relâche en se moquant d'eux ou en les traitant de fous. Les maladies mentales ont bon dos !

Même quand j'ai confiance en quelqu'un, j'ai en moi une incapacité absolue de croire, sans preuves, ce qui me paraît invraisemblable. Je demandai donc à M. K... comment il pouvait savoir ce que personne n'avait su.

LE MAITRE DES ÉPHIALTES

M. K... était lié avec un des médecins de l'infirmerie du Dépôt, et c'était de lui qu'il tenait les demi-aveux, par lesquels il avait pu reconstituer l'histoire des piqueurs du métro, et les singulières causes qui sont à l'origine de cette histoire. Il me fournit le nom du médecin et aussi le nom du héros de l'aventure, nom historique et qu'on me permettra de ne désigner que par une initiale. Les relations qui m'unissent à un brigadier de la police judiciaire m'ont permis d'en vérifier la véracité.

— Rien, d'abord, n'est compréhensible en tout ceci, me dit M. K..., si on n'est pas au courant de la formidable puissance du sang humain, du sang fraîchement répandu. Il y a dans le sang un mystère encore inconnu et ce

mystère se décuple, prend d'étranges proportions, si au sang humain on mélange avec un art diabolique dont il faut avoir le secret, de la semence humaine, fraîchement répandue aussi.

» Beaucoup d'auteurs ont parlé de ce pouvoir du sang, quand il est mélangé comme je viens de vous le dire. Mais aucun ne révèle exactement la formule créatrice. L'Église a soigneusement détruit les manuscrits qui la consignaient. On y trouve des allusions dans *Magia sexualis*, œuvre d'un mulâtre américain, récemment publiée en France et dont la publication n'a été autorisée qu'à la condition que le prix en serait très élevé — car c'est une curieuse particularité de notre temps, de vouloir que ce qu'on nomme si arbitraitement la débauche, soit l'apanage des classes riches. Charles Lancelin a fait quelques révélations dans *L'Histoire mythique de Shatan*, mais il a cru bon de les envelopper de discours vertueux et de menaces à l'égard de ces révélateurs, dont il faisait partie lui-même.

» Le pouvoir du sang ! Savez-vous que, sans exagération, on dispose de la vie d'un homme quand on possède son sang, de sa vie et parfois même de plus que sa vie ? Et pour ce qui est d'une femme, on a, sans grande peine, la jouissance de son corps et aussi de celle de son âme. Tous les envoûtements au moyen âge qui ont réussi, sont ceux où l'envoûteur possédait du sang de sa victime et pouvait en imprégner la figurine de cire, qu'il perçait ensuite d'un poignard.

» Les envoûtements des siècles passés sont célèbres, mais l'on connaît assez peu ceux qui ont frappé les familles royales du XIX[e] siècle. Le maléfice du sang fut employé à plusieurs reprises tout récemment : le duc d'Orléans, fils aîné du roi Louis-Philippe, fut victime d'un envoûtement par le sang en 1842. Au cours d'un rendez-vous, une maîtresse abandonnée lui cassa par

mégarde dans la main une coupe de champagne. Elle recueillit le sang dans un flacon et pansa le doigt blessé avec un mouchoir, qui lui appartenait, et qu'elle réclama comme souvenir.

» Le duc d'Orléans raconta la chose à son père. Or, Louis-Philippe avait été instruit, au cours de ses voyages, par un maître en occultisme, tartare d'origine et président d'une loge maçonnique russe. Il mit debout toutes les polices de France pour retrouver le sang de son fils. Mais en vain.

» La maîtresse du duc d'Orléans avait fui à Londres et celui-ci mourut inexplicablement, quelque temps après, d'une chute de voiture, dit-on, mais d'une chute de voiture qui ne laissa ni trace ni blessure. Louis-Philippe ne s'y trompa pas. Plus tard, en exil, il expliquait la perte de son trône par cet envoûtement, car le sang donne dans certains cas le pouvoir d'agir sur toute une famille. Ce que je dis est corroboré par un ouvrage anglais de l'époque : *The Night side of Nature*, dont l'auteur, G. Crowe, connut à Londres la maîtresse du duc d'Orléans.

» Et il y a encore bien d'autres histoires : Ch. Lancelin affirme que la Maison d'Autriche fut victime d'un envoûtement et il raconte en détail comment, de 1853 à 1857, les principaux membres de la famille royale de Bragance, en Portugal, moururent par le maléfice du sang, mis en œuvre par un magicien se trouvant à Londres.

» On connaît les morts des rois et leurs mystères, mais que de morts autour de nous ont lieu par ce moyen et ne seront jamais élucidées !

» Vous me direz qu'il est malaisé de se procurer du sang de quelqu'un. Heureusement, grands dieux ! Et encore, est-ce si malaisé ? Je frémis souvent, quand je songe avec quelle imprudence beaucoup de gens confient un peu de leur sang, sous prétexte d'une analyse

médicale. Ils ne sont sauvés que par l'ignorance de ceux auxquels ils le confient. Qui pourrait résister à la tentation de posséder à son gré une belle jeune fille, qui a voulu savoir si elle ne portait pas quelque germe de maladie ? Le sang sert à l'amour sexuel beaucoup plus aisément qu'à la mort.

» Pour le cas qui nous occupe, le cas des piqueurs du métro, je crois bien que j'ai été le premier prévenu de leur existence, avant qu'ils se résolvent à enfoncer des aiguilles dans des corps féminins pressés par la foule du métro. Notez bien que le sadisme ne jouait pas, comme tout le monde l'a cru, un rôle important dans leur action. Ce que voulaient les piqueurs du métro, c'était la particule de sang attachée à l'aiguille.

» Or, quelques mois avant que commençât leur bizarre campagne, il y avait eu un singulier cambriolage, un cambriolage dans le laboratoire d'une pharmacie des Batignolles, où l'on faisait des analyses de sang. Ce cambriolage, d'après les renseignements que je pris alors, avait été habilement préparé et maladroitement exécuté. Le voleur s'était introduit avec une fausse clef et, sans toucher à rien d'autre, s'était dirigé vers les tubes contenant du sang humain pour être analysé.

» Les tubes étaient alignés sur une planchette, et le nom et l'adresse des clients du pharmacien étaient inscrits sur un papier enroulé autour de chaque tube.

» Eh bien ! le voleur avait examiné, avec une lanterne de poche, sans doute, ces noms et ces adresses et il avait pris seulement les tubes contenant du sang féminin. Il n'y en avait que quatre. Les sept autres tubes qui se trouvaient dans le laboratoire appartenaient à des hommes. Il y a plus d'hommes qui font analyser leur sang que de femmes, soit qu'ils soient plus sujets à la crainte des maladies, soit que le risque de contracter ces maladies soit plus souvent encouru par eux.

» Le voleur avait, dans son trouble, laissé tomber quelques tubes de verre, en sorte que l'on crut au premier abord à un crime. Le laboratoire contenait des matières chimiques précieuses, notamment une certaine quantité d'héroïne et de cocaïne. Elles furent retrouvées intactes. Le vol n'avait pas d'autre but que la prise de quelques tubes de sang appartenant à des femmes.

» Personne ne songea à s'en étonner. Les journaux ne consacrèrent pas cinq lignes à ce banal fait divers, et le pharmacien déclara aux inspecteurs de police que ses soupçons se portaient sur un de ses confrères, jaloux de sa trop grande clientèle !

» Quand je me rendis chez lui et que je l'interrogeai, quelques jours après, il me déclara qu'il ne s'agissait que d'un incident sans importance et que la malveillance avait exagéré. Je ne pus, à mon grand regret, obtenir le nom des femmes dont on avait dérobé le sang et savoir si ce rapt avait causé un trouble dans leur vie. L'ami que je possède à la préfecture de Police, et qui m'a permis d'élucider bien des points, se contenta de rire de ce que je lui disais. Cela me fit regretter presque le règne de Louis-Philippe.

» Toutefois, on avait relevé des empreintes et, un peu plus tard, quand éclata l'affaire du métro, je suggérai à mon sceptique ami d'aller au service anthropométrique. Il y fit certains rapprochements qui me permirent de rire à mon tour.

» J'avais cru à l'existence d'une certaine personne en quête de sang. Il n'en était rien. Il y en avait plusieurs. Un homme qui est en possession du secret que je soupçonnais, ne le confie d'ordinaire à personne. C'est du moins ce que je pensais. Or, les déclarations faites à la police et aux journaux par les femmes piquées dans le métro parlaient de plusieurs individus. Vous pouvez vous reporter aux journaux de l'époque. Tous les récits

sont à peu près identiques. J'en prends deux, au hasard, les coupures sont de *La Liberté* et de *L'Echo de Paris* :

» — Je n'éprouvai presque rien sur le moment. Je crus à une infinitésimale piqûre d'épingle accrochée par mégarde à ma robe. Ce ne fut que sur le quai de la gare Réaumur-Sébastopol, en cherchant cette épingle, que je m'aperçus qu'un filet de sang descendait le long de ma cuisse. Brusquement je crus me souvenir de l'attitude équivoque d'un homme rasé, de petite taille, et d'environ une soixantaine d'années qui se tenait contre moi dans le métro. J'avais remarqué la façon dont il tenait les yeux obstinément baissés.

» — Une dame poussa un cri perçant à côté de moi. Je crus qu'elle allait s'affaisser et cela serait arrivé s'il n'y avait pas eu autant de monde. A ce moment, le train s'arrêtait, et il se produisit un remous. Sans pouvoir le jurer, il me semble bien qu'un jeune homme, remarquable par un teint très jaune, a fait un mouvement du bras droit, juste une seconde avant que le cri ne retentît.

» On donna, à la suite de plusieurs scènes du même genre, beaucoup de signalements d'individus, dont l'attitude avait paru étrange. Naturellement, plusieurs personnes furent soupçonnées à tort et même certains déveinards furent lynchés. Mais on retrouva à maintes reprises la description d'un homme rasé, qui gardait les yeux baissés et celle d'un jeune homme au teint très jaune.

» Or, il advint qu'un balayeur retrouva, dans un wagon de seconde classe du métro, un tube long et mince qui contenait une aiguille, dont l'extrémité était d'une extrême finesse et légèrement sanglante. Le tube n'était qu'à moitié vissé. On pensa avec raison qu'il avait dû servir au piqueur du métro et que son acte était soigneusement prémédité, puisqu'il comportait un instrument spécial.

» La police ne révéla pas cette découverte. A quelques

jours de là une jeune Suédoise, très jolie et sans doute choisie à cause de sa beauté, fut piquée et, cette fois, avec une audace inouïe, par devant. Elle avait en face d'elle l'homme d'une soixantaine d'années, dont elle avait lu le signalement dans un journal. Mais au lieu d'avoir les yeux baissés, il la regardait fixement et imprudemment.

» Elle discerna du trouble dans son attitude. Comme elle le supposa et comme l'homme l'avoua par la suite, il n'avait pu se maîtriser en la voyant. (Ses paroles, dites au médecin qui l'examina, furent les suivantes : « J'éprouvai un sentiment d'horreur indicible à l'idée de la laisser se perdre dans la foule, sans avoir recueilli une goutte de son sang. »)

» La jeune Suédoise eut la présence d'esprit de ne rien laisser paraître et même de simuler une insensibilité totale.

» On arrivait à la station de l'Étoile. Le piqueur descendit précipitamment derrière la jeune fille et la suivit dans la foule. Elle s'en aperçut, sortit du métro et le signala à un agent qui refusa d'interpeller l'homme. Elle dut le menacer de pousser des cris et de provoquer un scandale pour qu'il priât l'individu désigné de le suivre au commissariat de police le plus proche.

» M. de M. — il s'agit d'un nom illustre — demanda à prendre un taxi, bien que le commissariat fût tout proche. On pourrait croire qu'il comptait en chemin se débarrasser de l'aiguille qu'il avait sur lui et qu'on retrouva quelques minutes après. Il aurait pu y arriver, car ni l'agent ni la Suédoise ne pensaient à cette aiguille. Eh bien ! pas du tout ! on est toujours perdu par son orgueil.

» M. de M., confiant dans ses pouvoirs magiques, espérait pratiquer une sorte de magnétisme — combien rapide — pendant le temps qu'il mettrait pour arriver au commissariat. L'agent et la Suédoise le virent avec

stupeur, dans le taxi, les fixer avec des yeux égarés. Il marmotta des paroles incompréhensibles et tendit vers eux tour à tour le troisième doigt de sa main gauche.

» Mais il est bien vrai que la magie n'a d'action que sur ceux qui y croient et cèdent à sa force par la crainte. Le taxi arriva au commissariat sans que ni l'agent ni la jeune fille ressentissent la plus petite influence magique. Ils étaient, par contre, bien persuadés que l'homme ne jouissait pas de ses facultés mentales.

» La jeune Suédoise retira sa plainte. L'affaire ne fut connue de personne. M. de M. fut considéré comme fou et soigné comme tel. Sans doute sa famille fit-elle agir de puissantes relations, car aucune crise vertueuse n'avait passé à ce moment-là sur le pays, et c'était encore le temps où les relations utiles exerçaient une influence sur les grandes administrations de l'État...

» Je collaborai moi-même au non-lieu qui permit à M. de M. de retrouver la liberté après quelques mois d'observation. Un de ses amis, occultiste distingué spécialisé dans l'astrologie et collaborateur du *Voile d'Isis*, vint me trouver, connaissant mes accointances avec le Dr X., pour me prier d'aller affirmer sa folie. La raison qu'il me donna de sa démarche auprès de moi me parut singulière.

» — Ce n'est pas que j'approuve les actes de M. de M., me dit-il, loin de là. Mais je considère que c'est un des hommes les plus intelligents et les plus érudits de son époque. Il y a malheureusement sur sa vie une influence de Saturne en combinaison avec une influence de Vénus.

» J'allai donc affirmer qu'un des hommes les plus intelligents de l'époque était un fou.

» Je fus très surpris de trouver le Dr X., pourtant accoutumé aux simulateurs, tout à fait persuadé de la folie de M. de M. Cet homme, plus habile encore qu'érudit en connaissance magique, avait, pour se tirer d'affaire,

employé la méthode de la sincérité. Un des plus grands aventuriers de tous les temps, l'illustre Casanova, a dit avec raison que quelles que soient les difficultés auxquelles on est aux prises, on en triomphe toujours en étant sincère. M. de M. avait simplement avoué toutes ses pratiques et elles avaient paru si extraordinaires et si invraisemblables à l'esprit scientifique du docteur, que celui-ci avait conclu qu'il avait affaire à un fou.

» D'après le récit qu'il me fit, je devinai que M. de M. avait soigneusement dosé ses aveux et ajouté l'exagération, nécessaire à faire confondre la vérité et la folie. Voici ce qui résultait des examens du docteur.

» — Je suis le maître des Éphialtes, avait dit orgueilleusement M. de M., dès les premières paroles.

» Les Éphialtes sont des créations larvaires, qui s'échappent du sang humain, après y avoir puisé une certaine vie et qui jouissent dans le monde invisible d'une confuse existence, sous une forme que la volonté humaine peut façonner. Bien entendu, c'était pour le docteur une pure rêverie.

» Puis M. de M. s'était flatté de disposer du pouvoir de créer à son gré des Éphialtes, de les modeler selon sa conception de la beauté, d'en faire ses compagnons et même de les aimer selon la formule connue de l'amour physique.

» Mais pour créer des Éphialtes il lui fallait du sang, et du sang humain, car le sang des animaux ne donnait que des Éphialtes aux caractères animaux et leurs formes se ramenaient obligatoirement aux formes de leur espèce. Ce sang, il fallait le trouver. Il avait cherché à en acheter dans les hôpitaux sans y parvenir ; il avait tâché d'en obtenir dans les laboratoires où l'on pratique des analyses (sans parler, bien entendu, du cambriolage de la pharmacie des Batignolles) et finalement il s'était résolu à en obtenir par des piqûres.

» Ce que M. de M. avait surtout développé au docteur attentif et sceptique, c'était le merveilleux avantage de vivre avec des Éphialtes plutôt qu'avec des hommes.

» Ils étaient dociles à vos plaisirs, ils se transformaient selon votre goût du moment, tout en gardant malheureusement le caractère générique de l'être qui avait fourni le sang dont ils étaient formés. Du sang d'homme donnait un Éphialte du sexe masculin, sans possibilité de changement. Le sang d'une femme grosse et âgée ne pouvait produire un Éphialte svelte, avec des caractéristiques de jeunesse. Et pour obtenir la beauté, il fallait le sang d'une femme belle. Or, c'était pour réaliser un idéal de beauté qu'il ne rencontrait pas autour de lui, que M. de M. poursuivait la création des Éphialtes.

» Le Dr X. me parlait de tout cela en souriant. Il ignorait que, durant tout le moyen âge, une foule d'hommes de science éminents avaient cru à la réalité des Éphialtes, avaient écrit sur eux de gros volumes et que ces hommes de science étaient tout de même, malgré leurs rêveries traitées à présent de chimériques, les créateurs de la science moderne. Quand on aura élucidé la partie symbolique des écrits du génial Paracelse, on s'apercevra qu'il y a beaucoup de choses à redécouvrir dans le domaine du monde invisible. Mais je me gardai de faire part de ces réflexions au Dr X.

» — Et lorsque je lui ai demandé, me dit-il, où il avait puisé la connaissance de toutes ces choses merveilleuses, il m'a répondu avec beaucoup d'assurance que c'était dans les livres de sa bibliothèque !

» M. de M. disposait en effet d'une bibliothèque très complète d'ouvrages d'occultisme. J'avais entendu parler de manuscrits très curieux qu'il s'était procurés je ne sais où. Il est vraisemblable que c'est là qu'il trouva les secrets qu'il possédait, ou tout au moins leur formule dernière, car si on lit attentivement l'ouvrage du père

Sinistrari : *De la démonialité des incubes et des succubes* ou seulement *La Clef de la Magie noire* de Stanislas de Guaita et si l'on veut bien réfléchir à ce que l'on a lu, on pourra y trouver, sinon le secret de la création des Éphialtes, du moins l'indication de la voie qui y conduit.

» M. de M. avoua qu'il avait deux confidents, mais il insista sur le fait qu'il avait été seul à pratiquer les piqûres. Il avait instruit un de ses neveux, connu comme un jeune dévoyé, et son secrétaire, chargé de s'occuper de sa bibliothèque, qui devait être le jeune homme, jaune de teint, aperçu par certaines piquées du métro.

» Ce qui donna au Dr X. la conviction absolue de sa folie fut la description — incomplète d'ailleurs — de ce qu'il considérait comme le but essentiel de ses efforts.

» Quand M. de M. était en possession d'une goutte de sang, il commençait par l'échauffer près d'un feu de bois. Le feu de bois produit un rayonnement que ne donnent pas les autres modes de chaleur. Il fallait une pièce spéciale, avec certains parfums et certaines couleurs et, surtout, la pièce devait être hermétiquement close. Quelque chose d'invisible naissait du sang échauffé. Alors intervenait le point capital de l'opération. L'effluve né du sang devait être mêlé à un effluve de sève humaine et c'était de ce mélange que naissait l'Éphialte.

» Si, avec un peu d'imagination, on se représente cette chambre close, cette aiguille sanglante, ce vieillard triste, on aura, en vérité, une scène empreinte d'une mélancolie répugnante et assez exceptionnelle.

» Mais la naissance de l'Éphialte n'était que la première partie de cette aventure magique, quoique toutefois la plus difficile à réaliser car, pour qu'il y ait réaction utile, une pratique devait intervenir et M. de M. disait que cela, il ne le révélerait pas, même si on essayait de le lui arracher avec les tortures de l'Inquisition, ce dont il n'était, d'ailleurs, question en aucune façon.

» M. de M. affirmait que, tant que l'Éphialte créé avec la substance de deux êtres avait de la vie, la femme qui avait fourni le sang était soumise à la volonté de celui qui avait fourni l'autre partie du mélange. Et cela n'était même pas assez dire. Elle éprouvait pour lui un désir sexuel intense, aveugle, un désir tel qu'elle n'avait pas d'autre but que de l'assouvir. Et cet assouvissement, quand il avait lieu, était d'autant plus désirable qu'il revêtait un caractère purement animal, celui de son origine extra-humaine.

» C'était cette déclaration qui avait provoqué chez le sceptique — ou plutôt chez l'ignorant — Dr X., l'opinion que M. de M. était complètement fou, sans la moindre part de simulation. »

***

Ici, j'interrompis M. K...

— Voulez-vous dire par là que vous croyez à la possibilité d'une telle réalisation ? demandai-je.

Eleuthère K... resta quelques instants silencieux et me répondit sans atténuer ses paroles du moindre sourire :

— J'y crois. Je ne suis pas absolument sûr que M. de M. soit arrivé à la possession réelle du secret qu'il prétendait connaître. Pourtant, il y a quelques raisons de le penser. Pourquoi une si savante organisation pour piquer avec soin des femmes ? Par sadisme ? Mais alors, c'est un sadique qui ne tient pas à voir les effets de la douleur qu'il cause. La plupart de ses victimes, tellement l'aiguille est aiguë, ne s'aperçoivent même pas sur le moment qu'elles ont été piquées. Elles s'éloignent comme si rien n'était arrivé. Tout le plaisir du sadisme ne consiste-t-il pas à jouir de la douleur qu'on a provoquée ?

» La seule fois où on a eu le témoignage d'une de ses

victimes, celle-ci a déclaré que M. de M. au lieu de fuir, de se perdre dans la foule comme c'eût été logique, s'était mis à marcher derrière elle. C'est qu'il avait besoin de connaître son adresse, d'avoir avec elle un lien quelconque, facile à créer, pour lui permettre un peu plus tard, quand les pratiques auraient été accomplies, de venir la retrouver pour obéir à la suggestion de l'Éphialte.

» M. de M. avait proposé au Dr X. de le mener chez lui et de lui montrer la chambre hermétique, où l'Éphialte restait captif pendant tout le temps que durait l'obsession. La lumière du soleil suffisait, paraît-il, à l'anéantir. Sans doute, quand il était las du désir de la femme ainsi subjuguée, lui arrivait-il d'ouvrir une fenêtre pour voir mourir son désir.

» Le Dr X. m'a dit qu'il aurait rougi d'avoir l'air d'ajouter foi, même une seconde, à d'aussi absurdes billevesées. L'occasion était pourtant unique. M. de M. ne se laissera sans doute plus prendre et on n'avoue pas deux fois de telles choses.

» Notez, du reste, qu'au point de vue de la loi, son risque était nul. La loi ne connaît pas ce genre de délits. Et même, être convaincu d'avoir fait, à une femme, une piqûre dans le métro, n'expose pas l'auteur de cet acte à plus de huit jours de prison avec sursis. »

— Mais pensez-vous qu'il lui soit arrivé de réussir ? La théorie peut être véritable, confirmée par des spécialistes d'envoûtement et ne rien donner dans la pratique.

— D'après ce que m'a dit l'ami qui intervint en faveur de M. de M., j'ai de bonnes raisons de croire qu'il a réalisé à plusieurs reprises cette sorte d'envoûtement d'amour. Je crois aussi qu'il n'est pas le seul. Le secret de posséder, malgré lui, un être qu'on désire, est un de ceux qui ont été les plus recherchés depuis le commencement du monde. On y a travaillé autant qu'à la transmutation des métaux. Et c'est infiniment plus facile à

réaliser. Je suis sûr qu'il y a, à Paris, un nombre, impossible à fixer, de gens qui ont le pouvoir d'agir sur la volonté des autres et surtout sur la volonté des femmes, qui est faible.

» Il y a bien d'autres méthodes que celle de M. de M. Relisez donc *Magia sexualis*. On y indique, autant qu'il m'en souvient, une des plus efficaces. Heureusement, comme toutes ces méthodes, elle est infiniment difficile à pratiquer. Elle consiste à profiter de la force que l'homme et la femme projettent dans les quelques secondes de leur jouissance réciproque, pendant l'acte de l'amour. Cette force, dans le domaine invisible, est prodigieuse. Mais outre que la réciprocité, dans le domaine dont je viens de parler, ne se rencontre pas si fréquemment qu'on le laisse croire, il faut connaître le moyen de canaliser et de projeter cette force.

» Deux êtres qui, si je puis m'exprimer ainsi, vibrent à l'unisson, disposent d'un pouvoir immense, quoique fugitif, dont ils ne savent pas la portée et qu'ils laissent, d'ordinaire, se dissiper. Mais supposez que ces deux êtres aient la connaissance de quelques lois magiques et qu'ils aient cette perversité, si commune à Paris, d'attirer une jeune femme pour leur plaisir commun, je ne vois pas ce qui pourra les arrêter quand ils auront fait leur choix.

» Car, on arrive toujours à se procurer une photographie ou un objet intime, appartenant à quelqu'un qu'on a désigné. Ces accessoires sont indispensables. Mais une fois qu'on les a...

» Au fond, il faut se réjouir que la magie soit si méprisée et que les mages soient si jaloux de leurs secrets. Il faudrait, sans cela, faire garder militairement les laboratoires où il y a du sang, les appartements des photographes où il y a des images, et même les établissements de bains où les baignoires gardent des fluides susceptibles d'être captés. »

VIII

MAGIE NOIRE

Les mages blancs, qui mettent leurs pouvoirs au service du bien, ne se cachent pas et n'ont pas de raison de le faire.

Il en va tout autrement des magiciens noirs ou goétiens, des sorciers de tout acabit.

Le charlatanisme règne, d'ailleurs, en maître parmi eux. La plupart sont de parfaits ignorants, dénués de toute espèce de dons. Ce n'est que par le « bluff », une mise en scène souvent ridicule, un aplomb imperturbable, qu'ils s'emparent de l'esprit de leurs clients. La crédulité, même chez le peuple réputé le plus spirituel de la terre, même au centre de la Ville-Lumière, est beaucoup plus répandue qu'on ne pourrait le croire.

Mais ces ignorants, tout en appliquant grossièrement les recettes du *Petit Albert*, arrivent parfois à des résultats surprenants... et dangereux, tant il est vrai qu'il existe, dans ces antiques formules, une force inexplicable, mais indéniable aussi. Il y a, parmi ces goétiens, de véritables maîtres. Tel est, ou tel fut si vous le préférez, Alester Crowley. J'aurais bien voulu l'approcher, mais Eleuthère K..., à qui j'en parlai, m'expliqua qu'une rencontre

serait bien difficile à ménager. Crowley, pour des raisons de lui seul connues, fit courir, il y a quelques années, le bruit de son suicide, en Bretagne. A vrai dire, les gens bien informés n'ajoutèrent pas foi, une minute, au récit de la fin dramatique du sorcier anglais, et Eleuthère K... lui-même, crut l'avoir aperçu, quinze jours auparavant, dans un restaurant en vogue des Champs-Élysées [1].

— Alester Crowley, me confia Eleuthère K..., est un véritable génie du mal, comme son frère de Milan, B... Celui-là est, sans doute, moins savant en théorie que Crowley, mais il est au moins aussi fort que lui, en pratique. C'est lui — l'ignorez-vous donc ? — qui a défiguré et ruiné Jenny Dolly.

— Je ne le savais pas...

— A Monte-Carlo, Jenny Dolly qui était, il y a quelques années, au faîte de sa splendeur, entra en rivalité avec une dame du meilleur monde, dont je tairai le nom. La haine que cette dernière éprouva pour l'ancienne danseuse prit des proportions telles qu'un soir, à la suite d'un affront qu'elle avait essuyé de la part de Jenny, elle se fit conduire par son chauffeur, à tombeau ouvert, à Milan. Elle connaissait le magicien noir de réputation. Comme elle est colossalement riche, et qu'elle est habituée à voir s'accomplir tous ses caprices, elle proposa le marché suivant au maître du mal :

» — Voici, pour commencer, cent cinquante mille francs. Je *veux*, il *faut* absolument que Jenny Dolly devienne un objet de pitié, qu'elle perde sa beauté et sa richesse. Si vous réussissez, vous aurez un million.

» Le Milanais se mit au travail, et vous savez la suite aussi bien que moi : l'inexplicable accident d'automobile où Jenny faillit perdre la vie et dont elle sortit défigurée

1. Alester Crowley fut d'ailleurs mêlé tout récemment à un procès scandaleux qui se déroula à Londres.

et le corps couvert de cicatrices, et sa ruine, totale, complète, puisqu'elle en a été réduite à vendre — dans des conditions désastreuses — ses merveilleux bijoux. »

— Mais n'est-ce point là une fable inventée de toutes pièces ? demandai-je.

— Non pas ! Je ne connais pas personnellement cet individu, mais je connais très bien une personne qui a été en relations avec l'Italien et à qui celui-ci a raconté toute l'histoire... D'ailleurs, si cela vous intéresse, je peux vous amener chez cette magicienne... Elle emploie, parfois, des pratiques frisant la goétie, mais elle refuse toujours de faire le mal et elle ne se met au service que de ce qu'elle considère comme bon et juste.

Deux jours après, je rendais visite à la magicienne. C'est une femme cultivée et de bonne compagnie.

Intelligente, elle ne fit aucune difficulté pour m'expliquer à quelles pratiques elle se livrait.

— On fait souvent de la magie sans le savoir, me dit-elle. La messe est une opération magique dont les desservants ont perdu la clef. Mais une messe, dite dans certaines conditions particulières, remue des forces extraordinaires. C'est par la messe que j'obtiens les meilleurs résultats.

— La messe ! répétai-je... Une parodie de messe, alors !

— Non pas, une vraie messe. Quatre ou cinq fois par semaine, je la célèbre...

Il me fut très difficile de convaincre la magicienne de m'emmener avec elle. Je suis persévérant — d'autres diraient têtu — et j'insistai tellement que la pythonisse moderne finit par accéder à mon désir. Elle ne m'eût certes jamais refusé, s'il s'était agi d'elle seule. Mais une tierce personne était en jeu : le prêtre qui officiait. Et celui-là craignait, par-dessus tout, les indiscrétions.

Comment avait-il été amené à la magie ? Par des

raisons intimes et assez scandaleuses qu'il ne m'est pas possible de divulguer ici. Que l'on ne cherche point, d'ailleurs, à connaître curieusement l'endroit où se passe la cérémonie à laquelle j'ai eu la faveur d'assister ! J'ai solennellement promis de ne rien écrire qui puisse compromettre le mauvais prêtre et je tiendrai ma promesse, quelle que soit l'indignité de celui à propos de qui je l'ai faite. Je puis dire, toutefois, que l'église se trouve dans les environs de Paris. Une auto nous emmena, la magicienne et moi, en pleine nuit, la messe devant être célébrée à une heure du matin. C'est le moment magique le plus propice. Pour ne pas donner l'éveil, nous nous arrêtâmes à quelques mètres de l'église. Les rues étaient noires, noir était aussi le vieil édifice sacré.

Ma compagne était habituée à ce genre d'expéditions ; elle me conduisit devant une petite porte latérale, entrebâillée comme par hasard. Nous pénétrâmes alors dans l'église, envahie par les ténèbres.

J'avais beau marcher avec précaution : il me semblait que mes pas résonnaient terriblement dans le silence. J'étais saisi d'une peur irraisonnée et superstitieuse. J'étais oppressé par les ténèbres et cette odeur particulière qui flotte dans les édifices religieux.

Ma compagne alluma une petite lampe électrique pour nous éviter de trébucher et nous arrivâmes enfin devant l'escalier conduisant à la crypte où la messe était dite.

— Vous ferez bien de vous déchausser, me chuchota la sorcière. « Il » est en bas et m'attend. En vous penchant quelques marches plus bas vous assisterez à tout, sans qu' « il » vous voie. Faites bien attention ! Car votre indiscrétion pourrait m'attirer de graves ennuis. Dès que ce sera fini, filez vite et attendez-moi près de l'auto !

Le prêtre était dans la crypte, mal éclairée par la lueur tremblante de ces petites lampes à huile, tombant du plafond, exactement pareilles à celles en usage dans

les temps gothiques. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, dont les vêtements sacerdotaux soulignaient l'embonpoint. Je distinguai mal ses traits. Il était penché sur une antique pierre tombale surélevée, qui servait d'autel.

Quand la magicienne marcha dans la crypte, il se retourna vers elle et je devinai son visage flétri. Ils ne perdirent pas de temps en compliments. La femme se recueillit, silencieuse, quelques minutes, puis le prêtre commença à officier. C'était, je vous prie de le croire, un spectacle étrange et impressionnant que celui de cette crypte plongée dans la pénombre et de ce prêtre célébrant seul une messe servie par cette femme, en costume de ville décolleté. Lorsqu'elle s'agenouillait ou se relevait, suivant les règles liturgiques, sa chevelure blonde luisait, sous la dansante clarté, comme une torche d'or...

La cérémonie se déroula normalement : je remarquai seulement qu'après la communion, le prêtre s'éloigna de quelques pas, tandis que la magicienne, immobile devant l'autel, entrait en transe. Son regard était fixe et ses seins se soulevaient avec force. Tout d'un coup, tout son corps trembla et elle prononça, d'une voix rauque et passionnée, une invocation dont je ne compris pas le sens. Je surprenais parfois des mots étranges d'une langue inconnue de moi.

Puis elle se donna la communion elle-même, avalant goulûment une bonne rasade de vin, et lorsque le prêtre reprit sa place, elle tomba sur les dalles, agitée de frissons et le visage baigné de sueur.

Je m'empressai, en faisant le moins de bruit possible, de déguerpir. Un quart d'heure après, la magicienne, fringante et reposée, me rejoignait.

A une semaine de là, ayant revu la magicienne, j'appris que la messe magique avait réussi. Elle avait été célébrée en vue d'assurer un succès de tribune à un parlementaire fort connu du parti radical-socialiste.

Chautemps qui l'eût dit, Daladier qui l'eût cru ?

IX

LES BOUTIQUIERS DU MYSTÈRE

Bien que j'eusse eu plus d'une fois l'occasion d'admirer la largeur d'esprit et l'indépendance d'Eleuthère K... je ne jugeai pas à propos de lui annoncer mon intention d'aller faire une promenade du côté de l'Institut métapsychique.

Le bel hôtel de l'avenue Niel abrite du mystère — tout comme la maison des spirites de la rue Copernic. Les deux établissements n'ont-ils pas été créés, grâce à la générosité d'un apôtre des recherches spiritualistes, M. Jean Meyer ? Mais le mystère de l'Institut métapsychique est un mystère catalogué, étiqueté, surveillé, brimé même. C'est le mystère contrôlé par la science. Le directeur actuel de l'Institut métapsychique, le Dr Eugène Osty, vit dans la terreur de la fraude. Il a fait de nombreuses expériences avec maints médiums, mais à quels contrôles n'a-t-il pas soumis ceux-ci !

Et quel triomphe, lorsqu'il a pu en prendre un en flagrant délit de tricherie !

Le Dr Osty, dont on connaît les remarquables travaux sur la connaissance supranormale, possède dans son établissement un laboratoire merveilleusement outillé

qui lui permet d'obtenir la preuve « photographique » de la mauvaise foi de certains médiums.

— Allez donc voir, me dit-il, Mlle T. S... [1]. Il faut montrer « patte blanche » pour être admis à assister à ses expériences. Ne vous recommandez pas de moi, ni de l'Institut métapsychique, ajouta-t-il en souriant. Il y aurait de grandes chances pour que l'on vous fermât la porte au nez... Tâchez néanmoins de vous faire recevoir chez elle... et puis vous reviendrez me voir.

Le sourire ironique du docteur s'accentua et je pris congé de lui...

Mlle T. S... habite dans un paisible quartier de bons bourgeois et de petits rentiers. Elle a un public convaincu et fidèle. Chaque semaine, elle organise dans son calme logis une réunion au cours de laquelle elle produit des phénomènes d'incarnation.

Notez, en passant, qu'il s'agit là d'un singulier don familial. Ce fut la mère de Mlle T. S... qui commença... Les défunts s'incarnaient en sa personne et sa renommée ne tarda pas à grandir dans son quartier. Nombreux furent les adeptes qui se groupèrent autour de cette femme de bien.

Les médiums n'échappent pas plus que nous à la loi commune. Elle quitta un jour ce monde pour celui dans lequel elle prétendait avoir l'habitude de se mouvoir.

Les soirées n'en continuèrent pas moins pour cela. La brave dame avait deux filles, et il se trouvait que l'aînée, ayant les mêmes dons que sa mère, put ainsi continuer... j'allais écrire le commerce... non, mettons le sacerdoce de sa maman.

A son tour, la fille aînée mourut... Catastrophe ! Qu'allaient devenir les habitués de la maison ? Le petit

1. Je signale à nouveau que j'ai changé même les initiales de la personne dont je parle.

groupe, pieux et fidèle, se disperserait-il ? Ce n'était pas possible. La sœur cadette, Mlle T. S..., souffrit dans son cœur. Elle résolut de venir en aide à l'humanité souffrante. Et voyez comme la Providence est miséricordieuse ! Comme par miracle, la jeune femme se sentit soudain des dons étranges et nouveaux de médium.

Après un laps de temps insignifiant... et improductif, elle convoqua le public resté fidèle... et les séances recommencèrent. Il n'y avait rien de changé.

Ce fut donc chez elle que je me rendis un soir. Une recommandation opportune n'avait pas peu contribué à m'ouvrir les portes de ce discret logis. Je trouvai une vingtaine de personnes, recueillies et silencieuses, dans une pièce sobrement meublée et plongée dans la pénombre.

La séance commençait dans cinq minutes. Mon voisin un familier du lieu, me vanta avec enthousiasme les dons du médium.

— Nul truquage, monsieur ! Vous pourrez contrôler vous-même. Et pourtant, quand Mlle T. S... entre en transe, elle produit d'extraordinaires matérialisations. Des morts reviennent... Vous les entendez, vous les touchez... Je ne suis pourtant pas un gobeur. Mais on ne peut nier de tels phénomènes. D'ailleurs, vous allez en juger vous-même.

Mlle T. S... entra. C'était une petite femme aux cheveux en bandeaux. Grassouillette, potelée... Un visage insignifiant avec, cependant, quelque chose de finaud et de rusé dans la bouche et de petits yeux noirs et aigus, comme des grains de raisin, et perpétuellement mobiles.

Elle jeta un regard circulaire sur ses fidèles et débuta par une courte invocation aux bons esprits, comme dans toute séance spirite ordinaire.

Puis elle déclara que, si son guide le voulait bien, elle allait essayer de faire venir tel ou tel désincarné qui manifesterait sa présence suivant les procédés ordinaires.

— Il faut faire la chaîne, mes amis. Que Monsieur — elle me désigna aussitôt, bien que je fusse resté dans l'ombre — vienne s'asseoir à côté de moi. Il me tiendra la main et constatera ainsi par lui-même que je ne me livre ni essaie de me livrer à aucune fraude.

Mlle T. S... s'assit dans le fond de la pièce, devant une table rectangulaire, sur une chaise derrière laquelle se trouvait un petit guéridon. J'aperçus, dessus, différents objets : mandoline, guitare, carafe et verre d'eau, bonbons, crécelle, etc. C'était le matériel dont les entités matérialisées par le médium devaient se servir.

Mlle T. S... demeura immobile quelque temps, tenant un crayon entre ses doigts devant une feuille de papier blanc. Tout d'un coup, la main fut agitée d'un tremblement et le crayon traça ces mots — rituels, paraît-il :

— Mes amis, nous allons commencer la séance.

Les habitués m'expliquèrent que Mlle T. S... avait un guide, qui répondait au nom bizarre d'Amadou, et que celui-ci, suivant qu'il était plus ou moins bien disposé, provoquait des séances plus ou moins intéressantes.

L'obscurité se fit. J'avais eu le temps d'examiner la pièce, je n'avais rien remarqué d'anormal. La chaise n'était point truquée, il n'y avait aucun système de fils ou de ficelles permettant de faire déplacer les objets.

Un monsieur âgé, porteur d'une longue barbe chenue, tenait la main gauche du médium, pendant que je maintenais la droite. Aucune fraude possible...

Nous attendîmes plusieurs minutes. Le médium soupirait et se plaignait doucement. Je commençais à croire que rien ne se produirait aujourd'hui, et j'attribuais orgueilleusement cet échec à ma présence.

» Elle a dû comprendre, pensai-je, que je n'avais pas l'intention de me laisser duper. La semaine prochaine, si je ne suis pas là, la séance sera brillante et tous ses fidèles triompheront ! »

Je me trompais. Ma présence ne nuisit en rien au succès de Mlle T. S... Au moment où je désespérais, le médium quitta une seconde à peine ma main pour se moucher. Je lui saisis à nouveau le poignet et ce fut alors qu'une étrange série de phénomènes se succédèrent.

Je sentis une main frôler mes cheveux. La guitare et la mandoline rendirent au-dessus de nos têtes quelques sons harmonieux ; les cordes semblaient pincées tantôt à droite, tantôt à gauche. Le verre d'eau fut porté à la bouche du vieux monsieur barbu et une jeune dame fut gratifiée d'un bonbon.

Je fus décidément favorisé pendant cette première séance, car des doigts, dont je perçus fort nettement la tiédeur et, pour tout dire, la vie, me tapotèrent doucement la joue.

Enfin, le médium s'agita, soupira : les expériences avaient assez duré. On décida de rallumer. Je jetai de vifs regards autour de moi. Rien de suspect n'apparaissait.

J'étais enthousiasmé, et je pensais que le Dr Osty affichait tout de même un scepticisme exagéré.

» Il faut être de bonne foi, que diable ! me disais-je. Or, j'ai ouvert l'œil et, à moins que je n'aie été halluciné, je n'ai constaté aucune espèce de fraude. »

Je me rendis le lendemain chez le Dr Osty, comme il m'y avait convié. Du premier coup, son sourire ironique m'inquiéta.

Le directeur de l'Institut métapsychique avait, en effet, quelques années auparavant, fait venir Mlle T. S... dans son laboratoire. Il soupçonnait la fraude et il en eut la preuve en la photographiant dans l'obscurité, sans qu'elle s'en doutât, grâce à un ingénieux dispositif de son invention.

Lorsqu'il m'eut expliqué le truc de la jeune femme, je compris que j'avais été mystifié moi aussi.

Voici en effet comment elle s'y prend : aucun phéno-

mène ne se passe tant que le médium n'a pas obtenu, sous un prétexte ou sous un autre, qu'on lui lâche une main, ne serait-ce qu'une minute.

J'avais remarqué, en effet, que c'était après s'être mouchée que la guitare avait résonné.

Et pourquoi cela ? Oh ! c'est bien simple et il suffisait d'y penser et surtout d'avoir l'habileté nécessaire... Lorsque, dans l'obscurité, je lâche la main droite du médium pour qu'il se mouche ou se gratte, il garde cette main libre. C'est, en effet, la main gauche déjà tenue par un autre contrôleur qu'il me donne. Dans le noir, je ne m'aperçois de rien et je crois, de bonne foi, tenir la main droite. Pendant ce temps, comme Mlle T. S... est une excellente prestidigitatrice, avec sa main libre elle se saisit, derrière elle, des objets posés sur le guéridon, pince sa guitare, prend le verre et le porte aux lèvres de son grave contrôleur, donne un bonbon à cet autre, me tapote la joue, etc.

Le plus étonnant, dans le cas du médium T. S..., c'est que la jeune femme, ayant été prise en flagrant délit de fraude, se trouva ainsi démasquée par le Dr Osty, au milieu même de son groupe de fidèles, qui l'avaient accompagnée dans le laboratoire de l'Institut métapsychique pour créer autour d'elle une atmosphère favorable.

Force fut de se rendre à l'évidence. Les fidèles dupés reconnurent — de mauvaise grâce, d'ailleurs — la supercherie. Mais la foi est chevillée au corps. Les plus indépendants se promirent bien d'exercer une surveillance sévère. Petit à petit, le contrôle se relâcha. Aujourd'hui, le petit groupe qui se réunit pieusement chaque semaine chez Mlle T. S... a complètement oublié l'incident qui s'est produit, il y a deux ans à peu près. Le guide Amadou commande infailliblement ; le médium continue ses facéties et le Dr Osty passe pour un affreux persécuteur.

Crédulité, quand tu nous tiens !...

X

UN CÉLÈBRE MÉDIUM

Ayant lu, dans un journal spécialisé dans les sciences occultes — si l'on peut dire — l'annonce d'une conférence organisée par le studio A... sur « Les Preuves expérimentales de l'existence et de la survivance de l'âme », je m'empressai de m'y rendre, d'autant plus que les organisateurs se vantaient d'avoir obtenu le concours de l'initiée égyptienne Soumati, et « du célèbre médium à incarnations P... ».

Je tiens tout de suite à déclarer que je désolidarise l'excellent médium qu'est Mme Soumati des charlatans qui nous furent montrés. J'en parlerai d'ailleurs ultérieurement. Je me borne, pour le moment, à raconter impartialement « ce que mes yeux ont vu ».

Un nombreux public était venu, alléché sans doute par le programme, qui comportait des expériences énumérées ainsi : « Perception des morts parmi le public. Voyance et communications à l'état de transe. Expériences d'incarnation. »

La conférence avait lieu assez tard, vers neuf heures ; aussi toutes les cuisinières émancipées, toutes les concierges, toutes les vieilles filles mêlées aux antiques mili-

taires retraités s'étaient-elles donné rendez-vous dans la vaste salle, beaucoup trop étroite pour abriter ces amateurs de surnaturel.

Quel étrange public ! Je me suis laissé dire que chaque conférence du Studio était aussi suivie et aussi mélangée, car les chercheurs les plus consciencieux y coudoient les gogos les plus crédules...

Eh bien ! à la bonne heure ! Voilà qui prouve que nous ne sommes pas un peuple de matérialistes et que le spiritualisme est en marche !

La séance commença par une grave conférence d'un docteur, en coquetterie avec le spiritisme. Il nous fit part de ses expériences personnelles avec un médium, d'où il résulte que les objets ayant appartenu autrefois à un défunt conservent encore son fluide. Ce fluide, certains êtres, particulièrement doués psychiquement, le perçoivent. Il arrive donc que, pendant un moment, telle personne, même morte depuis assez longtemps, semble revivre devant nous, par l'entremise du médium...

L'orateur était-il donc partisan du spiritisme ? Il ne l'affirma point et il se réserva de traiter une question aussi importante que celle-là dans une prochaine conférence...

N'importe ! L'ambiance était créée et la salle entière attendait, haletante et confiante, les expériences annoncées. On dévisageait la brochette de personnalités qui avaient pris place sur l'estrade, derrière une grande table très officiellement recouverte d'un tapis vert.

Un tapis vert ! Est-ce que cela ne « fait » pas sérieux, est-ce que cela n'inspire pas confiance ? On se nommait l'organisateur jetant sur l'assemblée et sur... ses artistes un regard satisfait, ainsi que les artistes eux-mêmes : un jeune ouvrier qui s'improvisa écrivain pour narrer sa conversion au psychisme à la suite d'une terrible blessure de guerre, le fameux médium à incarnations P..., le docteur-spirite R..., une directrice d'un cercle spirite,

enfin Mme Soumati, tout étonnée de se trouver en pareille compagnie.

Derrière ce premier rang honorablement connu, s'alignaient encore quelques seigneurs de moindre importance.

— Pourquoi tant de gens sur l'estrade ? demanderez-vous.

O innocents et ignares questionneurs ! N'avez-vous donc pas compris que les organisateurs de la séance, désirant forcer le mystère dans ses derniers retranchements, n'avaient reculé devant aucun sacrifice pour constituer « un champ magnétique destiné à faciliter le travail psychique des opérateurs et à préparer l'ambiance nécessaire aux expériences » ?

On attendait patiemment : un coin du voile allait être soulevé et cinq cents personnes, les unes confortablement assises, les autres debout et infatigables, s'apprêtaient à frémir sagement au souffle du mystère.

Le jeune ouvrier lut d'une voix monotone le récit de son aventure, les feuillets succédaient aux feuillets. Il n'y avait point de raison pour que cette proxilité pseudo-littéraire s'arrêtât.

L'organisateur comprit qu'avant le sommeil magnétique de ses sujets, son auditoire serait déjà endormi... très naturellement.

Il arrêta brusquement « l'écrivain-sans-le-savoir » en amoncelant sur lui des gerbes de fleurs et il passa à un autre genre d'exercices.

Mme Soumati se prêta de bonne grâce à de très intéressantes expériences de voyance, qui me parurent, d'ailleurs, mériter un examen à part.

La curiosité du public semblant ainsi échauffée, on fit appel au « célèbre médium à incarnations ».

Ce grand gaillard, au regard facétieux, ne tenait pas en place. Il avait envie de nous faire connaître — gra-

cieusement, pour employer le mot sur lequel il insista — ses merveilleux talents.

Mme Soumati avait, avant lui, procédé avec une franchise qui dénotait sa sincérité. Elle prenait au hasard un des objets remis par le public, le palpait, le froissait dans ses mains et elle révélait alors ce qu'elle apprenait de la personne, *sans se tromper.*

Le célèbre médium agit différemment. Il tenait, que diable ! à impressionner son public. Aussi saisit-il, par exemple, un gant parmi les objets placés devant lui. Il commença par le sentir, le humer en fronçant les sourcils, dilatant les narines, puis il le plaça d'un air inspiré sur son front. Il resta ainsi quelques minutes immobile, les yeux fermés, comme s'il faisait un effort surhumain, et se décida à parler.

Ce médium à incarnations est un petit plaisantin, le « titi » de la troupe. Il se défie sans doute de ses pouvoirs et sait qu'on désarme le public en le faisant rire par une grosse plaisanterie.

Il lance prudemment une hypothèse :

— Il y a un jeune homme dans votre famille !

La dame, ainsi interpellée, acquiesce. Elle se lève et M. P... la fixe et ne la perd plus des yeux.

— Ce jeune homme est au loin. Est-ce vrai ? insiste-t-il.

Quand c'est oui, il triomphe bruyamment, quand c'est non, il cherche à se rattraper :

— Quand je dis « loin » explique-t-il, c'est une façon de parler. Je veux dire qu'il est éloigné de vous par la pensée, tout en habitant près de vous.

Il se trompe presque à chaque coup, mais son bagout fait oublier sa méprise. Il grimace, cligne de l'œil, sollicite les applaudissements.

Et, brusquement, changement de tableau. Le « célèbre médium » devient grave et sérieux. L'heure des communications avec les morts est arrivée...

Aussitôt, on éteint quatre ou cinq lampes sur l'estrade pour donner une pénombre propice. Le célèbre médium prend la parole et explique à son auditoire qu'il va s'endormir. Sa voix se fait profonde et tremblante pour avertir les profanes du danger qu'il va courir.

— Je risque la mort ! dit-il. Aussi, je vous recommande le silence. Je sais, menace-t-il, qu'il y a parmi vous des gens mal intentionnés. Je les préviens qu'ils risquent gros, s'ils essaient de me nuire. La responsabilité de ma mort retomberait sur eux.

» Et maintenant, termine-t-il avec des trémolos et en se carrant sur sa chaise, maintenant je vous dis : au revoir, mes amis... ou adieu ! Je vais sortir de mon corps et ne reviendrai peut-être jamais ! »

Il adresse un salut tragique à l'assemblée, animée — suivant la formule corsacrée — de mouvements divers.

Qui se serait douté que cette banale conférence pourrait avoir une issue mystérieusement dramatique ?

Nul ne proteste : on se recueille. Les voisins du « célèbre médium » le regardent en écarquillant les yeux. Il y a de quoi.

Après avoir emphatiquement pris congé de tous les assistants, M. P... ferme obstinément les yeux et croise les bras sur sa poitrine. La transe est rapide, car — je ne mens point — deux minutes à peine se sont écoulées que le médium est agité de soubresauts convulsifs.

Il garde le silence, puis, tandis que tous les yeux sont fixés sur lui, il tient à démontrer qu'il s'en va loin, loin de son corps. Il saute sur son siège, exactement comme un condamné américain sur la chaise électrique, sa tête s'enfonce dans ses épaules...

Voilà, c'est fait... Ce n'est pas plus difficile que cela ; l'âme de M. P... vagabonde et une entité mystérieuse va occuper, pendant quelque temps, le corps physique du « fameux médium ».

Nous ne sommes pas longs à attendre. Grâces soient rendues aux dieux ! M. P... est vraiment un extraordinaire médium. Écoutons avec respect et attention !

Je vous assure que le discours sortant de la bouche de M. P... vaut la peine d'être médité ! Je ne saurais vous le répéter textuellement et je le regrette bien, car il valait certainement la peine d'être sténographié. J'ai pu néanmoins retenir sa substance que je m'empresse de vous résumer. Mais ce que je ne peux rendre, c'est l'accent déclamatoire, assourdi, comme s'il venait d'outre-tombe, du célèbre médium prononçant sa mercuriale. Car il ne s'agit de rien moins que d'une mercuriale — et combien sévère !

A vrai dire, on ne sait pas très bien si c'est le médium lui-même qui parle ou une autre entité, mais qu'importe, n'est-ce pas ?

Le discours qui nous est servi n'est pas — si l'on ose ainsi s'exprimer — piqué des vers. Il nous recommande d'être sérieux et d'écouter pieusement la parole d'un sage qui se tient à des « quatre cent mille... et plus... kilomètres de là ».

Honte au scepticisme ! Les temps sont proches. Il faut avoir la foi, il faut renoncer à nos habitudes de dissipation. Les femmes doivent se « réformer ». Elles sont trop « sorteuses » (*sic*). Un courant de spiritualisme doit se répandre sur le monde. Ainsi toutes les nations seront sauvées ; la France particulièrement sera privilégiée...

« Cette France dont je suis l'indigne... heu... non... le digne... heu... l'indigne représentant. »

C'est fini ! La tête du célèbre médium penche sur son épaule, épuisée ; il halète après un pareil effort... Son bras pend languissamment à ses côtés. C'est terriblement fatigant de se mettre en communication avec des sages qui habitent si loin, et c'est terriblement épuisant de vaticiner en l'honneur de la France !

Un des organisateurs de la séance s'approche du médium prostré... Attention, attention ! Tout danger n'est pas écarté... Si, en se réveillant, il allait, comme dans les vieux romans-feuilletons, se trouver mort !

J'aime mieux vous prévenir que le public n'est guère angoissé. Si de nombreuses vieilles dames ou demoiselles contemplent d'un air extasié « ce bon M. P... », il y en a d'autres qui protestent contre une pareille parodie des phénomènes occultes et d'autres qui — sacrilège ! — rient bruyamment.

Cependant, l'organisateur fait quelques passes au-dessus du front du « célèbre médium ». Celui-ci tressaille, exactement comme au début de la transe. Il était parti, n'est-ce pas ? Maintenant, il revient... tout est régulier. Il exhale un caverneux soupir, ouvre doucement ses yeux et une voix faible, suave, défaillante sort de sa bouche.

On dirait une faible haleine printanière, un frêle murmure de hautbois. M. P... remercie le public avec des petites mines penchées et des yeux blancs. Une partie du public l'acclame...

Le « célèbre médium à incarnations » est fier de lui. Il recommencera une autre fois. Il a raison : il n'a pas reçu de pommes cuites sur la tête ; il n'a point trouvé la mort dans cette périlleuse et sensationnelle expérience, et le docteur, qui siégeait à côté de lui, ne s'est pas dressé pour dégager sa responsabilité d'une comédie aussi grossièrement burlesque.

Mais Mme Soumati s'est levée pendant le sommeil éloquent de M. P..., et elle est sortie pour rire à son aise, loin de l'estrade. Décidément, Mme Soumati mérite d'être prise au sérieux.

XI

UNE INITIÉE ÉGYPTIENNE

Je suis donc allé voir Mme Soumati chez elle. Je la plaignais d'avoir été mêlée ainsi — à son insu — à une farce aussi vulgaire.

J'avais raison de ne point la confondre avec ceux qu'un occultiste contemporain, M. Henri Meslin, a appelés « les boutiquiers du mystère ».

Les dons de Mme Soumati sont indéniables : il est bien rare qu'elle se trompe dans ses expériences de « psychométrie ».

Vous savez ce que désigne ce mot, bien maladroitement forgé ? Vous donnez un objet qui vous appartient, mouchoir, lettre, gant, chapeau, et la personne douée de psychométrie « voit » votre vie, ce qui vous entoure, les gens auxquels vous pensez, les paysages dans lesquels vous aimez vous reposer.

C'est une faculté que l'on peut développer par le travail, mais que le travail seul sera impuissant à provoquer.

Mme Soumati se révéla « voyante » à la suite d'une grosse émotion. Malgré son nom « oriental », elle est d'origine belge. Elle était une fillette au moment de la

guerre ; dans le petit village où elle habitait, elle fut le témoin de spectacles tellement affreux qu'elle tomba gravement malade et qu'elle souffre, d'ailleurs, encore aujourd'hui, d'une aortite incurable. Son état de nervosité devint tel que ses parents — sur le conseil des médecins — l'envoyèrent en Égypte où elle avait de la famille.

Ce fut à ce moment qu'elle se sentit véritablement attirée vers les sciences occultes. Un Égyptien ami de sa famille, et appartenant à la plus haute aristocratie du pays, remarqua pour la première fois les dons exceptionnels de la fillette.

C'était un mage extrêmement puissant. Il désirait ardemment « travailler » avec l'enfant. Les parents de celle-ci refusèrent d'abord, puis, rassurés par la personnalité du pacha, ils finirent par consentir. Ce fut ainsi que l'adolescente fut initiée aux antiques secrets de la haute science égyptienne.

Elle a développé ses facultés de voyance à un point extraordinaire. Ne lui est-il pas arrivé — dernièrement — étant endormie par un maître très sérieux, de répéter mot pour mot, dans un salon parisien, un discours prononcé en turc au Parlement d'Angora où l'expérimentateur l'avait envoyée ?

Lorsqu'une semaine plus tard, les discours sténographiés arrivèrent à Paris, on constata qu'elle ne s'était pas trompée d'une ligne.

Comment expliquer ce phénomène, comment expliquer cette voyance qui traduit en français, sans une faute et *immédiatement*, un discours prononcé en turc ? Je ne me chargerai pas de l'expliquer.

Mme Soumati donne confiance parce qu'elle est simple et franche. Cette jeune femme, blonde et grassouillette, n'affecte point les airs diaboliques d'une prêtresse du mystère.

Il arrive, certains jours, qu'elle se sente « moins en

forme » qu'à l'accoutumée. Il ne lui passe pas par la tête de truquer.

Aussi, lorsqu'elle vous parle de ses excursions dans l'astral, de ses rencontres avec des « larves » qu'elle décrit minutieusement, n'a-t-on aucune raison de douter d'elle...

Je savais que certains groupements égyptiens sont passés maîtres dans l'art de la magie. Mme Soumati ne m'avait d'ailleurs pas caché que le grand initié avec lequel elle avait travaillé pendant dix ans, et dont elle était restée le disciple enthousiaste, provoquait aisément des phénomènes que notre scepticisme occidental considère invraisemblables.

Comme autrefois les grands magiciens, Simon, Apollonius de Tyane, d'autres encore, il pratiquait sans effort la lévitation.

Maintes fois elle l'avait vu, étant couché, s'élever à une hauteur de deux ou trois mètres au-dessus du sol, maintes fois elle l'avait vu approcher ses mains de statues pesant des centaines de kilos et celles-ci se déplaçaient légèrement d'un point à un autre.

Je pensai donc qu'ayant été l'élève d'un maître aussi puissant, elle devait également connaître certains secrets de magie.

— Certainement, me dit-elle, mais je ne pratique que la magie blanche. Entendez par là que je n'emploie mes connaissances que pour des fins bonnes et justes...

— Mais, fis-je, la magie existe-t-elle donc réellement ? Peut-on, à l'aide de cérémonies particulières, d'invocations rituelles, agir sur les éléments, exercer de l'influence sur des êtres humains, changer, en un mot, l'ordre de la nature ?

L'initiée me regarda d'un air grave.

— Oui, je sais, monsieur, il est tentant de se moquer de pratiques en apparence ridicules. Au beau milieu du

XXe siècle, avec notre éducation raisonneuse et scientifique, nous avons tendance à douter de l'efficacité de certaines formules qui nous reportent aux temps crédules du moyen âge... Et pourtant, et pourtant...

» Moi-même j'étais un peu sceptique au commencement, mais j'ai vite été convaincue, je vous le jure. C'est inimaginable, les forces que l'on met ainsi en mouvement... J'en suis moi-même effrayée. Ah ! oui, monsieur, la magie existe et je puis vous affirmer qu'elle n'a jamais été plus pratiquée qu'à présent... »

Il est intéressant de causer avec Mme Soumati parce qu'elle est d'un niveau intellectuel bien supérieur à celui des « tireuses de cartes » ordinaires.

Sa formation est scientifique et elle a souvent réfléchi sur son cas et essayé elle-même d'expliquer les dons étranges qu'elle possède.

— Comment, lui demandai-je, s'exercent vos facultés de voyance ?

— Comment ? répète-t-elle. Je n'en sais rien moi-même. Quelquefois, je vois une image, quelquefois une lettre, une initiale, quelquefois j'entends une phrase.

» Tenez, ces jours-ci je reçois la visite d'une jeune femme qui demeure chez une vieille parente, fort riche.

» La jeune femme était désespérée ; il lui fallait absolument dix mille francs. Elle avait cherché partout et partout elle s'était heurtée à des refus.

» Pendant qu'elle me parlait, je vis fort nettement une tapisserie sur un mur. Cette tapisserie tombait et il y avait dessus dix billets de mille francs.

» — N'avez-vous pas chez vous une tapisserie de valeur que vous pourriez mettre au clou ? Si ! Eh bien ! n'hésitez pas, décrochez cette tapisserie (que je lui décrivis) et portez-la au mont de piété. On vous en donnera dix mille francs...

» Ainsi fut fait. Notez que je n'avais jamais mis les

pieds chez cette jeune femme et que j'ignorais absolument si elle possédait des tapisseries... »

Mme Soumati a parfois étonné plus d'un médecin par la sûreté de son diagnostic. Elle prend la main qu'on lui tend, palpe la paume et découvre ainsi la maladie dont on souffre.

Comment ? Elle n'en sait rien et elle a la franchise de le dire. Mais elle ne se trompe jamais...

XII

L'ANTIQUAIRE MAUDIT

Nous causions tranquillement après le dîner. J'avais remarqué que M. K... se laissait aller beaucoup plus facilement aux confidences quand il avait pris un verre de fine. Nous avions, ce jour-là, longuement parlé des lucifériens et de ceux qui pratiquent sciemment la profanation. Selon mon habitude, j'exagérais mon scepticisme pour le pousser aux révélations.

— Les profanateurs existent, me dit-il, et même ils sont très nombreux. Et il y en aura aussi longtemps qu'il y aura des religions. Toute chose a sa contre-partie sur terre. Du moment qu'il y a adoration ici, il y a profanation là. L'amour engendre la haine. Et puis, le plaisir de souiller ce qu'on aime est dans la nature humaine.

Il se tut un instant.

— Allez-vous quelquefois au marché aux puces ?

— J'y suis allé comme tout le monde.

— Eh bien ! ne vous souvenez-vous pas d'avoir regardé la boutique d'un antiquaire, ou plutôt d'un marchand de bric-à-brac qui donne dans une des rues aboutissant sur l'avenue de Saint-Ouen, après le marché ?

Je répondis que je l'avais peut-être vue sans la remarquer.

— Elle n'a rien de particulier. Une boutique comme les autres. Il y a quelques livres, de la ferraille, des objets sans valeur en apparence. Pourtant, elle est tenue par celui que nous appelions avec l'ami qui m'initia à son curieux métier : l'antiquaire maudit.

» C'est un homme d'une cinquantaine d'années, grand et élégant, avec des mains molles — je lui ai serré une fois la main — et qui a quelque chose d'ecclésiastique dans toute sa personne. On m'a dit qu'il avait été très riche et se serait ruiné en donations aux églises. Puis il serait devenu bedeau d'une cathédrale de province. Il aurait été renvoyé pour des actes, dans un confessionnal, qui n'avaient rien à voir avec la célébration du culte. Maintenant, il a refait une grande fortune dans son curieux commerce. La première partie de la boutique — livres et ferraille — n'est qu'un prétexte. Tout se fait dans l'arrière-boutique.

» Il achète des bois qui ont fait partie d'objets religieux, des bois qui ont reçu des bénédictions, et il les revend aux lucifériens du monde entier ! Cela vous paraît incroyable ? Son commerce est pourtant immense. Il faut savoir que les lucifériens tiennent à avoir, autant que possible, des objets fabriqués avec tout ce qui provient, bois ou métal, d'une église. Pour que la profanation, qui est la volupté des lucifériens, soit profonde, absolue, il faut qu'elle soit accomplie parmi des ornements, des étoffes, des boiseries qu'a imprégnés l'encens, qu'ont humectés les eaux bénites.

» L'antiquaire dont je vous parle a eu l'idée de constituer un centre de profanation. Lorsqu'une église se démolit, c'est lui qui achète les vieux bois du chœur et des stalles. Il lui est arrivé d'acheter des pierres à un entrepreneur et de les envoyer, à grands frais, dans

l'Italie du Sud, où un maniaque voulait bâtir une chapelle pour y célébrer des messes à Satan et tenait à avoir des pierres ayant déjà servi à une église.

» Vous souriez ? C'est que vous ne vous doutez pas de la prodigieuse quantité de lucifériens par le monde. Les gens qui croient à Satan sont encore plus nombreux, et là-dessus, il y en a beaucoup qui font bon marché de leur âme immortelle et s'adressent à l'esprit du mal avec la même naïveté que jadis pour en obtenir plaisirs et biens matériels.

» Notre antiquaire a eu des prédécesseurs. Avez-vous entendu parler du pillage de l'abbaye de Marbach, sur la route de Strasbourg à Bâle, en 93 ? Pendant que ce pillage se consommait, survinrent trois juifs kabbalistes qui achetèrent pour une très grosse somme quelques boiseries et les débris qui restaient sur le sol. Cet achat était fait pour le compte d'un prince allemand connu — naturellement dans un milieu très restreint — pour son satanisme actif. Ce prince tenta d'empoisonner les trois juifs kabbalistes pour supprimer des témoins gênants. Mais il s'y prit mal et trop tôt. Deux seulement moururent. Le troisième put s'enfuir et remporter même la plus grande partie des bois. Il publia, à Strasbourg, une série de pamphlets contre le prince où il révéla l'histoire. Soixante ans après, son fils vendait encore des bois de l'abbaye de Marbach pour usages lucifériens.

» Il faut aussi des métaux pour les lampes magiques, les baguettes, l'épée palladique et les plaques sur lesquelles on grave les pentagrammes infernaux. Il y a, à Naples, un bijoutier qui a la spécialité des bagues maudites. Elles sont formées de deux lames d'or collées, entre lesquelles sont gravés des pentagrammes minuscules et une croix à l'envers. Celui qui reçoit la bague ne se doute pas qu'il reçoit l'influence du mal avec ce

cercle de métal. Il ne se doute pas non plus quelquefois qu'une pointe infinitésimale l'étratigne à son insu et que cette pointe est trempée dans le sang d'un être qui lui communique son influence par le mélange des molécules du sang. Le bijoutier en question a sa boutique près du port, non loin de l'hôtel le plus moderne de la ville. Il faut, pour obtenir de lui une bague maudite, avoir un signe de reconnaissance. On doit, en entrant, lui présenter le sept de pique d'un jeu de cartes, au dos duquel doit être dessinée sommairement, en rouge, une tête de Christ avec une flèche oblique dirigée vers la tempe. Pour peu que ce soit dessiné en bleu, le bijoutier prend un air surpris et demande naïvement :

» — Que voulez-vous que je fasse de ce sept de pique ?

» Mais revenons à notre antiquaire.

» Il achète aussi et il vend des chaînes de prisonniers et des objets venant des bagnes, parce qu'ils sont censés avoir emmagasiné de la haine et des malédictions. L'objet qui renferme une condensation de mal sert utilement à des envoûtements de mort. Il y a peu de mois, il a payé cinq cents francs son couteau à un évadé de la Guyane. Qu'en a-t-il fait ? Je l'ignore.

» Son principal commerce est celui des hosties volées dans les églises et souillées. Si vous êtes bon chrétien, vous frémiriez de savoir quelle consommation se fait à Paris d'hosties souillées. Ces hosties sont indispensables à toutes les messes démoniaques qui se pratiquent dans un secret si parfait qu'on croit, dans le public, que l'usage en est abandonné. L'hostie souillée est l'emblème du Christ vaincu, de la matière triomphante. Même si on n'est pas chrétien, on est indigné de penser que certains dévoyés placent des hosties dans les endroits les plus immondes. Quand le Théâtre des Variétés était sous la direction de Samuel, celui-ci surprit un employé du

théâtre qui en plaçait plusieurs dans un crachoir affecté au foyer du public. Lavallière, la grande artiste qui devait plus tard se convertir et devenir religieuse, tomba presque malade en apprenant cette horreur.

» La plus grande clientèle de l'antiquaire maudit se trouve aux Antilles et dans l'Amérique du Sud, où la magie se pratique sur une grande échelle. Je sais qu'en ce moment il fait faire, presque en série, des tridents de fer en forme de serpent sur la longueur desquels est gravé le mot talmudique : « Ap-do-sal. »

» Mais il vend aussi des quantités de ses étranges fournitures à deux marchands rivaux qui se trouvent à Gibraltar.

— Pourquoi Gibraltar ?

— Gibraltar a été depuis très longtemps un centre démoniaque. Il y a des raisons profondes pour cela. Vous savez que Gibraltar est bâti sur des grottes battues par la mer, des cavernes qui ressemblent à des gouffres. Dans des temps reculés, le culte de Moloch y était célébré. On y venait de très loin pour y faire des sacrifices humains. Le sang n'a jamais cessé de couler sous Gibraltar. Et puis, le rocher est un débris dernier de l'antique continent : l'Atlantide. C'est à cause de cela que Gibraltar est un des rendez-vous internationaux de tous ceux qui s'adonnent au Mal. C'est dans deux boutiques situées près du Commercial Square que se fait le grand commerce des objets maudits. Mais il ne fait pas bon avoir affaire à ceux qui s'adonnent à ce commerce. Je vais vous raconter, à ce sujet, une histoire dont je vous garantis l'authenticité absolue. Elle est arrivée au colonel X..., un héros de la guerre des Balkans, et un homme dont on peut dire qu'il n'a pas froid aux yeux. Son courage, comme vous le verrez, ne lui a pas suffi.

» Son père possédait une croix qui avait été toujours dans sa famille, une croix assez ordinaire, avec un Christ

en ivoire, mais qu'on disait avoir jadis été bénite par un saint dont on n'avait pas retenu le nom. On n'avait gardé que la tradition de la bénédiction.

» A la mort de son père, comme il fallait partager le peu de biens qu'il laissait entre plusieurs enfants, le colonel X... ne put empêcher qu'on ne vendît aux enchères, avec tous les meubles, la croix bénite. Tout alla à l'hôtel des ventes. Mais comme les meubles étaient absolument dépourvus de valeur et que la vente ne pouvait intéresser personne, le colonel pensait racheter sans difficulté la croix de famille. Il commit l'imprudence de ne pas aller lui-même à la vente, et il en chargea un de ses amis. Or, cet ami, à sa grande surprise, se trouva en présence de quelqu'un qui enchérissait pour avoir la croix et cela d'une façon disproportionnée. La croix, dont la valeur commerciale s'élevait peu-être à cent francs, atteignit dix mille francs. L'ami du colonel n'osa pas dépasser ce chiffre et renonça à la surenchère.

» Le colonel X... fut consterné. Il obtint le nom de l'acquéreur, qui était notre antiquaire de Saint-Ouen, et il courut aussitôt chez lui offrir de racheter la croix.Il trouva un homme très aimable et plein de regret d'avoir, sans le vouloir, contrarié un héros de la guerre, mais il n'avait agi que sur les indications de son correspondant de Gibraltar qui lui avait télégraphié les indications nécessaires pour l'achat. Il était d'autant plus désolé qu'il ne pouvait plus rien pour lui. Une heure auparavant, il en avait fait l'expédition à Gibraltar, à l'adresse d'un antiquaire qu'il lui donna.

» Le colonel X... était fortement attaché à ce souvenir de son père. De plus, il était troublé par le mystère qui entourait cette affaire. C'était un de ces hommes qui n'aiment pas voir leur volonté contrecarrée. Il résolut de partir pour Gibraltar.

» L'adresse qui lui avait été donnée, celle d'un certain

Williams — je ne me souviens pas du nom — l'amena à une boutique fort misérable, dans une de ces ruelles pleines de cabarets à matelots qui donnent sur l'unique grande rue. Il était déjà surprenant qu'un aussi petit boutiquier pût faire un achat aussi important.

» La première visite ne donna aucun résultat. Williams, de la race des vieillards anglais grincheux, affirma que son visiteur avait été trompé, qu'il ne faisait aucune affaire à Paris, qu'il n'avait pas entendu parler de cette croix. Il donnait l'apparence de la sincérité, et le colonel finit par être persuadé de ce qu'il lui disait. L'antiquaire parisien s'était joué de lui. Il avait fait un voyage inutile. Il arriva alors une chose extraordinaire et difficilement explicable.

» Il se tenait, désemparé, à la fin de la journée, devant l'hôtel où il était descendu, sur l'Almeda, quand un mulâtre élégamment vêtu à la dernière mode passa devant lui. Le hasard voulut que leurs yeux se croisèrent. Ce mulâtre était un homme de petite taille, très robuste, et son regard exprimait tellement les mauvais sentiments d'une âme vile que le colonel, impressionné, ne put s'empêcher de le suivre. Il pensa, sur le moment, que c'était un homme qui allait commettre un crime.

» Au bout de quelques minutes, le colonel était sur le point de rebrousser chemin, réfléchissant à l'absurdité de ce qu'il faisait, quand il s'aperçut que le mulâtre entrait dans la boutique dont il était sorti, déçu, le matin.

» Il eut alors comme un pressentiment. Il attendit une ou deux minutes, et il fit brusquement irruption dans la boutique. Elle était vide, mais il la traversa et atteignit une petite pièce qui était au fond et qui n'était éclairée que par une lampe fumeuse. Mais, à sa clarté, il put voir l'Anglais Williams qui remettait la croix, la croix bénite, la croix de famille, au répugnant mulâtre.

» Vous ai-je dit que le colonel X... était un homme

violent et audacieux ? Dans la même seconde, il se saisit de la croix d'une main et, de l'autre, il tira de sa poche, avec rapidité, un revolver qu'il éleva.

» Bien lui en prit, car, d'après le récit qu'il me fit, le mulâtre eut la même pensée, mais un peu trop tard.

» Bravement, il expliqua que toute discussion était vaine. Cette croix était à lui, à sa famille, de père en fils. Une machination la lui avait dérobée, il la reprenait. Il consentait à rembourser l'argent versé, plus un certain bénéfice que, du reste, il estimait ne pas devoir. Il avait préparé un chèque de quinze mille francs au nom de Williams ; il le déposa sur une table. Il donna son adresse et déclara être prêt à s'expliquer devant un tribunal anglais, ayant confiance en la justice de nos loyaux alliés de 1914.

» Le colonel fut frappé de la bizarre réaction que causa son acte inattendu sur ces deux interlocuteurs. Ils demeurèrent absolument silencieux, et le mulâtre se mit à ricaner avec, sur son visage, une expression qui équivalait à la certitude de la victoire. Le colonel sortit et il s'éloigna sans qu'aucune parole ait été proférée par eux.

» Il demeura encore trois jours à Gibraltar, mais aucune plainte ne fut déposée contre lui, il ne fut cité devant aucun tribunal. Il se décida alors à rentrer à Paris et là, à cause de l'énigme qui était attachée à l'achat de la croix, il enferma cet objet précieux dans son coffre-fort, avec la vague appréhension qu'une tentative serait faite pour le reprendre.

» Il n'y eut aucune tentative, du moins de tentative apparente. Mais ce qui advint fut beaucoup plus grave qu'une attaque à main armée.

» Le colonel X... fut atteint d'une bizarre maladie de langueur. Ses cheveux tombèrent, ses dents se déchaussèrent, de petites taches rouges apparurent sur la peau. Sa volonté s'affaiblit. Les médecins ne purent fournir

aucun éclaircissement sur son cas. C'est alors qu'un de ses amis pensa à un envoûtement possible et vint me trouver avec lui.

» Le colonel X... comprenait mal ce que pouvait être un envoûtement. Il parlait bien de s'en délivrer, revolver au poing, mais il ne savait au juste qui menacer. Nous étions fort perplexes quand il reçut une lettre.

» Il lui était dit que s'il voulait guérir, il n'avait qu'à expédier la croix bénite par saint François de Paule à une adresse qui lui était donnée, poste restante, dans une localité inconnue de nous, et qui était un village perdu de la Jamaïque.

» Saint François de Paule ! Ce fut le coup le plus dur pour le colonel. Ainsi, un mulâtre de la Jamaïque savait que sa croix de famille avait été bénite par saint François de Paule, et lui l'ignorait ! Il songea un instant à faire le voyage de la Jamaïque, mais il se trouvait dans un état de délabrement physique tel qu'il y renonça.

» Je lui conseillai d'envoyer la croix. C'est ce qu'il fit.

» De telles choses, conclut Eleuthère K..., sont difficiles à croire pour ceux qui n'ont pas étudié la magie noire et les forces dont elle dispose. D'ailleurs, il vaut mieux vivre dans la sécurité de ceux qui ne croient pas et même y penser le moins possible. Moi qui vous parle, si je n'habitais pas dans l' « aura » protectrice d'une église, je ne vous aurais pas raconté cette histoire... »

XIII

UNE CÉRÉMONIE VAUDOO

J'avais entendu, de différents côtés, parler de cérémonies vaudoo qui se célébraient en grand secret, à Paris ou dans la région parisienne.

Mais je n'ignorais plus qu'il fallait, pour être admis à assister à ces mystères, montrer patte blanche... pardon... patte noire.

Je m'adressai, naturellement, à cet excellent M. K... qui m'avait déjà piloté dans des milieux où je n'aurais jamais pu pénétrer sans son aide. Dans le cas présent, il m'avoua son impuissance.

— Je n'ai pas d'accointances avec les groupements nègres, me dit-il.

J'eus, pour ma part, beaucoup de mal à entrer en relation avec ceux-ci : les fils de Cham sont à la fois méfiants et mystificateurs. Je devins un habitué des bals nègres de Vaugirard et de Montparnasse.

J'appris, un jour, que des cérémonies vaudoo étaient célébrées dans une chapelle souterraine de Montmartre et l'on me donna le nom d'un noir, grâce à l'appui duquel je pourrais satisfaire ma curiosité.

C'était un musicien appartenant à un jazz qui faisait,

toutes les nuits, un tintamarre effrayant, dans une boîte des environs de la place Pigalle. Le gaillard, à qui j'avais été présenté, affecta des airs mystérieux. Il était à la fois réticent et prolixe. Finalement, je compris que les fameuses cérémonies n'avaient lieu que lorsque les organisateurs avaient recruté un nombre suffisant d'assistants blancs... et payants.

Un complice du musicien, garçon intelligent et relativement honnête dont j'avais réussi à gagner la confiance, acheva de m'ouvrir les yeux :

— Si le « vaudoo » vous intéresse, *sérieusement*, ne vous dérangez donc pas : vous perdrez votre soirée à Montmartre. Un tel (ici le nom du musicien du jazz) est un malin qui spécule sur votre naïveté, à vous autres blancs. Sur votre naïveté, compléta-t-il, et aussi sur votre amour des sensations fortes et morbides... Le « vaudoo » dont il parle « est un pavillon qui couvre une tout autre marchandise... » En résumé, c'est une fumisterie qui se termine par une... voyons, les Américains appellent cela une « petting party »... et, justement, la plupart de nos clientes sont de riches et jolies Américaines... Elles ne voudraient pas se commettre avec des noirs, dans leurs pays, mais à Paris, terre de liberté !...

» Je puis vous donner un bon tuyau... Entrez en communication avec Madison. Il est maître d'hôtel dans une des plus honorables familles du boulevard Saint-Germain. Ses patrons ignorent évidemment son activité. Si vous lui êtes sympathique, il vous fera assister, dans la forêt de Saint-Germain, à un sacrifice qui... enfin... qui vous intéressera... et qui n'est point du charlatanisme.

Peu importe ici la façon dont j'obtins la confiance du nommé Madison. Toujours est-il que, sans trop se faire tirer l'oreille, il finit par reconnaître qu'assez irrégulièrement, mais trois ou quatre fois tout de même par mois,

il offrait, dans la forêt de Saint-Germain, un sacrifice aux divinités du panthéon vaudoo.

— Qui y assiste ? demandai-je.

— Des nègres, quelques Africains, mais surtout des Antillais, des mulâtres et des mulâtresses... même chose celles que vous voyez danser dans les cabarets et les bals de Vaugirard ou de Montparnasse, et quelques blancs et des blanches.

— Alors, brusquai-je, quand a lieu la prochaine cérémonie et quel est l'emplacement exact ?

— Attendez, attendez ! me recommanda Madison d'un air grave.

Ce grand diable, bâti en athlète, fixa sur moi ses yeux dans lesquels brûlait une terrible flamme.

— Il faut, avant tout, me promettre, me jurer la discrétion la plus absolue. Nos réunions sont interdites par la police qui nous pourchasse impitoyablement... Pourquoi ? Parce que l'on nous taxe d'immoralité ou parce que vous, les blancs, vous nos maîtres, vous craignez la pratique de nos vieux cultes autochtones, qui réveillent nos énergies et parce que vous appréhendez un mouvement de révolte, d'émancipation de notre part.

» Plusieurs fois, la police nous a surpris et nous a dispersés. Nous avons été trahis par de faux frères... Comprenez-vous pourquoi j'exige votre serment ? »

Comme j'hésitais un peu, il me rassura.

— Oh ! ce n'est pas un serment éternel... Trop de personnes se doutent déjà du lieu où se tiennent nos cérémonies. La prochaine à laquelle vous assisterez sera la dernière qui se déroulera dans la forêt de Saint-Germain. Par conséquent, je ne vous demande le secret que jusqu'au jour de la cérémonie... Après, cela ne nous dérangera pas. Si, à la suite d'une indiscrétion ultérieure, la police vient opérer à Saint-Germain, que nous importe ? Nous serons ailleurs...

Je jurai donc et j'ai tenu mon serment. Plusieurs semaines se sont écoulées depuis cette soirée mémorable : je puis donc la raconter sans être taxé de parjure.

Le sacrifice était fixé pour minuit. Il était onze heures quand je traversai la petite ville, déjà presque endormie, de Saint-Germain. Nous nous engageâmes sur la route de la forêt. Plusieurs autos roulaient doucement devant nous ; nous n'eûmes qu'à les suivre. Nous prîmes un chemin de traverse sur la droite ; les phares jetaient des pinceaux lumineux qui éclairaient soudain les ténèbres de la forêt. Après des zig-zags, des détours, nous débouchâmes soudain au milieu d'une clairière où se pressaient déjà les adeptes du vaudoo. Des voitures stationnaient, feux éteints.

Je sautai rapidement de l'auto, autant pour me dégourdit les jambes et inspecter curieusement l'assemblée qui chuchotait, que pour échapper à mon compagnon, un garçon noir comme le cirage, au facies de brute. Madison m'avait confié à lui, moins — pensai-je — pour me servir de guide que pour surveiller mes faits et gestes.

Tout était obscur : de temps à autre, une torche électrique faisait apercevoir un grouillement de nègres au milieu desquels une trentaine de blancs et de blanches semblaient noyés.

Je remarquai qu'un groupe plus compact s'était formé au pied d'un arbre magnifique — un chêne probablement, mais dans la semi-obscurité je puis m'être trompé — qui étalait de tous les côtés ses branchages comme des bras tutélaires.

Un bref roulement de tambour éclata dans la nuit... J'emploie un terme impropre en parlant de tambour, c'était plutôt un tam-tam, une sorte de cylindre en bois sur lequel un noir tapait de toutes ses forces avec un maillet dont le bout était garni de cuir.

Je reconnus l'exécutant comme un des musiciens

qui, revêtu d'un habit écarlate moulant son torse puissant, obtenait, auprès de certaines vieilles dames, un indéniable succès.

Le silence — un silence relatif — se fit. Quelques noirs grimpèrent dans l'arbre, s'installèrent à califourchon sur des rameaux et allumèrent leurs lampes électriques de poche, qui éclairèrent tant bien que mal l'espace situé immédiatement en dessous d'eux.

C'était d'ailleurs là que devait avoir lieu le sacrifice. Je m'approchai avec bien du mal, et j'aperçus une planche de bois très ordinaire, supportée par deux pieds fichés en terre.

— C'est l'autel ! me chuchota le garçon qui m'avait amené [1].

Sur la planche, je distinguai une espèce de vase, un grossier récipient en terre, quelques bouquets de fleurs et une cage dans laquelle se démenait un oiseau : perruche ou perroquet ? Je ne pourrais l'affirmer. Je crus même apercevoir, sans être sûr de ma vision, un crucifix jeté sur les fleurs, à côté du vase.

Soudain, tout le monde s'immobilisa.

Vêtu d'un grand manteau écarlate qui lui tombait jusqu'aux talons, un nègre de belle prestance se détacha de la foule des assistants et se dirigea, majestueusement, vers l'autel.

— Le houngan, le hougan ! (le sorcier, le papa-loi) chuchotait-on.

Un jet d'une lampe électrique me fit immédiatement reconnaître Madison, non plus le maître d'hôtel correct et impeccable, mais le maître des forces obscures, celui à qui Legba et les autres dieux vaudoo n'ont rien à refuser.

1. Consulter *Legba ou Jésus* ? de M. Milo Rigaud qui donne d'intéressants renseignements sur le culte vandoo à Haïti.

Trois ou quatre autres nègres l'accompagnèrent vers l'autel très primitif placé sous l'arbre. D'autres individus, mêlés à des femmes, s'y trouvaient déjà : ils frappèrent sur des tam-tam et agitaient furieusement des calebasses dans lesquelles roulaient et s'entre-choquaient des coquillages et des petits cailloux.

Comment expliquer cela ? Ces roulements, ces grondements, tout cela commençait à créer une atmosphère grisante de folie et d'étrange dépaysement.

Tout d'un coup, en effet, le respectable Madison sembla pris d'une subite frénésie ; il se mit à tourner sur lui-même en poussant des cris sauvages. A la faible lueur des lampes électriques, ce grand diable noir, enveloppé dans un large manteau rouge dont les pans volaient, avait l'air d'un démon échappé de l'enfer. La folie du sorcier sembla se communiquer aux assistants. On eût dit qu'un fluide magnétique reliait chacun les uns aux autres. Une ronde se forma et hommes et femmes, noirs et blancs, tout ce monde se déhancha, se trémoussa, trépigna. Les visages ruisselaient de susur, une flamme à la fois cruelle et lubrique brillait dans les prunelles et les voix, rauques ou pures, des fidèles, invoquèrent à tue-tête :

Legba, Legba houngan
Legba, Legba papa-loi.

Les femmes paraissaient les plus enragées. Sans répit, elles invoquaient :

Legba. Legba
Legba papa-loi.
Legba !

Vous avouerai-je que, malgré moi, je me surprenais à répéter, sur le même rythme et avec le même ton que

les autres, ces appels impératifs et, pour moi, privés de sens : Legba, Legba, papa-loi et houngan.

L'assemblée ne devait pas sensiblement différer de ces sabbats du moyen âge dont tant d'auteurs ont essayé de nous donner l'idée. Les esprits avaient perdu tout contrôle sur eux-mêmes ; les antiques et ancestraux instincts de brutalité et de cruauté, le goût du sang répandu, reparurent...

Un des assistants de Madison déposa sur la planche, servant de table, un crâne humain tout jauni.

Alors, le « houngan » s'immobilisa. Il se recueillit et, d'une voix forte, lança dans la nuit, vers les étoiles indifférentes, le cri d'appel mystérieux et combien efficace :

Legba, Legba
Papa Oumphor
Legba, Legba.

— La victime ! la victime ! tonna-t-il.

Une vieille négresse, avec un madras aux couleurs fanées sur la tête, s'avança en claudiquant et présenta à l'officiant une poule noire dont elle serrait le cou avec ses doigts, pour l'empêcher de crier.

Madison ferma son poing sur un couteau extrêmement tranchant, plutôt une sorte de bistouri qu'un véritable couteau, et, d'un coup assuré, trancha la gorge de la bête. Le sang jaillit : on le recueillit dans le vase en terre, posé sur l'autel.

Madison trempa les bouts de ses doigts de la main droite dans la rosée tiède et sanglante et il les égoutta au-dessus de ses adeptes. On eût dit que c'était le signal d'une véritable hystérie. Les danses, les cris, les chants reprirent de plus belle.

— Regardez bien, regardez bien, me conseilla le guide que Madison m'avait assigné. Nous arrivons au

point culminant de la cérémonie, la substitution d'un animal à un être humain, dans un sacrifice sanglant.

Parmi les danseurs, j'avais remarqué une jeune fille blanche qui ne me semblait pas inconnue. J'avais un souvenir très vague d'elle... comme si je l'avais rencontrée autrefois...

Je cherchai dans ma mémoire : l'image de la jolie fille se présenta à mon cerveau. Je l'avais maintes fois admirée au bal nègre de la rue B... J'étais étonné que cette jeune personne, au demeurant fort bien élevée et fort correcte, vînt se trémousser presque chaque soir dans les bras robustes de nègres au regard impudique et salace. Je m'étais enquis d'elle et j'avais appris une assez singulière histoire. La jeune fille — appelons-la Rose, si vous voulez — avait été élevée aux colonies. Son père occupait une situation très importante parmi les fonctionnaires coloniaux.

Je sus que presque toute son enfance s'était écoulée en Afrique. Faisant fi du préjugé de couleur, elle n'avait pas manqué, de retour en Europe, de s'afficher avec des noirs, à l'insu de sa famille, naturellement.

C'est ainsi que je l'avais rencontrée plusieurs fois, au cours de la saison dernière, en compagnie de nègres habitués des « boîtes » de Montparnasse. Dirai-je que — malgré mon habituelle largeur d'esprit — j'avais été quelque peu choqué par la fougue indécente avec laquelle elle dansait ?

Il pourrait paraître naturel qu'une blanche éprouvât un instinctif mouvement de recul vis-à-vis d'un noir. Rien de tel dans le cas de Rose. Elle semblait ne se complaire qu'avec ces hommes aux cheveux crépus, au nez épaté et au teint d'ébène.

Le plus étrange, c'est que ses parents, de braves gens qu'on ne voyait jamais, devaient ignorer les sorties nocturnes de leur fille. Elle avait été élevée, à son retour

d'Afrique, dans une pension extrêmement chic, et rien, dans ses manières un peu hautaines, n'aurait permis de supposer qu'elle aimerait « s'encanailler » dans de pareils endroits.

Or, c'était elle, la jeune fille du bal de la rue B..., que je voyais en cette nuit démoniaque, agitée de frissons, éperdue et ravie. Ses cheveux sombres et bouclés voltigeaient autour de son front, et sa bouche, rouge comme une fleur de camélia, saignait dans son visage pâle. Une blouse de soie moulait son buste, et les deux seins, gonflés de sève comme des fruits ruisselants de soleil, tendaient l'étoffe, voluptueusement.

Elle tournait avec une telle violence en gambadant et en secouant follement sa tête qu'elle parut se détacher du groupe et qu'elle vint s'abattre, écumante et sans connaissance, près du primitif autel, aux pieds de Madison.

— La victime ! chuchota le guide à mon oreille.

— La victime ! répétai-je, terrifié.

Je n'avais pas gardé mon entière lucidité, et mon cerveau en ébullition me représentait une scène de sauvagerie écœurante. Est-ce que cette belle jeune fille allait être égorgée ? Non, ce n'était tout de même pas possible... En tout cas, je ne pourrais pas assister, sans protester, à un acte d'une pareille barbarie. Mais que pourrais-je faire contre tous ces fous déchaînés ?

Je dus probablement avoir l'air tellement ahuri et épouvanté que le guide à qui j'avais été confié crut bon de me rassurer.

— Ne craignez rien ! Cette femme ne sera pas mise à mort réellement, c'est son âme qui va partir, tout « simplement »...

Les tam-tams redoublaient de violence. L'instant devenait solennel.

Sur un signe de Madison, terrible et démoniaque sous

la sueur qui l'inondait, les chants et les cris s'intensifièrent. Deux robustes gaillards soulevèrent la belle blanche, étendue à demi évanouie sur le sol, et l'aidèrent à marcher vers l'autel.

On lui arracha ses vêtements, et le corps splendide apparut frémissant sous la tiède brise nocturne. Doucement, presque voluptueusement, le « houngan » passa ses doigts, humides du sang de la poule noire, sur les seins et le ventre de la femme nue.

Puis, assez rudement, il appuya son poing sur ses épaules pour la forcer à s'agenouiller.

En même temps, il prit la cage qui se trouvait sur la planche et empoigna un gros perroquet vert qui se débattait furieusement. « Papa Legba ! Papa Legba ! » hurla la foule, électrisée par la vue de cette chair opulente et nue, marquée de sang, et par celle du perroquet qui allait être offert en sacrifice.

Madison, d'un geste précis, plongea son arme dans la poitrine de l'oiseau, dont on recueillit à nouveau le sang glougloutant dans le récipient en terre. La bête, en secouant ses ailes, s'éclaboussa elle-même et fit tomber des gouttes rouges et chaudes sur la femme agenouillée.

Celle-ci poussa un grand cri de détresse comme si son âme s'était réellement enfuie, en même temps que celle du perroquet. Le « houngan », les mains entièrement plongées dans le vase, les retira et les secoua dans toutes les directions, voulant ainsi asperger tout le monde avec le liquide divin.

Les nerfs étaient maladivement tendus. Le vieux plaisir du meurtre et du rut allait se donner libre cours.

Je n'eus que le temps d'apercevoir Madison, le correct et respectable Madison, qui rejetait son beau manteau rouge et qui s'abattait, hurlant, enflammé par le désir sur le corps voluptueux de la malheureuse Rose. Ne venait-elle pas de perdre, symboliquement, son âme ?

Ce fut la mêlée générale : les couples se frôlaient, se pénétraient avec une furie bien plus proche de la haine que de l'amour.

Je vis même — pourquoi ne pas le dire ? — quelques blanches, de fort jolies femmes, élégantes et appartenant certainement au meilleur monde, transformées en véritables bacchantes. Sans doute l'irritation des sens était-elle si puissante que, dédaignant les hommes de leur race et de leur caste qui se trouvaient près d'elles, elles recherchaient de préférence les étreintes barbares des noirs... Leurs râles et leurs soupirs prouvaient éloquemment que leur choix ne les avait pas déçues.

La nuit s'avançait... Le spectacle qui se déroulait au fond du bois ne présentait plus rien de particulièrement original, car si les mœurs varient suivant les latitudes, on peut dire que la volupté est partout identique à elle-même.

Le lendemain et les jours suivants, je voulus savoir ce qu'était devenue la « victime ». Je ne pouvais oublier la vision de cette jolie fille, tourbillonnant aux bras des noirs, à demi hébétée, offrant son corps voluptueux et nu au sacrificateur qui l'aspergeait de sang.

Quel ne fut pas mon étonnement en apprenant que la jeune fille avait brusquement et mystérieusement disparu ! La police alertée ne trouva aucun indice. Tout au plus découvrit-on que Rose avait été vue la dernière fois chez un ménage d'honnêtes et paisibles rentiers habitant sa maison...

Ceux-ci, qui venaient également des colonies, auraient été, paraît-il, des habitués de tous les endroits fréquentés par les nègres.

Les malheureux parents, accablés de douleur, perdirent l'espoir de revoir jamais leur fille. Meurtre, suicide, fugue ? Ils ne savaient que penser.

Le brigadier de la police judiciaire, qui veut bien

m'honorer de son amitié, m'apprit, il y a quelques semaines, qu'une amie de Rose avait reçu d'elle quelques lignes découragées. La pauvre jeune fille écrivait d'Haïti, l'île magique, où elle avait été transportée contre son gré. La lettre, incohérente et décousue, laissait entendre qu'elle était prisonnière du Vaudoo...

Je me rappelai alors avec malaise certaine nuit passée dans la forêt de Saint-Germain.

XIV

LE CHIROPRACTOR

Ce jour-là, en m'asseyant dans le bureau de mon ami Eleuthère K..., à qui j'étais allé rendre visite, je ne pus réprimer une grimace de douleur.

— Vous souffrez ? me demanda-t-il. Qu'est-ce donc qui ne va pas ?

— Les reins, fis-je. Depuis plusieurs jours, j'ai très mal.

— Et vous ne vous soignez pas ? Mais allez donc voir, sans tarder, le chiropractor !

— Le quoi ? demandai-je sans comprendre. Vous savez, j'ai beau m'intéresser au mystère à Paris, je n'ai qu'une confiance très relative dans tous ces guérisseurs, souffleurs, barreurs, rebouteux, magnétiseurs et autres thaumaturges.

— Il ne s'agit pas de cela. La chiropractique est une méthode de guérison importée d'Amérique, qui donne certainement de magnifiques résultats. Elle n'a, en soi, rien de particulièrement mystérieux... Mais allez-y donc, allez-y donc... Vous vous demanderez peut-être dans quelle galère vous êtes tombé... Je ne doute point cependant que le chiropractor vous intéresse. Et puis, s'il obtient des guérisons, n'est-ce pas l'essentiel ?

Me voilà donc, clopin-clopant, parti chez le chiropractor qui habite un fort bel appartement, ma foi, dans une des avenues proches de l'Étoile.

Il faut rendre cette justice au chiropractor : c'est l'homme le plus aimable et le plus complaisant du monde. Il est haut comme trois pommes, mince comme un chat écorché, porte une petite barbiche noire et est revêtu d'une blouse blanche d'infirmier.

Ah ! quel bagout, mes amis ! J'ai à peine exposé le but de ma visite que le chiropractor commence son boniment. D'une voix uniforme, les paroles s'échappent, coulent, jaillissent, fluent de sa bouche comme un torrent déchaîné.

Et que de gestes ! Ce petit homme aux yeux vifs et pétillants, aux mains que l'on sent agiles et puissantes en même temps, ne tient pas en place. Il va, vient, décroche un tableau médical, cherche dans un tiroir une colonne vertébrale, feuillette des dossiers, me lit des articles de journaux...

Ouf ! je suis submergé par tant de renseignements, de démonstrations, d'explications. Je commence à comprendre en quoi consiste la chiropractique, mais je voudrais bien placer un mot, je voudrais à mon tour exposer mon cas, raconter les symptômes de ma maladie.

— Les reins me font très mal, dis-je. Lorsque je suis debout...

— Mais, cher monsieur, riposte le chiropractor, votre maladie ne m'intéresse pas. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Que vous ayez mal à la gorge, au foie ou à la rate... je m'en fiche absolument !

Allons, bon ! me voilà tombé chez un fou. Je prends un air vexé, mais le chiropractor continue :

— Jusqu'à présent, la médecine officielle, ignorante des véritables causes des maladies, n'a pu en soigner que les effets, laissant les causes subsister. Moi, chiro-

practor, je vais directement à la cause. Vous voyez bien que je n'ai pas besoin de connaître les effets...

Mon interlocuteur m'apprend alors qu'en agissant sur la colonne vertébrale on peut guérir toutes les maladies : les maladies nerveuses naturellement, mais aussi les paralysies, la constipation, l'entérite, la sciatique, le rhumatisme, le diabète, l'épilepsie, les maladies des poumons, du foie, des voies urinaires, etc.

— Dès que vous saurez, continue-t-il, que l'énergie vitale part du cerveau, passe par la moelle épinière — qui est la continuation du cerveau — et alimente directement ou indirectement, par le grand sympathique, toutes les cellules du corps humain, vous comprendrez pourquoi la colonne vertébrale possède une relation étroite avec la cause des maladies.

» Il suffit de restaurer la transmission de l'influx nerveux vers l'endroit malade pour que ce mal disparaisse, évidemment, lui-même.

» Le cordon principal du système nerveux est la moelle épinière protégée par la colonne vertébrale. Celle-ci émet de chaque côté les nerfs rachidiens qui se dirigent vers toutes les parties du corps.

» Le déplacement de l'une des vertèbres, produit par une chute, un faux mouvement quelconque, peut occasionner une pression sur la moelle épinière ou sur des nerfs rachidiens et provoquer ainsi un empêchement dans la transmission du fluide vital.

» Par conséquent, le travail du chiropractor consiste uniquement à remettre la vertèbre en place, à l' « ajuster ». Vous voyez que ce n'est pas sorcier.

— Mais comment savez-vous que tel ou tel nerf est coincé par une vertèbre ? Comment repérez-vous la vertèbre déplacée ?

Mon interlocuteur poussa un cri de triomphe :

— Par un appareil unique, merveilleux, grâce à une

invention extraordinaire, monsieur. Autrefois, on se servait de la radiographie et de la palpation de la colonne vertébrale. Aujourd'hui, au moyen du neurocalomètre, inventé en 1924 par le Dr Evins, nous découvrons immédiatement les points de la colonne vertébrale où le nerf coincé irrite les tissus environnants et en accroît la température.

» D'ailleurs, asseyez-vous, monsieur, enlevez votre chemise, je vais voir tout de suite quelle est votre vertèbre qui cloche... »

A ce moment, on sonna, et l'on annonça un client.

Je n'étais pas encore très rassuré et, avant de me soumettre au traitement de ce diable de petit homme, je préférais examiner comment il agissait.

Le chiropractor voulut bien donner sa consultation en ma présence.

Je vis successivement défiler une dizaine de personnes. Les clients du chiropractor diplômé de Davenport appartiennent au meilleur monde.

Je dois dire que tous se montrèrent enchantés de leur traitement. L'un souffrait de névralgies faciales effroyablement douloureuses ; il est guéri. Un paralytique va mieux ; cet autre qui a des douleurs d'estomac connaît une grande amélioration, etc.

La méthode est simple : le chiropractor promène sur la colonne vertébrale du patient son neurocalomètre, un petit appareil, avec un cadran comme celui d'une montre et deux petites branches qui sont en contact avec la colonne vertébrale. L'oscillation de l'aiguille fixe alors le chiropractor sur l'importance de la déviation des vertèbres à ajuster.

— Voyez, voyez, m'interpelle le praticien dans son langage imagé, le moindre court-circuit sur les fils conducteurs (les nerfs) dans la colonne montante, par des vertèbres déviées ou subluxations, provoque le

ralentissement d'un moteur (organe ou glande) d'où résultent alors les malaises de ce monsieur...

» Mais je vais restaurer la communication entre la dynamo (le cerveau) et les moteurs (organes ou glandes) en ajustant la cause. Attention ! Moi, le chiropractor, j'enlève le court-circuit, et le mal disparaît.

— Monsieur, commande-t-il à son client, allongez-vous sur cette table-bascule.

Et s'adressant à moi :

— Pas de drogues, pas d'opérations, pas de piqûres. Mes seuls outils, les voilà ! fait-il en me montrant ses mains.

C'est ici que l'habileté du praticien apparaît. L'ajustement est administré avec les deux mains, en l'espace de deux ou trois secondes.

— Il y a près de deux cent vingt positions différentes dans lesquelles les vingt-six vertèbres peuvent être déplacées, donc près de deux cent vingt positions du chiropractor pour remettre ces vertèbres en place. Quel travail, hein !

Allons ! maintenant, j'ai confiance ; je puis m'abandonner aux mains expertes de ce diplômé de l'école de Davenport.

Car j'ai tenu à m'instruire et je me suis renseigné sur l'origine de la chiropractique. Elle fut découverte en 1895 par un certain Dr Palmer qui soignait un nègre atteint de surdité. Interrogé, le noir expliqua qu'un jour, se tenant courbé, il avait entendu un bruit étrange dans son dos et qu'un instant après il avait perdu l'ouïe. Palmer comprit qu'il existait un rapport entre le dos et les oreilles du patient. Examinant sa colonne vertébrale, il découvrit une bosse qu'il entreprit de réduire. En trois jours, le nègre entendait distinctement le tic-tac de sa montre.

La chiropractique était née. Le fils du vieux docteur, B. J. Palmer perfectionna la méthode. En 1921, l'école

fondée par B. J. Palmer, à Davenport, comptait plus de trois mille étudiants de tous les États, et la chiropractique est officiellement reconnue d'utilité publique dans trente-neuf États, grâce à l'influence des malades guéris. En Allemagne, en Angleterre, la médecine reconnaît que l'innervation normale des tissus et cellules de notre organisme est la défense la plus efficace que nous puissions posséder contre la maladie. La chiropractique est donc admise.

Mais en France ? direz-vous.

Eh bien ! le chiropractor est poursuivi devant le tribunal correctionnel pour exercice illégal de la médecine.

Mais le chiropractor s'en moque. Il a d'ailleurs pris sa revanche. Il n'y a pas longtemps, un éminent médecin de l'Hôtel-Dieu est venu le trouver. Il souffrait d'une occlusion intestinale et il devait, quinze jours après, passer sur le « billard ».

Le chiropractor se mit au travail... et le docteur fut guéri, sans opération. Mais, quand on parle devant lui de la chiropractique, il garde néanmoins un silence prudent...

XV

LES CHIENS QUI PARLENT

Vous souvenez-vous de l'étonnante histoire du chien qui parle, une des meilleures du recueil dans *Les Tribunaux comiques* du joyeux Jules Moinaux ?

Un gaillard, ventriloque de son état, entre dans un restaurant avec son chien et commande son menu.

— Garçon ! ce sera un châteaubriand aux pommes, pour moi.

— Et pour moi un mou de veau ! ajoute le chien gravement.

Le garçon, interloqué, regarde son client qui jette brièvement :

— Eh bien ! quoi ? Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire ? Il vous demande un mou de veau, ce chien... Eh bien ! servez-le.

Un peu plus tard, le maître commande une bouteille de bourgogne.

— Moi, ce sera un bol d'eau ! déclare péremptoirement le toutou.

Le garçon, de plus en plus ahuri, se hâte d'aller raconter le « phénomène » au patron du restaurant.

— Il y a là un chien qui parle.

— Oh ! achète-le, papa ! s'écrient les enfants.

La femme insiste, elle aussi, en supputant à l'avance la réclame que produira un tel prodige.

Finalement, le restaurateur se décide et entame des pourparlers avec le maître du chien phénomène. On tombe d'accord pour un prix déterminé ; l'acheteur verse la somme convenue au vendeur, et le chien change de propriétaire, pour la plus grande joie du restaurateur qui voit d'avance les foules curieuses se précipiter dans son établissement. Mais quelle douche !

L'animal, boudeur, déclare :

— Puisque c'est comme cela, je ne parlerai plus, na !

Eh bien ! le chien dont je vais vous entretenir, un beau fox qui répondait, hélas ! (car il est mort depuis plusieurs mois) au nom de Zou, parlait et comptait et ne manifestait point des caprices absolus comme le chien de Jules Moinaux.

Zou, bien entendu, ne parlait pas comme vous et moi. Il parlait néanmoins et savait fort bien exprimer ses sympathies ou ses antipathies, il calculait sans se tromper, bref, Zou — et je ne pense vraiment point qu'il y ait eu de la supercherie dans son cas — pensait...

Cela peut vous paraître extraordinaire.

Bah ! c'est une galéjade, diront certains d'entre vous.

Voire ! Laissez-moi vous donner quelques renseignements sur Zou en particulier et sur les animaux pensants en général, et vous déciderez vous-même s'il faut arborer un sourire railleur ou admettre au contraire la possibilité de ces étranges histoires.

***

Zou n'était point unique en son genre. Avant lui, des chevaux avaient montré de sérieuses dispositions pour l'artihmétique.

A quoi bon rappeler ici le cas des chevaux d'Elberfeld que vinrent examiner des savants de tous les pays : le Dr Paul Sarasin, de Bâle ; le professeur Ostwald, de Berlin ; Beredka, de l'Institut Pasteur ; Claparède, de Genève ; Maurice Maeterlinck. Ce fut le professeur Claparède qui déclara : « Aucun des visiteurs d'Elberfeld n'admet la supercherie, même ceux qui se refusent de souscrire à l'intelligence des chevaux. »

Mais le cheval est la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite. Alors, n'est-ce pas...

Tandis que d'humbles chiens, de modestes toutous...

Ce sont pourtant des représentants de la race canine qui semblent être allés le plus loin, sinon dans la pensée, du moins dans l'expression de la pensée.

« Comment, dira-t-on, des chiens peuvent-ils exprimer leur pensée ? »

Eh ! tout simplement à l'aide d'un alphabet.

Souvent, vous avez entendu dire, n'est-ce pas, qu'il ne manquait à ce chien que la parole...

Cette parole — ou cette simili-parole — on peut la donner aux animaux. Ne croyez pas que nous fassions allusion aux malheureux chiens savants qui font des exercices au commandement, poussés par l'appât d'un morceau de sucre ou la crainte d'une taloche.

Non ! Au lieu de dresser des animaux comme des mécaniques bien remontées, on peut les instruire exactement de la même manière que des enfants. C'est simple, c'est l'éternelle histoire de l'œuf de Christophe Colomb, mais il fallait y penser...

Celui qui eut le premier l'idée d'éduquer ainsi les animaux fut l'Allemand von Osten, le premier maître des chevaux d'Elberfeld.

Puis une femme de grand cœur, Mme Mœkel, de Mannheim, recueillit un jour un chien perdu qu'elle nomma Rolf. Rolf montra tout de suite de tels dons

d'intelligence que sa maîtresse eut l'idée de composer un alphabet à son usage. Ou plutôt, non, ce fut le chien qui le composa lui-même. Mme Mokel prononçait distinctement chaque lettre et l'animal frappait un nombre de coups différent. Mme Mokel nota ce code et, à sa grande surprise, elle constata que l'animal ne se trompait jamais et avait parfaitement retenu les chiffres qu'il avait indiqués.

Évidemment, nous avons tendance à nous montrer sceptiques. Quant à nous, nous n'avons pas eu l'honneur d'être présenté à Rolf, et nous ne pouvons pas donner d'impressions personnelles.

Mais force nous est de reconnaître que différentes expériences de contrôle scientifique furent faites par d'éminents professeurs, comme le Dr Ziegler, professeur de zoologie à l'Université de Stuttgart ; le professeur Claparède, de Genève ; le Dr Œshausen, de Hambourg, et toutes aboutirent au triomphe de Rolf.

Il fut démontré que Rolf pensait et s'exprimait, même en l'absence de sa maîtresse.

L'excellent toutou ne manquait point d'esprit. Au Dr W. Mackensie, de Gênes, qui lui pose cette question : « Qu'est-ce que l'automne ? » il répond cette phrase poétique et charmante : « C'est le temps des pommes. » Et il répond à Mme de Schweizerbarth, qui lui demande ce qu'elle peut faire pour lui être agréable, cette phrase qui révèle parfaitement une pensée « chien » : « Remuer la queue ! »

Il n'aime point qu'on l'embête. Un reporter du *Corriere della Sera*, M. Morandetti, voulant lui faire extraire une racine carrée, il épèle avec impertinence : « Dites-lui de l'extraire lui-même ! »

Pauvre Rolf ! Il semblait destiné à un brillant avenir. Qui sait ? Peut-être eût-on pu lui décerner le titre de h e r r doktor » et peut-être eût-il pu siéger un jour

dans le confortable fauteuil d'une docte académie.

Mais la guerre vint et le pauvre Rolf souffrit de la situation économique. En 1919, il tomba malade d'une pneumonie double et on fut obligé de l'abattre...

Il y eut encore beaucoup d'autres chiens pensants... mais c'était en Allemagne. Les toutous d'outre-Rhin sont-ils donc plus intelligents que les nôtres ?

Rassurons notre patriotisme chatouilleux. La France n'a rien à envier à l'Allemagne. Depuis que des personnes intelligentes et persévérantes se sont occupées de l'éducation canine, de magnifiques résultats ont été obtenus.

Nous pouvons nous dire fièrement que, si le Reich a eu Rolf, la troisième République s'enorgueillit de Zou.

J'ai vu la maîtresse de Zou, j'ai vu le portrait de Zou, j'ai vu un élève — à vrai dire assez paresseux — de Zou, un certain Capi, mais je n'ai pas vu Zou lui-même. Zou a quitté, depuis plusieurs mois, cette vallée de larmes, mais son souvenir demeure vivace dans le cœur de son inconsolable maman, Mme Carita Borderieux, l'active directrice de la revue *Psychica*, qui lui a consacré, ainsi qu'aux autres chiens pensants, un petit opuscule impartial et plein d'intérêt.

Zou n'était pas un chien de race : c'était un vulgaire mâtiné. Mais sa maîtresse s'occupa toujours de lui comme d'un enfant. Laissons, d'ailleurs, parler celle-ci :

— Zou avait quatorze mois quand je lui donnai sa première leçon.

» Après le déjeuner, alors que la table se trouve encore chargée d'une assiette de gâteaux que le chien apprécie particulièrement, je l'installe sur une chaise et je lui dis, en levant ma main droite et en la reposant sur la table : « Tu vois, je fais un ! » Puis, tendant la main, j'ajoute : « Fais un ! »

» Zou lève la patte, la pose dans ma main. Et Zou

continue de même pour deux, trois, quatre, cinq, etc., sans qu'il oublie ce qu'il vient d'apprendre.

— N'avez-vous pas remarqué un peu de fatigue chez votre chien, à la suite de ces leçons ?

Mme Carita Borderieux acquiesça :

— Mais si ! Le lendemain, Zou en avait assez, il refusait de travailler ; ce ne fut que le surlendemain qu'il voulut bien recommencer. Il fit d'ailleurs presque toujours preuve d'une bonne volonté évidente et il manifesta toujours un grand désir de s'instruire.

Un furtif sourire passa sur mon visage. Mme Carita Borderieux le remarqua :

— Bon, bon, cela vous amuse ! Mais qu'auriez-vous donc dit si vous l'aviez vu vous-même transfiguré lorsqu'il entendait les bravos crépiter en son honneur ? Je puis vous assurer que je comprends maintenant l'origine du mot « cabot ».

» Jamais Zou, même fatigué, ne refusa de s'exhiber en public. S'il manifestait quelque hésitation à travailler, il suffisait de le louer, de lui faire mille et un compliments. Aussitôt le chien se rengorgeait et, pour peu qu'éclatassent des applaudissements, Zou, si l'on ose ainsi s'exprimer, perdait la tête.

» Car Zou, vous pouvez en être sûr, savait en général fort bien ce qu'il voulait. Il avait ses sympathies et ses antipathies, et il les exprimait sans ambages. »

Mme Carita Borderieux me raconta alors les séances de travail de son chien à l'Institut métapsychique de l'avenue Niel. Le directeur de cet établissement scientifique, le distingué Dr Eugène Osty, s'était vivement intéressé à Zou.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler quel redoutable dépisteur de fraudes est le Dr Osty. Le toutou de Mme Bordenieux avait cependant trouvé grâce devant ses yeux, mais Zou, lui, n'aimait pas les caractères sceptiques.

Quand on lui demandait : « Aimes-tu le Dr Osty ? » il ne se gênait pas pour répondre invariablement en frappant deux coups avec sa patte : « Non ! » Cette hostilité du chien ne laissait pas d'ennuyer sa patronne, car elle craignait que le docteur ne l'en rendît elle-même responsable. Ainsi, lorsqu'un gamin lance une insolence à quelqu'un, on conclut qu'il ne fait que répéter ce que ses parents disent dans l'intimité.

Une après-midi donc, Mme Carita Borderieux se rend avenue Niel, où le directeur de l'Institut métapsychique avait l'intention de procéder à des expériences avec Zou.

Le Dr Osty avait bien fait les choses. Il avait préparé une collation pour ses invités à deux pieds, et pour son hôte à quatre pattes il avait préparé un bol de lait avec certains petits gâteaux dont celui-ci était friand. Zou avait donc toutes les raisons d'être content.

Mais Zou ne l'était cependant point. Le Dr Osty s'assit sur sa chaise, à côté du petit tabouret sur lequel le chien pensant était installé. Le fox se détourna comme un enfant boudeur.

— Eh ! veux-tu que nous travaillions ? lui demanda sa maîtresse.

— Non ! répondit fermement et sans ambiguïté Zou.

Le Dr Osty posa la même question ; le chien répliqua avec plus de vivacité encore, en frappant rudement sur la table avec sa patte.

Chacun eut beau insister, le chien n'en démordait pas. Il était visible que la promiscuité du Dr Osty lui était désagréable.

Celui-ci le comprit et, gentiment, s'adressa à Zou :

— C'est bien, je n'insiste pas, mon cher Zou. Je vais me mettre un peu plus loin, puisque tu ne veux pas que je reste auprès de toi.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le Dr Osty alla s'asseoir à une autre place. Le chien parut rasséréné. Mme Carita Borderieux lui demanda :

— Veux-tu travailler, maintenant ?

Et, allégrement cette fois, Zou répondit :

— Oui !

Il montra alors ses talents, qui étaient grands. Zou avait appris à compter. Il additionnait, soustrayait et multipliait... aussi bien qu'un élève de l'école primaire.

Il était bien rare qu'il se trompât. Mais il fallait prendre soin de ne pas lui faire faire des choses trop compliquées, car Zou montrait des signes de lassitude, geignait plaintivement et faisait bien comprendre qu'il avait mal au cervelet.

Dans ce cas-là, il était inutile de continuer le travail. On n'eût rien fait de bon.

Mme Carita Borderieux remarqua un phénomène très curieux : Zou était sensible à la télépathie. Des expériences furent faites à l'Institut catholique ; un distingué professeur se tenait dans une pièce, Zou dans l'autre. Le professeur pensait un chiffre. Le chien l'indiquait très exactement.

Il ne faudrait d'ailleurs pas croire que l'existence de la télépathie infirme l'intelligence de l'animal, car, en bien des cas, il répondit à des questions ignorées de ceux qui les posaient...

Hélas ! la mort n'épargne pas plus les chiens savants que les ignares. Zou est mort à l'automne dernier... Mais Zou est mort, vive Capi !

Capi est l'élève de Zou et j'ai eu le grand honneur de lui serrer... la patte. C'est un bon toutou, blanc et jaune, fils d'un fox et d'un épagneul. Il est trop bien nourri par sa maîtresse, car il jouit d'un aimable embonpoint.

Ce fut en 1925 que Mme Carita Borderieux l'adopta. C'était à la campagne : la petite bête était toujours atta-

chée, et le cœur sensible de l'éducatrice de Zou s'émut. Elle demanda aux propriétaires du chien la permission de le promener.

C'était une expérience assez dangereuse, car Zou, exclusif dans ses amitiés, n'aimait guère ses congénères. C'est ainsi qu'il était fort jaloux d'un brave caniche, un certain Rano, qui vivait avec lui chez ses maîtres.

Quand on lui demandait :

— Aimes-tu Rano ?

Il répondait rageusement :

— Non !

Même dénégation quand on lui demandait s'il voulait donner un gâteau à son compagnon.

Par contre, il était franc et ignorait le mensonge.

Sa maîtresse ayant remarqué un jour que le pauvre Rano, podagre et à demi aveugle, était blotti sous un meuble, demanda à Zou :

— Tu as battu Rano ?

Un « oui » énergique sortit... de la patte du chien.

Mme Carita Borderieux craignait donc qu'un nouveau compagnon déplût à Zou. Elle fut agréablement surprise lorsque le dialogue suivant s'échangea :

— Veux-tu que j'emmène Capi à Paris ?

— Oui !

— Seras-tu gentil avec lui ?

— Oui !

— Lui apprendras-tu à compter ?

— Oui !

Faudra-t-il donc trouver la bonne foi chez les chiens ? Zou tint parole. Il se montra toujours aimable pour Capi, au point de le laisser jouer avec sa balle et de lui laisser prendre ses os.

Il a même commencé à lui apprendre à compter.

Mais sa maîtresse est très désolée car Capi manque de sérieux. Il n'est pas dévoré de cette soif de savoir qui

possédait Zou. Il est capricieux, flâneur, dissipé et surtout paresseux, mais paresseux comme une chenille.

Je m'en aperçus moi-même le jour où j'allai lui rendre visite. Mme Carita Borderieux me prévint loyalement. Elle ne se fait point d'illusions. Autant elle est enthousiaste quand elle parle de feu Zou, autant elle est sceptique en ce qui concerne son dernier élève.

— J'ai pu arriver à lui apprendre à frapper jusqu'à vingt-quatre coups... Il n'est pas sot, il a des dispositions, mais il est tellement étourdi qu'il ne progresse point. Et puis, il est beaucoup moins sensible aux éloges, aux paroles flatteuses que le pauvre Zou. Enfin, essayons tout de même.

Capi musardait dans le jardinet quand sa maîtresse l'appela :

— Capi ! Capi ! Allons, viens ici !

Capi était fort occupé à suivre de l'œil le vol d'une mouche. Il n'avait nullement l'intention d'obéir à sa maîtresse.

— Capi ! cria-t-elle sur un ton plus impératif. Veux-tu venir ? Voici un monsieur qui est venu tout exprès pour te voir. Car on te connaît, tu es célèbre, Capi... Ah ! si tu voulais seulement marcher sur les traces de Zou...

A voix basse, elle me recommanda :

— Faites-lui donc quelques compliments.

— Oh ! Capi ! Tu ne vas pas me décevoir ? J'ai beaucoup entendu parler de toi. Tout le monde vante tes talents, ta connaissance... Tu as un si merveilleux avenir, Capi... Il faut que je me rende compte moi-même de tes talents... Tu veux bien, Capi ?

Ah ! bien, oui. Peine perdue ! Capi rôda précautionneusement autour de moi, releva la tête en secouant les oreilles, bondit à l'autre coin de la pièce et retourna en se dandinant dans le jardin.

— Capi ! Capi ! cria sa maîtresse. Tu ne veux donc pas travailler ?

Je repris de plus belle :

— Songe, Capi, que tu vas te déshonorer, tu vas déshonorer ta « mémère », tu vas déshonorer le souvenir de Zou !

Le déshonneur importait beaucoup moins à Capi que le vol des papillons et des mouches, et la douce chaleur d'un rayon de soleil. Nos cris, nos appels, nos objurgations ne servirent de rien. Tout au plus consentit-il — pour nous donner, sans doute, une fausse joie — à s'asseoir une seconde sur son tabouret de travail. Mais, l'instant d'après, il redescendait, oreilles battantes et queue bringuebalante...

— Décidément, il n'y a rien à faire aujourd'hui, constata avec une mélancolie résignée Mme Carita Borderieux.

Je m'en allai déçu, mais en somme assez satisfait. Il est dangereux de fréquenter des chiens qui parlent. Après tout, j'ai eu de la chance... J'aurais très bien pu être couvert d'injures par Capi !

XVI

LES POLAIRES

— Croyez-vous aux contes de fées ? me demanda, il y a cinq ans, un de mes amis, garçon parfaitement sérieux et qui n'a point la réputation d'un plaisantin ni d'un mystificateur.

— Voire... répondis-je sans me compromettre. Si *Peau d'Ane* m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême...

— C'est mieux que *Peau d'Ane* ! reprit mon ami. Vous écrivez votre nom, votre prénom et celui de votre mère à la suite d'une question que vous posez. L'opérateur transforme les lettres en chiffres et en groupes de chiffres et se livre à des calculs tellement compliqués que — je vous l'avoue franchement — je n'y comprends rien. Toujours est-il qu'en retransformant les chiffres ainsi alignés, vous obtenez une réponse merveilleuse à ce que vous avez demandé...

— Extraordinaire ! fis-je. Les mathématiques se trouvent donc au service de l'imagination et du merveilleux ?

— Parfaitement ! Et quelle sagesse dans les réponses obtenues ! Essayez vous-même et vous m'en donnerez des nouvelles...

— Mais, m'inquiétai-je, avec qui communique-t-on donc ainsi et quels sont donc les mystérieux correspondants d'une sagesse au-dessus de l'humanité ?

— Pour que vous compreniez ma réponse, il faudrait que vous fussiez déjà un peu au courant de certaines doctrines occultes.

— Euh... euh ! grommelai-je, faites comme si je ne l'étais pas.

C'est ainsi que me fut révélée l'existence des « Maîtres ». Vous ne savez pas ce que c'est ? Ce sont des personnages en chair et en os comme nous, mais d'une mentalité supérieure à l'humanité ordinaire, qui vivent dans les solitudes de l'Himalaya et qui travaillent au bien général, dans la mesure de leur pouvoir. J'avais certes entendu maintes fois parler de cette confrérie d'hommes supérieurs qui dirigeraient le monde. Les uns l'appelaient l'Agartha, les autres la Grande Loge Blanche, mais j'avais toujours considéré leur existence comme plutôt problématique, malgré les dernières révélations du Polonais Ossendowski dans *Hommes, bêtes et dieux*.

Et voilà qu'en plein Paris, on m'apprenait qu'on pouvait communiquer avec ces êtres légendaires, comme on téléphonerait à Pierre ou à Paul, à Étoile ou à Kléber.

Décidément, l'ère des contes de fées était arrivée.

Mais j'ai en moi un vieux fonds de scepticisme. Premièrement, je n'étais pas absolument persuadé de l'existence de ces sages merveilleux, réunis, dans un couvent du Thibet ou dans une grotte neigeuse de l'Himalaya, et, deuxièmement, je me demandais comment, par des calculs plus ou moins compliqués, on pouvait arriver à communiquer avec ces personnages qui dirigent le monde. Je m'étonnais aussi que des êtres d'une telle élévation de pensée, des êtres quasi divins consentissent à perdre leur temps en répondant aux questions du premier quidam venu.

Comment douter après les précisions que l'on me donna ?

On m'affirma que des expériences avaient eu lieu dans les bureaux d'un grand journal du soir. Cela, c'était une référence... Différentes personnalités avaient été convoquées pour entendre « l'oracle de force astrale ».

Il y avait là M. René Guénon, l'auteur d'un livre sur la philosophie vedanta, Mme Jeanne Canudo, M. Jean Dorsenne, M. Fernand Divoire, l'auteur de *Pourquoi je crois à l'occultisme*, M. Maurice Magre, l'auteur de *Pourquoi je suis bouddhiste*, M. Marquès-Rivière, l'auteur de *A travers les monastères thibétains*, etc.

Les uns et les autres posèrent des questions et, après de nombreux calculs, l'oracle répondit par des paroles qui, si elles ne dénotaient point une origine indiscutablement surhumaine et divine, témoignaient néanmoins d'une réelle sagesse et d'un bon sens cher au « Français moyen ».

Bref, cette première réunion se termina par le succès de l'oracle.

Ainsi, dans le local d'un grand journal parisien, pourvu des plus récents dispositifs de la science moderne, où aboutissaient les dépêches par fil spécial, les radios venus de tous les coins du monde, on communiquait mystérieusement et mathématiquement avec des sages lointains, exactement de la même façon que le faisait, au beau milieu du XVIIIe siècle, le chevalier Casanova de Seingalt.

Quelle leçon d'humilité et quelle preuve pour les incrédules !

Cependant, je désirai en apprendre davantage sur ce mystérieux « oracle de force astrale » dont quelques initiés, à grands renforts de recommandations de silence et de discrétion, vous rebattaient les oreilles.

Et l'on me raconta alors une belle histoire, une belle

histoire pour grands enfants épris de surnaturel et de merveilleux.

Les détenteurs de cette méthode extraordinaire pour converser avec les sages de la lointaine Asie étaient deux Italiens... Mais pourquoi ne pas commencer comme dans les contes de ma mère l'Oye ?

Il y avait une fois un jeune homme F... — nous ne le désignerons que par l'initiale de son nom — qui se promenait un jour sur une route perdue de la campagne romaine. Il aimait la vie et méprisait le mystère, auquel il ne pensait même pas. Mais son naturel était bon. Il le prouva dans la circonstance suivante :

Un vieillard, un ermite en haillons, aux traits ascétiques, à la barbe blanche, était allongé, malade et blessé, sur le bord de la route. F..., ému de compassion, transporta le vieil homme chez lui, le soigna de son mieux, avec une générosité, une délicatesse que l'on trouve rarement chez les jeunes gens.

Et voici où le merveilleux commence d'apparaître... Le vieil ermite guérit. Il voulut témoigner sa reconnaissance à son hôte. Mais que peut faire un vieillard, démuni de tout, en faveur d'un jeune homme ? Il ne lui donna pas un tapis enchanté, une bourse inépuisable, ni un bonnet magique, mais il lui remit un vieux manuscrit et il accompagna son cadeau des paroles suivantes :

« Je vais quitter ce pays : je n'étais d'ailleurs venu sur la terre d'Occident que pour faire pénitence. On m'appelle le « père Julien » et je vais retourner au Thibet, dans le monastère où j'habite avec quelques sages, retirés au monde comme moi-même.

» Mais gardez précieusement ce manuscrit : il vous prêtera assistance dans la vie et il vous permettra, si vous suivez ses préceptes, d'entrer en communication avec moi et de me demander conseil. »

Le vieil homme boucla sa besace, prit son bâton et s'éloigna sur la route.

Le jeune homme, sans curiosité, jeta le manuscrit dans le fond d'une malle, n'y pensa plus et continua sa vie.

Dix années passèrent. Le hasard conduisit F... au robuste bon sens en Égypte, où il rencontra un compatriote, aussi dissemblable de lui que Don Quichotte l'était de Sancho.

A... ou plutôt pour employer le pseudonyme par lui-même choisi : Zam Bhotiva, était un grand garçon, ayant tenté différents métiers, mais assoiffé de surnaturel et hanté par le goût du merveilleux.

F... lui ayant raconté son aventure, déjà lointaine avec le père Julien, Zam Bhotiva sursauta :

Quelle aubaine pour un amateur de merveilleux !

Il interrogea aussitôt son camarade sur le précieux manuscrit.

F... ne se rappelait même plus s'il le possédait toujours. Que lui importait un grimoire plein de formules mathématiques ?

Enfin, il le rechercha et le retrouva sous une pile de linge.

Zam Bhotiva l'étudia fiévreusement et il acquit la conviction que le père Julien avait réellement fait un précieux cadeau au paisible F..., qui ne s'en souciait guère.

Il décida son ami à utiliser la méthode de « l'oracle de force astrale » et à poser des questions aux sages mystérieux... Car il se passait cette chose bizarre : le manuscrit intéressait passionnément Zam Bhotiva, mais F..., son détenteur, était le seul qui eût le pouvoir de se servir efficacement de la méthode.

C'était là un travail sérieux : il s'agissait, en effet, d'une méthode cabalistique basée sur les nombres. On

traduisait en chiffres les lettres d'une question ainsi que les lettres du prénom de celui qui posait la question. Les opérations mathématiques auxquelles devait se livrer l'infortuné F... duraient au moins trois heures, mais la réponse obtenue, la réponse du père Julien dédommageait bien, paraît-il, de la peine qu'on se donnait...

Les deux amis posèrent de nombreuses questions d'ordre à la fois spirituel et matériel. Le père Julien y répondit avec une inlassable bonne volonté et une imbattable sagesse.

— Nous sommes en possession d'un secret extraordinaire, d'un moyen cabalistique merveilleux, de la lampe d'Aladin, s'écriait Zam Bhotiva, enthousiaste comme Don Quichotte.

— Oui, mais, répondait F...-Sancho, qui passera des heures à calculer, à transformer des lettres en chiffres, à additionner, soustraire, diviser ? C'est moi...

— Nous apportons à l'humanité un secret magnifique, reprenait Zam Bhotiva-Don Quichotte. Allons à Paris, dans la Ville-Lumière !

— On nous y traitera peut-être de charlatans ! murmurait en sourdine le prosaïque Sancho.

Le sort en fut néanmoins jeté : nos deux Italiens s'installèrent à Paris. On y aime le merveilleux. Leur aventure eut un certain retentissement. Le rédacteur en chef d'un grand journal du soir s'intéressa à « l'oracle » et quelques personnes, journalistes, écrivains et autres expérimentèrent la méthode du vieil ermite de la campagne romaine et se montrèrent, sinon entièrement convaincus, du moins quelque peu troublés.

Le bruit se répandit bientôt — et c'est ainsi que j'en fus informé — qu'il existait une méthode extraordinaire pour communiquer avec ces sages mystérieux, retirés dans les montagnes de l'Asie et sur lesquels des voya-

geurs enthousiastes ont fait des récits étranges et passionnants...

Vous pensez bien que notre couple d'Italiens ne restait pas inactif. Un oracle est fait pour être interrogé et pour répondre. C'est ce qu'estima Zam Bhotiva. F..., qui remplissait dans la vie les humbles fonctions d'employé de commerce, et ne partageait point l'ardente curiosité de con camarade. Il n'avait qu'une médiocre confiance dans les sages du Thibet et il aurait de beaucoup préféré écouter la radio ou jouer aux cartes que se livrer à des calculs compliqués pour la plus grande gloire de la méthode astrale. Mais de tout temps Sancho a renâclé devant le travail et c'est Don Quichotte qui va de l'avant...

Zam Bhotiva, dédaignant les plaintes de son ami, questionna, questionna et requestionna. Il apprit ainsi que le père Julien faisait partie d'un groupe de trois sages. Quand il ne répondait pas lui-même il passait la parole — si l'on ose ainsi s'exprimer — à un certain Tek le Sage.

Zam Bhotiva, en possession d'un grand nombre de réponses constituant tout un corps de doctrine, songea à les faire connaître aux foules, sous la forme d'un volume.

Il trouva un éditeur, mais il songea qu'un tel message devait être recommandé au public français par une personnalité d'une autorité reconnue. Il savait que dans tous les pays, le pavillon couvre la marchandise. Ce pavillon, il le découvrit en la personne de M. René Guénon.

René Guénon est un esprit puissant, un philosophe d'envergure, mais il est surtout destructif. Sa pensée est essentiellement négative et il s'efforce de détruire ce qui se rapproche de lui. Il a écrit un livre contre le spiritisme, il a écrit un livre contre la théosophie à laquelle il a voulu refuser même son nom de théosophie,

en l'appelant le théosophisme ; il a attaqué certaines doctrines hindoues, il était prêt à attaquer d'autres doctrines encore. Or, on lui demandait de construire. Il se méfia. Il promit la préface. Il l'écrivit même. Mais, avant de la donner, il voulut mettre l'oracle à l'épreuve, faire passer, par le moyen de questions posées, une sorte d'examen aux trois sages lointains.

Peut-on faire passer un examen à de sages détenteurs de la vérité, à des maîtres habitant des solitudes du Thibet ? Ceci est un délicat problème.

Les réponses aux deux premières questions furent, je crois, jugées satisfaisantes par René Guénon. Les trois sages étaient bien des sages instruits, de vrais sages. Mais il leur tendit un piège. Il voulut s'assurer de leurs connaissances en langue sanscrite.

— Qu'est-ce qu'Hamsa ? leur demanda-t-il encore.

Hamsa signifie le cygne symbolique et aussi la libération de l'esprit. Mais les sages le savaient-ils ?

La réponse fut énigmatique et ne put être considérée, sous quelque aspect qu'on l'examinât, que comme méprisante pour le questionneur. Elle fut à peu près celle-ci :

— Fume de la racine de chanvre dans une pipe à eau et tu sauras ce que c'est qu'Hamsa.

René Guénon ne pouvait raisonnablement plus patronner des sages qui le conviaient lui, le grave philosophe, à fumer du chanvre dans une pipe à eau. Une rupture s'ensuivit avec Zam Bhotiva, qui se rattrapa en demandant trois préfaces pour son livre au lieu d'une : à MM. Fernand Divoire, Maurice Magre et Marquès-Rivière. *Asia mysteriosa* parut avec ses trois préfaces et eut un certain succès de curiosité.

*
* *

— Et les Polaires ? direz-vous.

— Eh bien ! ce fut justement après la publication du volume intitulé *Asia mysteriosa* que l'on se mit, à mots couverts, avec des clins d'œil complices, à vous parler d'un groupement secret destiné à sauver, si ce n'est l'humanité, tout au moins la France, et que ses fondateurs, Zam Bhotiva-Don Quichotte et F...-Sancho Pança avaient appelé : la Fraternité des Polaires.

Les sociétés secrètes jouissent dans tous les pays d'un grand succès. Les vieilles croyances puériles qui demeurent en chacun de nous, le goût des cérémonies merveilleuses et cachées trouvent à s'y développer en toute liberté.

Mais à quoi donc répondait celle des détenteurs de l'oracle de force astrale et que signifiait ce mot de « Polaire » qui vous glaçait les os ?

Vous pensez bien que, lorsqu'on possède une méthode aussi précieuse que celle du père Julien, il faut l'utiliser. Nos deux amis, venus d'Italie pour sauver la France, n'y manquèrent pas. Ils avaient pour eux une qualité remarquable qui permet de fermer les yeux sur leurs petits travers : le désintéressement.

Du fond du Thibet, à moins que ce ne soit des hauteurs de l'Himalaya, les trois sages, dont le père Julien et l'excellent Tek, envoyèrent à leurs correspondants parisiens des messages catastrophiques, des avertissements comminatoires. L'Occident allait être bouleversé ; Paris et la France entière seraient soumis à de terribles convulsions.

Si l'oracle menaçait, il indiquait aussi un moyen de venir en aide à « l'humanité dolente », pour employer l'expression teintée d'archaïsme dont il se servait.

Ce moyen, c'était la constitution d'une société secrète qui s'intitulerait la « Fraternité polaire » pour rappeler l'antique tradition nordique et dont les animateurs seraient naturellement les détenteurs de l'oracle de force astrale.

Je fus tenu régulièrement au courant de la formation des Polaires par un ami qu'enthousiasmait déjà la pensée d'appartenir à une société cachée et — qui sait, peut-être redoutable ? — et qui ne fût pas la franc-maçonnerie.

Vous auriez peut-être pu croire que ce groupement constitué en plein vingtième siècle serait dépouillé des règles surannées et un peu puériles des associations dont nos grands-pères faisaient leurs délices.

Pas du tout ! Le règlement intérieur des Polaires nous reporte étrangement aux temps déjà lointains des châteaux forts et des sorciers. Il y a des mots de passe, il y a des processions symboliques, il y a des gestes rituels, il y a même des cagoules... tout comme dans le Ku-Klux-Klan...

Rien ne manque aux Polaires, pas même un grand maître. Car nos deux camarades italiens estimèrent — ou plutôt l'oracle estima — que les frères Polaires devaient respect et obéissance à un grand maître d'une haute situation sociale et d'une autorité morale indiscutable.

On fit un choix magnifique en la personne d'un évêque *in partibus*, Mgr X..., qui avait été, disait-on, un personnage considérable à la cour pontificale.

C'était un monseigneur très « à la page ». Quoiqu'il fût parfaitement et authentiquement évêque, il n'était pas tout à fait orthodoxe. Il croyait en effet aux pouvoirs spirituels des maîtres de l'Himalaya et ne dédaignait pas d'entrer en communication avec eux, par le moyen de l'oracle de force astrale.

Par d'autres moyens aussi, d'ailleurs. Mon ami, qui faisait partie du premier noyau polaire, me raconta les

débuts du groupement. On se réunissait chez Monseigneur. On faisait la chaîne magique. Monseigneur, qui portait toujours un masque, se tenait au milieu avec un médium. Lorsque celui-ci entrait en transe, il se rendait, sur la volonté expresse de l'évêque et grâce à la force des frères Polaires, sur les hauteurs de l'Himalaya, et il décrivait sa visite aux trois sages que Zam Bhotiva, toujours présent, évidemment, appelait gentiment et familièrement : les Petites Lumières. Le médium décrivait le logis du père Julien et de ses compagnons, et il se faisait l'écho de leurs entretiens et de leurs recommandations les plus strictes.

Les « Polaires » n'étaient plus un groupement chimérique, c'était une société très sérieusement organisée : sans doute travaillaient-ils, comme ils le prétendaient, pour le bien de l'humanité « dolente ». Mais quelques hommes fortunés travaillèrent aussi pour le bien des Polaires eux-mêmes, car « l'oracle de force astrale » eut bientôt son temple. Il ne valait sans doute point celui de la Pythie de Delphes ; il était néanmoins confortablement installé dans un bel immeuble de l'avenue Junot, où habitait — comme de juste — l'animateur enthousiaste, Zam Bhotiva-Don Quichotte.

Les « Polaires » avaient désormais pignon sur rue ; des frères et des sœurs y étaient affiliés ; des mécènes généreux signaient les chèques indispensables. Et il faut reconnaître, à la juste gloire des fondateurs, que ceux-ci distribuaient généreusement des subsides à leurs compagnons dans le besoin.

— Vous devriez devenir « Polaire », me dit un jour l'ami qui, dès le commencement, avait eu foi dans les communications de l'oracle de force astrale. « On » serait enchanté de vous y recevoir. Les « Polaires » ont un rôle de premier plan à jouer. Venez donc un soir causer avec Zam Bhotiva, votre initiation se fera aisément.

Après tout, je n'avais aucune raison de refuser. Et puis, étant curieux par nature et par profession, je ne tenais pas à rater cette occasion de pénétrer dans une société secrète à laquelle quelques esprits distingués — par conviction, par plaisanterie, pour passer le temps ! je n'en sais rien — avaient donné leur adhésion.

Je sonnai donc un soir, après le dîner, à la porte du petit immeuble qui abrite les destins de la Fraternité polaire.

Un jeune homme, aux yeux scrutateurs, m'introduisit dans une grande pièce au rez-de-chaussée, qui servait de bureau, de salle de travail aux membres de la Fraternité.

Je remarquai un vieillard à la barbe chenue, quelques jeunes gens, au visage inquiet, une dame d'un certain âge, douée d'un aimable embonpoint, et une fort jolie personne, élégante, fraîche et dont la chevelure d'or semblait mettre un rayonnement dans la chambre.

Les uns lisaient, d'autres conversaient à voix basse. Petit à petit, pendant que j'attendais bien tranquillement, tout ce monde s'en alla sans bruit.

J'étais resté seul et j'examinais le Centre des Polaires. Dans le fond, un petit escalier de bois et dans un angle, mes yeux furent attirés par une statue encastrée dans une châsse.

Je m'approchai de la statue qui représentait une déesse hindoue. Elle devait être animée d'une force mystérieuse, car je ne sais trop à quel mobile j'obéis, mais je me sentis quasiment obligé de tendre les mains vers elle.

Et je sursautai brusquement : j'avais nettement ressenti un picotement, exactement comme si une décharge électrique m'avait traversé les mains.

— Ah ! ah ! vous avez éprouvé les effets magiques de notre statue ! fit une voix derrière moi.

Je n'avais entendu personne s'approcher de moi.

Par où était venu le maître de céans ? Avait-il descendu l'escalier ou avait-il tout bonnement ouvert la porte extérieure ? Je ne saurais le dire ; il me sembla assez mystérieusement surgi près de moi.

C'était un homme plutôt grand, maigre, avec une figure aux traits anguleux, à la mâchoire volontaire. Des yeux clairs et perçants éclairaient sa physionomie plutôt sympathique.

— Curieuse, cette statue, n'est-ce pas ? me dit-il. Elle nous a été donnée par un personnage haut placé dans les hiérarchies occultes et qui a eu la chance d'approcher les trois maîtres dont les intentions s'expriment par « l'oracle de force astrale ».

» Non, non, ce n'est pas une illusion, ajouta-t-il en voyant que je secouais mes mains. Elle dégage une force mystérieuse à laquelle même les natures les plus grossières sont sensibles. »

Nous bavardâmes longtemps. Zam Bhotiva tenait à s'assurer de mes connaissances théoriques et de mes bonnes intentions pratiques. Il me parla longuement de « l'oracle » et de l'activité de la Fraternité polaire. Il ne me cacha pas que des catastrophes effroyables — c'était alors en 1932 — allaient fondre sur la France l'année suivante qui serait l'année de feu.

Mais les « Polaires » veillaient... Avec discrétion, il évoqua les luttes que ses amis et lui menaient contre les forces mauvaises qui voulaient les abattre.

Ces forces étaient de deux sortes : les unes étaient déclenchées très prosaïquement par des adversaires jaloux qui l'avaient dénoncé, sous je ne sais quel prétexte, à la police ; les autres étaient d'un ordre surnaturel.

A l'en croire, les Soviets se livraient furieusement à la magie noire. Un centre bolchevik s'était établi près des Polaires et presque chaque soir, me dit-il, des tourbillons, des rafales de vent secouaient sa maison. Mais, grâce à sa

volonté et à celle de ses frères polaires, il repoussait ces tempêtes astrales et il émettait des fluides qui rendaient aux rouges magiciens noirs la monnaie de leur pièce.

J'aurais bien voulu entendre souffler ces mistrals, ces aquilons, ces tramontanes, ces siroccos magiques ; j'aurais aimé voir vibrer les murailles, voltiger les papiers, claquer les portes.

Nous attendîmes ; mon hôte crut distinguer un début d'ouragan. Mais nos adversaires craignirent sans doute la puissance de mon innocence, car je ne perçus même point un soupir de zéphyr.

Après quelques entretiens amicaux de ce genre, il fut décidé que mon initiation aurait lieu, tel soir déterminé. J'étais *dignus, dignus intrare in illo docto corpore.*

Lorsque j'entrai ce soir-là dans la maison des Polaires, je notai une agitation inaccoutumée. Des chuchotements, des piétinements se faisaient entendre au-dessus de ma tête. La grande pièce du rez-de-chaussée était plongée dans la pénombre ; parfois passait une ombre fugitive qui disparaissait comme elle était venue.

Après une bonne demi-heure d'attente, un aimable jeune homme se présenta devant moi et laconiquement m'invita à gravir les marches de l'escalier et à frapper à la porte à laquelle il menait.

Au moment où je commençais à monter, des sons harmonieux résonnèrent à mes oreilles : chants angéliques, symphonies assourdies et divines, avant-goût des musiques des sphères, des joies orchestrales du paradis, des chœurs des milices célestes.

J'ignore où le gramophone était dissimulé, mais l'effet n'était point désagréable.

Mis ainsi en appétit par les plaisirs attendant l'initié polaire, je continuai à monter. Une grande porte s'élevait devant moi ; je heurtai le bois du poing, comme il m'avait été prescrit. Le battant glissa sans que je visse

personne et une voix mystérieuse et autoritaire me pria de m'asseoir.

Je me trouvai dans une chambre entièrement noire : la porte se referma derrière moi et je m'assis au petit bonheur sur un fauteuil.

« Eh bien ! pensai-je, voilà un groupe qui fait des économies d'électricité. Sans doute, les initiés sont-ils suffisamment éclairés par les « Trois petites Lumières » de l'Asie mystérieuse. »

Je n'avais, pour charmer mon attente, qu'à écouter l'orchestre invisible dont les divins accords m'arrivaient étrangement assourdis.

Je toussai, m'agitai sur ma chaise et voici tout à coup qu'une ampoule voilée de bleu s'alluma... et j'aperçus, rangés devant moi, immobiles sur leur siège, une demi-douzaine d'hommes revêtus de cagoules bleues.

J'étais ainsi assis depuis le début, en face d'eux, sans que j'en eusse été averti. Ils étaient tous remarquablement immobiles, si bien que je crus un moment avoir affaire à des mannequins, mais mon illusion se dissipa vite, quand ils m'adressèrent la parole.

Je dois dire que mon attention fut vite détournée de ces excellents frères en cagoules. La lueur bleuâtre de l'électricité tombait, dans un coin, sur une grande épée dont l'acier étincelait. Je pensai aussitôt à ces accessoires de théâtre que l'on aperçoit parfois sur le plateau du Châtelet ou de la Porte-Saint-Martin et je fus étonné qu'elle fût placée aussi avantageusement qu'un objet précieux.

C'était un objet précieux et il fallait toute mon ignorance et toute ma vulgarité d'esprit pour n'y avoir pas pensé.

Je compris vite le rôle qu'elle était destinée à jouer.

Mes examinateurs en cagoule se décidèrent enfin à parler. Le grand maître, celui du moins que je jugeai

être le grand maître, me fit un petit discours me recommandant la discrétion. On me posa ensuite différentes questions auxquelles je dus répondre d'une façon satisfaisante car, après s'être retirés tous les six dans une pièce voisine pour délibérer sur mon admission, ils revinrent rapidement et m'annoncèrent que je méritais l'insigne honneur d'être admis dans la Fraternité polaire.

Et je vis alors à quoi servait l'épée, l'épée étincelante au manche en forme de crois... Le grand maître se leva et alla saisir l'arme qui paraissait avoir été fabriquée la veille, tellement la lame resplendissait. Puis il revint vers moi et me commanda de m'agenouiller, tandis que les autres frères polaires, debout eux aussi, formaient la chaîne magique autour de moi.

Je répétai ensuite les termes d'un serment que je jurai de ne jamais divulguer (ce qui explique ma discrétion à ce sujet) et le grand maître me frappa trois coups sur la tête avec la fameuse épée.

J'étais Polaire : la musique invisible célébra, par des chants éperdus et une marche triomphale, ce grand événement.

Avec mille précautions, avec de grands gestes de respect l'épée flamboyante fut remise en place.

Quelle était donc cette épée merveilleuse ? Peut-être celle qui servit à chasser nos parents du paradis terrestre ?...

Oh ! c'était presque mieux que cela. On daigna m'apprendre en effet que l'épée en question était celle de Jeanne d'Arc et que la France serait sauvée, grâce à sa puissance magique.

Il faut savoir qu'une tradition occulte enseigne que si Jeanne d'Arc a délivré la France, c'est parce qu'elle fut en possession d'une épée talismanique, que les grands êtres qui voulaient le développement de notre pays, avaient magnétisée et chargée de puissance victorieuse.

Il vint un temps où le sort fut plus fort que le talisman. Avant d'être prise par les Anglais, Jeanne d'Arc avait caché l'épée magique dans la ville de Compiègne. Vainement, les Anglais recherchèrent cette épée et pour cela fouillèrent toutes les maisons, toutes les églises. L'épée resta dans sa cachette durant plusieurs siècles. Mais les Polaires ont retrouvé cette épée. Ils se serviront de sa puissance, quand l'heure sera venue, dans l'intérêt de la France qui est la nation polaire, appelée à régénérer l'humanité.

Et si l'on objecte — comme je l'ai fait moi-même — que l'épée est bien étincelante, bien neuve, pour avoir dormi depuis le règne de Charles VII, dans quelque crypte de basilique, quelque catacombe de monastère, il convient de hausser les épaules et de mépriser une telle remarque aussi terre à terre. Les Polaires ont la foi, la foi qui sauve, la foi qui, puisqu'elle transporte les montagnes, peut bien transformer une épée, et c'est là en somme l'essentiel.

* * *

L'année de feu, l'année 1933, s'est écoulée et les catastrophes annoncées par l'oracle de force astrale n'ont, heureusement, pas eu lieu.

— Alors, diront les esprits superficiels, à quoi peuvent maintenant servir les Polaires ? Ne proclamaient-ils pas qu'ils avaient pour mission d'aider « l'humanité dolente » au milieu des bouleversements de toutes sortes qui allaient se produire dans le monde en général, et la France en particulier ?

Zam Bhotiva, qui conserve la foi, n'est nullement embarrassé pour expliquer comment les sages de l'Himalaya ont pu annoncer des événements qui ne sont point

arrivés. C'est une contradiction apparente qui ne le gêne point.

Comme je lui avais posé cette question, je surpris même sur ses lèvres un sourire légèrement moqueur pour ma naïveté.

— D'abord, fit-il, l'année 1933 ne s'est terminée en réalité que le 22 mars 1934. Le 1er janvier est une date arbitraire. Or, on a vu auparavant se dérouler la nuit du 6 février. C'est le commencement des bouleversements qui vont avoir lieu. Cette nuit fatale est l'origine d'une ère de troubles. Ce qui importe, ce qui est grave, ce sont les causes. Les causes ont été enfantées en 1933. Le feu a été allumé en 1933. Nous n'allons pas tarder à voir les flammes se développer.

Si vous faites un geste d'épouvante, on vous rassure, Dieu merci, en vous montrant l'épée de Jeanne d'Arc !

Mais enfin l'épée magique repose toujours au premier étage de la maison des Polaires et Zam Bhotiva, qui préside seul maintenant aux destinées de la Fraternité avec son ami F..., n'a pas eu l'occasion d'espadonner et de s'en servir autrement que pour recevoir un nouveau « frère ».

Par contre, il est un autre objet qui fait merveille, dit-on, entre les mains du chef des Polaires, ce n'est plus une épée magique, c'est une baguette magique, ce n'est plus l'épée de Jeanne d'Arc, c'est la baguette de Pic de la Mirandole...

Zam Bhotiva fut en effet enflammé tout d'un coup par le désir de découvrir des trésors cachés.

Je me souviens que, dans mon enfance, j'étais très impressionné en lisant dans un conte de fées qu'un petit homme, magicien de son état, possédait un bâton qui sautait trois fois quand il passait au-dessus d'un trésor. Je pensais que c'était une rêverie de la sixième année.

Je me trompais. C'était aussi une rêverie de l'âge mûr.

Zam Bhotiva, peut-être au moyen de l'oracle de force astrale, trouva la baguette de Pic de la Mirandole. Cette baguette, analogue à celle des sourciers, avait la propriété de vibrer d'une façon spéciale à l'approche de l'or. Elle reconnaissait l'or enfoui à une distance de plusieurs kilomètres. Avec une telle baguette, avoir la fortune et aider par elle l'humanité dolente, n'était plus qu'un jeu d'enfant.

Zam Bhotiva se mit en quête du fameux trésor des Albigeois. On se rappelle, en effet, qu'avant d'être exterminés au XIIIe siècle, par l'implacable Simon de Montfort, les Albigeois avaient caché richesses, manuscrits précieux, trésors de toutes sortes, dans le château de Montségur, sur lequel régnait la divine Esclarmonde de Foix.

Et justement, le chef polaire entra en relations avec une descendante d'Esclarmonde de Foix, ou avec une pseudo-descendante. Quoi qu'il en soit, tous deux s'allièrent et décidèrent de faire des fouilles. Zam Bhotiva ne doutait point que le bâton de Pic de la Mirandole — qui savait tout ce qu'on peut savoir et beaucoup d'autres choses encore — ne lui fît découvrir le trésor.

Mais le roc des Pyrénées est dur et les fouilles coûtent cher. Il fallut renoncer.

Zam Bhotiva ne se découragea pas. Il a autant confiance dans sa baguette que dans l'oracle de force astrale et il voyage actuellement en Espagne où on lui avait signalé un fabuleux trésor.

Aux dernières nouvelles, la baguette aurait sauté trois fois dans sa main pour annoncer la présence d'une prodigieuse mine d'or. C'est la grâce que, de toutes nos forces, nous souhaitons au chercheur de trésors...

Mais que devient, en l'absence de son animateur principal, la Fraternité polaire ?

Avec la patience des saints et des martyrs, les Polaires

attendent la venue de l'année de feu. Elle a été prédite, donc elle viendra. Pour tromper leur ennui, ces messieurs continuent à se réunir mystérieusement sous leurs cagoules moyenâgeuses, à prononcer des formules symboliques, à sentir les effets de la statue de la déesse hindoue et à révérer la puissance invincible de la merveilleuse épée de Jehanne, la bonne Lorraine...

Mais quelque foi qu'ils aient dans les destins polaires, leur assurance a été, ces derniers temps, quelque peu ébranlée. Une grosse déception a terriblement affligé le comité directeur de la Fraternité.

Il est pénible pour une société, aussi strictement organisée que celle-là, de n'avoir plus de grand maître à sa tête. Mgr X..., qui, pour avoir longtemps porté la mitre, avait gardé un goût un peu trop prononcé pour l'autorité, dut se démettre de ses hautes fonctions.

Un second évêque, gnostique celui-là, ne réussit pas mieux. Zam Bhotiva, le véritable créateur des Polaires, erre à travers les Espagnes, sa baguette à la main et F... est à présent le seul chef du groupement... Les Polaires s'accommodaient de ce chef provisoire, parce que l'oracle de force astrale les avait remplis d'espoir : un chef, un véritable chef, auquel il serait honorable d'obéir, était en marche.

De son lointain ermitage, le père Julien avait, à plusieurs reprises, annoncé qu'avant l'année de feu, il viendrait de l'Orient, un messager qu'il appelait « Celui qui vient ». Ce messager serait le chef légitime et incontestable des Polaires. Il commanderait et en se conformant strictement à ses ordres, la mission polaire serait réalisée. Quelle était cette mission exacte ? Peu importait, le vague convient à ces sortes de matières. L'essentiel était que le messager était en route. Comme autrefois les grenouilles, les Polaires demandaient un roi, et ce roi arrivait à grands pas.

D'où venait-il ? Cela non plus, on ne le savait pas. L'Orient est vaste, mais quand l'année de feu fut proche, les Polaires furent informés de façon magique, que « Celui qui vient » était parti des Indes sacrées pour retrouver ses disciples.

Le jour où fut déchiffré ce message fut un jour de grande espérance et l'on manifesta une vive allégresse avenue Junot.

Hélas ! les desseins de Dieu comme ceux des sages de l'Asie mystérieuse sont insondables. Le messager providentiel se mit en route, mais on l'attend toujours.

On a beau être un envoyé des « Petites Lumières », on ne voyage plus, comme au temps des Mille et une Nuits, sur le tapis magique. Le futur chef polaire s'embarqua très prosaïquement sur un paquebot, pourvu de tout le luxe moderne.

« Celui qui vient » n'était-il pas assez convaincu de la grandeur de sa mission, était-il trop jeune et trop attaché encore aux joies matérielles ? On l'ignore. Ce qui est certain, c'est que le sublime messager ne débarqua jamais. Les flambeaux, allumés en son honneur avenue Junot, s'éteignirent et l'on apprit — toujours de façon occulte — que l'être mystérieux, désigné par les sages, s'était laissé séduire par les faiblesses de la chair.

Une passagère — une Dalila suscitée par les forces du mal, ou une vulgaire « vamp » d'Hollywood ? — n'avait eu qu'à sourire pour que « Celui qui vient » oubliât sa mission et le sort de « l'humanité dolente » et s'enfuit avec elle.

Il doit actuellement, dans une retraite discrète, filer le parfait amour et l'épée de Jeanne d'Arc, sous la surveillance des frères en cagoules, attend toujours qu'un chef prédestiné la brandisse pour pulvériser les ennemis de la France...

LA RÉSURRECTION DE CONAN DOYLE

Un jour où j'étais allé rendre visite, avenue Junot, à Zam Bhotiva, je le trouvai très ému. Quelques frères, autour de lui, manifestaient aussi une vive agitation.

— Je m'embarque demain pour Londres ! me dit-il fiévreusement.

— Pourquoi donc ? demandai-je.

— Pour causer avec Conan Doyle.

Comme le créateur de Sherlock Holmes était mort déjà depuis un certain temps, je réprimai mal un mouvement de surprise.

On m'expliqua alors ce qui, pour le moment, m'était incompréhensible. Dans l'après-midi même, le romancier défunt était apparu et l'on me lut le communiqué destiné à paraître dans le « Bulletin des Polaires ».

« Le frère Arthur Conan Doyle nous est apparu et parmi les choses fort intéressantes qu'il nous a dites, il nous a exprimé le désir de s'intéresser au groupe polaire. Il a promis à ses amis de donner des preuves et des manifestations de la vie d'outre-tombe... L'esprit de sir Arthur attend, dans sa belle Écosse, la rencontre des rayons rouges et des rayons violets. Alors, il pourra se révéler à ses amis et leur parler. (Il s'agit, dans ces rayons, de vibrations spéciales pouvant mettre en communication des entités de différents plans). »

Il est, sans doute, permis de s'étonner du mouvement d'admiration posthume qui s'est créé autour de Conan Doyle. A peine cet écrivain était-il mort, qu'un grand nombre de spirites anglais et français n'hésitaient pas à le considérer comme l'un des plus grands génies de l'humanité. Ce qui est — à vrai dire — assez stupéfiant. Faut-il attribuer une aussi bizarre opinion à l'extraordinaire ignorance des spirites pour tout ce qui n'est

pas l'au-delà et notamment pour la littérature, ou plus simplement, au fait que Conan Doyle avait promis de se manifester après sa mort ?

On ne sait... Toutefois, certaines revues, parlant de l'historiographe de Sherlock Holmes, n'ont pas craint de lui décerner le titre de Maître de la Grande Confrérie blanche...

C'est à tout le moins inattendu... On ne voit pas très bien la Grande Confrérie blanche envoyant spécialement sur terre un de ses représentants pour écrire des romans policiers, quelque ingénieux qu'ils puissent être.

En tout cas, chez les Polaires comme chez beaucoup d'autres groupements dits « spiritualistes », Conan Doyle jouissait d'un prestige remarquable.

Aussi, après l'apparition du romancier britannique, Zam Bhotiva, sans hésiter, décida-t-il de se rendre à Londres.

Il fut reçu par lady Conan Doyle qui organisa, le 27 janvier 1931, une séance spéciale pour mettre en rapport l'esprit de son mari et le représentant des Polaires.

Et sir Arthur parla... Mais il a besoin, pour s'exprimer, non seulement d'un médium qui est Mme Grace Cook, mais aussi d'une âme fraternelle défunte, qui lui sert de truchement dans l'au-delà. O mystère ! Cette entité, par laquelle l'auteur de tant d'histoires extraordinaires doit passer, est un certain White Eagle, de son vivant chef d'une tribu de Peaux-Rouges...

Pourquoi ces complications ? Je ne me chargerai pas de vous les expliquer.

Il semble bien qu'il peut surgir des froissements dans les rapports des vivants et des morts, comme dans les rapports des hommes entre eux.

Sans doute se produisit-il quelque « pique » entre l'esprit de Conan Doyle et le chef des Polaires. Le bulletin de cette fraternité cessa brusquement d'en parler et Zam Bhotiva se tourna vers d'autres rêves.

XVII

LA PAPESSE NOIRE

S'il y a à Paris une vie secrète, tenue cachée par ceux qui la pratiquent, un des personnages les plus curieux est certainement cette femme que les familiers appellent la « papesse noire ».

Il est extraordinairement difficile de l'approcher. J'allais échouer dans mes tentatives pour la voir quand le hasard, un hasard que j'apportai tous mes soins à provoquer, me vint en aide.

Je réussis, avec bien du mal, à lui être présenté et à assister — malgré ses ordres — à une réunion des membres de la singulière église qu'elle a fondée. Malheureusement, on ne connaît jamais tout sur les êtres, quels qu'ils soient. Ils ne laissent apercevoir qu'une facette d'eux-mêmes ; et celle-ci n'est jamais la plus vraie.

Malheureusement encore, on ne peut tout révéler, quelque tentation qu'on en éprouve, soit parce qu'on a promis le secret, soit parce que certaines révélations — généralement les plus suggestives — risqueraient de paraître exagérées ou choquantes.

La « papesse noire », en réalité Mme de L..., appa-

rentée aux margraves de Burleim et généralement connue sous le nom de la Baronne, n'a jamais aimé la publicité. Sa grande fortune aurait pu lui permettre de devenir célèbre. Elle ne l'a pas voulu. Les journaux, surtout les journaux italiens, parlèrent d'elle récemment et l'un d'eux publia même une stupéfiante photographie que la censure du Duce oublia sans doute de couper. Mais l'intéressée n'y fut pour rien. Je crois, au contraire, qu'elle consacra une assez grosse somme d'argent pour effacer les traces de l'incident.

Cet incident avait un caractère nettement compromettant. On en jugera.

Les douaniers de Vintimille, qui sont connus pour leur indiscrétion, s'avisèrent d'ouvrir, en vertu de leur pouvoir absolu, un grand coffre, assez semblable à un cercueil, qui était censé contenir — une inscription le disait — des accessoires de théâtre. Ce coffre venait de Leipzig et avait été expédié à Paris à un nom de femme. Des ordres donnés à l'adresse qu'il portait le faisaient suivre à Capri. Une mention ajoutée à Paris prescrivait une extrême urgence.

La destinataire était une toute jeune fille, la femme de chambre de Mme de L..., et l'on sut ensuite que l'envoi avait été impatiemment attendu à Paris, que des télégrammes avaient été expédiés à Leipzig pour presser son arrivée et que Mme de L... avait été très déçue de partir pour Capri sans être en possession du colis allemand.

La surprise des douaniers fut grande devant le prétendu accessoire de théâtre. C'était une poupée articulée, grandeur nature, faite d'une substance souple, analogue au caoutchouc, et qui avait la couleur et la demi-fermeté de la chair humaine. Un ingénieux système pouvait, par une introduction d'eau bouillante, répandre la chaleur dans tout le corps. Cette poupée représentait un jeune

homme, ou plutôt un homme, car ce qu'il y avait en elle de remarquable était un développement excessif des attributs mâles. Ce fut l'apparence obscène de cet étrange accessoire de théâtre qui fit penser aux douaniers que leur devoir, dans les temps vertueux que l'on traversait, était de saisir la justice.

Les journaux furent informés de l'incident et, bien que le régime de Mussolini ne soit pas un régime d'humoristes, ils laissèrent éclater une certaine gaîté. Même un magazine — qui fut par la suite suspendu — publia une photographie de l'accessoire de théâtre, mais une photographie assez obscure pour qu'on ne pût deviner la singularité excessive des contours.

Mme de L... fut-elle inquiétée ? Elle l'a toujours nié et il est vraisemblable que si elle l'avait été elle se serait répandue en plaintes violentes et indignées et, de toute façon, n'aurait plus fait de voyage à Capri. Or, elle y revint à plusieurs reprises. M. Romboli, son intendant et son homme d'affaires, fut seulement obligé d'effectuer plusieurs voyages à Rome pour acheter le silence des journaux : ce fut à lui qu'incomba la tâche de récupérer à Vintimille le personnage de caoutchouc peint.

Il faut noter que Mme de L... envoya une lettre explicative à un journal de Rome, lettre pleine d'humour, dans laquelle elle exposait son projet de faire un théâtre avec des marionnettes perfectionnées. Elle racontait comment, à titre d'expérience, elle avait voulu que la première marionnette fût un jeune homme nu ! qu'elle se proposait d'ailleurs d'habiller et qui aurait eu toutes les apparences de la vie.

Les explications étaient, au fond, inutiles. Sous quelque régime que l'on se trouve, chacun a le droit de posséder un jeune homme en caoutchouc, grandeur nature, même si une partie de lui-même a été conçue par son créateur avec des proportions inattendues.

J'avais été frappé par le récit de cette aventure et je supposais qu'elle devait cacher un mystère intéressant ou tout au moins une anomalie curieuse. Je m'informai donc de Mme de L... à Paris où je savais qu'elle revenait régulièrement après des séjours à Capri.

Ce que j'appris piqua vivement ma curiosité.

Mme de L... était toujours entourée d'une cour de femmes, presque toutes jolies. Elle en amenait à Capri et surtout elle en recevait dans l'hôtel qu'elle possédait à Auteuil, dans ces nouveaux quartiers élevés en lisière du Bois de Boulogne. Elle recevait très peu d'hommes et montrait une sorte d'horreur pour le sexe mâle. Les quelques artistes qu'elle consentait à voir ne brillaient pas par l'orthodoxie de leurs mœurs. Si l'on voulait devenir un familier de Mme de L..., il fallait même pratiquer des amours que le grand monde d'aujourd'hui tolère, mais que la vieille morale bourgeoise réprouve. J'appris aussi — de façon vague d'ailleurs — qu'elle avait créé une sorte de société secrète féminine, avec des grades et des cérémonies.

J'avais demandé, de-ci de-là, à quelques amies, de me présenter à Mme de L..., et la même réponse m'avait été faite. C'était impossible. Mon amie Gladys, dont je connaissais les goûts éclectiques pour avoir galamment participé à ses jeux, me foudroya d'un sec : « Vous n'y pensez pas, darling ! »

Ce fut à ce moment que le hasard me favorisa.

Un soir, mon amie Loulou entra en coup de vent chez moi. J'avais pensé qu'elle était assez jolie fille pour plaire à cette étrange Mme de L... et je lui avais demandé, comme un service personnel, d'entrer en relation avec elle et de gagner sa confiance. Elle était joyeuse, animée, et toute sa personne reflétait cette ardeur que donne la perspective du plaisir.

— Je viens t'offrir l'occasion de voir Mme de L...,

me dit-elle aussitôt. Oh ! de la voir seulement. Ce sera déjà ça. Viens tout de suite avec moi.

Brave petite Loulou ! Elle tenait ses promesses. Je me souvenais encore de ma passionnante soirée avec les Rosale, qui depuis... Mais Loulou s'en était tirée sans dommages et maintenant elle s'avérait une auxiliaire précieuse.

Je ne me fis pas prier et, dans le taxi qui nous emporta, Loulou me donna quelques indications.

Elle s'était mise aussitôt en campagne pour entrer en relation avec Mme de L... Ayant appris qu'une de ses amies, qu'elle avait perdue de vue, mais avec laquelle elle avait autrefois été assez tendrement liée, fréquentait la mystérieuse baronne, elle avait renoué avec elle. Celle-ci, fière d'amener une aussi jolie recrue, avait, sans tarder, conduit l'astucieuse Loulou dans l'hôtel d'Auteuil et non seulement la belle enfant avait été initiée aux rites secrets, mais elle était devenue une sorte de favorite de la « papesse noire ».

— Initiée à quoi ? demandai-je. Et pourquoi Mme de L... est-elle papesse ?

Loulou se troubla et balbutia. Elle ne voulait certes pas faire de mystères avec moi, protesta-t-elle, mais elle avait juré sur la tête de sa mère de ne rien révéler.

— Tu comprends, m'expliqua-t-elle avec embarras, la révélation entraîne, paraît-il, de grands malheurs. N'insiste pas. Il y a déjà une partie du serment que je ne pourrai sûrement pas tenir. Figure-toi que j'ai juré de ne plus avoir jamais aucun rapport avec un homme. Jamais, c'est long. Je sais bien que quand une semaine s'est écoulée...

— Dis-moi au moins en quoi consiste l'initiation ?

— Non. J'ai un grade et je veux en être digne. Tu voulais voir la papesse noire. Tu vas la voir.

Nous étions arrivés boulevard Saint-Germain. Le

taxi venait de s'arrêter devant un café, près de la rue de Buci. Je le connaissais bien. Je savais, par les traditions littéraires que, vers 1905, beaucoup de poètes, au temps où il y en avait encore, se réunissaient dans le sous-sol pour y dire des vers. Quelques artistes plus tard célèbres, Ventura notamment, y avaient débuté.

— Descends dans le sous-sol, me dit Loulou. Prends une consommation et attends-moi. Je reviendrai tout à l'heure. Nous serons plusieurs. La papesse noire sera la femme qui posera de temps en temps sa main sur moi. C'est une habitude qu'elle a, comme ça, de palper la favorite du moment, et la favorite, c'est moi.

Je traversai le petit café en question et je m'installai dans le sous-sol. Le public avait bien changé. Il n'y avait plus de poètes ! Mais ce n'était pas un public banal. Je remarquai beaucoup de femmes qui portaient cette sorte d'uniforme de celles qui veulent avoir l'aspect masculin : un col droit, une cravate lavallière, des manchettes. Deux ou trois avaient des bottes russes et l'une, qui était très jeune, remuait ostensiblement une cravache. Je m'étais assis à la table voisine de la sienne et je vis qu'elle mangeait avec appétit un sandwich, ce qui me fit penser qu'elle n'avait pas dîné.

Elle parlait ostensiblement très haut, sans crainte d'être entendue. Je prêtai l'oreille. Je compris qu'elle tâchait de persuader l'amie qui était auprès d'elle.

— C'est une religion, si l'on veut, et ce n'en est pas une. Il n'y a pas de blasphème et on reste tout de même catholique. C'est une religion du plaisir, quoi ! Et puis, on obtient des grades. Il y a une femme que je connais qui est devenue évêque.

Je n'entendis pas la réponse de l'amie qui était joviale et un peu forte, mais j'en compris le sens. Elle disait qu'il n'était d'aucun intérêt d'être évêque et qu'il était beaucoup plus important de trouver un amant beau et riche.

La femme à la cravache se mit à rire.

— Tu auras un amant comme tu n'en as jamais eu, mais pour une fois seulement, et tu ne demanderas pas à recommencer.

Il y eut d'autres propos que j'entendis mal où revenait sans cesse la déesse Tanit. Le visage des deux femmes prenait parfois cette expression spéciale, que donne à des êtres jeunes l'évocation de voluptés qu'ils ne connaissent pas.

Il y eut un mouvement dans l'assemblée quand survint un groupe de quatre ou cinq femmes. Il y avait parmi elles Loulou. Elle me fit tout suite des signes et je compris que celle qui lui tenait nonchalamment l'épaule était Mme de L...

Si cette dernière lit ces lignes, elle m'excusera de dire qu'elle n'est ni jolie, ni laide, ni petite, ni grande, ni imposante, ni modeste. Ses mains sont minuscules et elle les déplace avec lenteur, sauf certains mouvements brusques pour saisir. Elle ne perd pas un pouce de sa taille et quelque chose dans le port de sa nuque dégage une extraordinaire autorité. Les yeux sont verts et s'éteignent pour devenir fulgurants. Elle me fit songer à une chatte qui serait reine. C'était une femme qui s'était proclamée papesse.

Je regardais bien sagement, quand je vis entrer un couple bizarre qui se dirigea vers le groupe de Mme de L..., à la table de laquelle les deux hommes s'assirent. L'un était un vieux musicien, que je connaissais vaguement de nom, hurluberlu d'une soixantaine d'années et bavard intarissable. L'autre, ventru, avait une voix de fausset et son aspect était ridicule. Je l'avais déjà rencontré quelque part, mais où ?

Je remarquai que le gros homme jetait quelques regards curieux sur moi, comme si, lui aussi, hésitait à me reconnaître. Son manège attira l'attention de Loulou qui lui

dit quelques mots en le désignant du doigt. Quelques instants après, il s'approchait de moi.

— Je n'étais pas sûr que ce fût vous et c'est notre charmante petite Loulou qui m'a rappelé votre nom... C'est un grand plaisir pour moi de vous revoir... Vous ne vous souvenez peut-être pas très bien de moi... Romboli, M. Romboli !

Parbleu ! M. Romboli ! J'avais des raisons de m'en souvenir. Il était infirmier dans un hôpital militaire où j'avais été soigné pendant la guerre. Je me souvenais du plaisir que j'avais éprouvé en causant avec lui et en me rendant compte de sa forte culture. Nous étions devenus rapidement très bons amis et notre curiosité commune pour les questions d'occultisme nous avait encore rapprochés.

Malgré son apparence ridicule, M. Romboli était un esprit des plus fins et des plus cultivés que j'eusse connus.

Notre ancienne sympathie revécut aussitôt et je me promis d'en tirer parti.

Je compris, à la façon dont il interpellait de temps en temps une femme qui entrait ou qui sortait et à la familiarité de toutes, qu'une de ses attributions était d'attirer auprès de Mme de L..., par une bonhomie joyeuse, de nouvelles disciples, qu'on invitait dans certains cas à venir souper dans l'hôtel d'Auteuil.

Romboli semblait se glorifier de ce rôle, peut-être parce qu'il en avait une honte secrète. Ce fut lui qui prononça le mot disciple.

— Ce sont de futures disciples, me dit-il.

— Mais disciples de qui ? dis-je à demi-voix.

— Des disciples de la déesse Tanit, dont la papesse est ici, à côté de nous. La papesse et plus encore l'incarnation.

Je saisis la balle au bond et avouai aussitôt mon extrême désir de connaître la « papesse ».

Sa réponse fut celle de Gladys, de toutes les personnes à qui je m'étais adressé : Impossible !

— Eh bien ! ce n'est pas chic de votre part, Romboli !... Rappelez-vous l'hôpital, nos longues conversations...

Mon reproche le toucha... Il réfléchit quelque temps, puis me demanda à brûle-pourpoint :

— Vous êtes très ami avec Loulou ? Cette petite vous est-elle vraiment très dévouée ?

— Oh ! sans aucun doute.

— Et possédez-vous quelques notions de mécanique ?

— Hum ! hum ! toussai-je dubitativement.

— Bah ! reprit M. Romboli, ça ne fait rien, je m'arrangerai... Vous savez, si mon projet réussit, vous aurez de la veine ! C'est égal, c'est rudement dangereux pour moi. Je risque ma place, tout simplement.

Et il m'exposa son plan qui consistait à faire détraquer très légèrement la poupée par Loulou. Celle-ci n'en préviendrait la « papesse » que le jour même d'une initiation. Tout le monde serait affolé. Alors, lui, Romboli, se souviendrait qu'il a un ami assez expert en mécanique... Il viendrait me chercher et le tour serait joué...

— Mais jamais je ne saurai raccommoder cette damnée poupée...

— Le dommage sera insignifiant et à nous deux nous nous en tirerons...

Je remerciai chaleureusement le gros homme et invitai le lendemain Loulou à suivre exactement les instructions de M. Romboli. Elle m'annonça qu'une initiation — celle de la jeune fille à la cravache — aurait lieu dans la semaine.

Tout se passa comme il avait été convenu. Ce soir-là, vers onze heures, une voiture s'arrêta devant ma porte. Romboli, en deux mots, me mit au courant.

— La « papesse » est affolée... Je suis venu vous chercher avec deux amis de la baronne. Pas un mot

devant eux ! Mme de L... voulait vous payer. J'ai dit que vous n'accepteriez pas. Aussi va-t-elle vous inviter à souper !

Je trouvai dans la voiture le vieux musicien que Romboli appelait « maître » avec respect, ainsi qu'un jeune homme chétif et maniéré, portant une énorme fleur à la boutonnière. Le vieux musicien poursuivait, sans s'occuper de moi, une conversation commencée. Il glorifiait Mme de L... et il parlait avec cette indépendance propre aux gens qui s'attribuent du génie.

— Romboli, vous êtes un sot de toujours avoir peur. Notre admirable amie est une sataniste. Et puis après ? Elle n'est pas la seule. On évalue à plus de dix mille le nombre des adorateurs du Diable à Paris. Il y a des temples partout, et c'est le secret de Polichinelle. Il y a un temple le long du Jardin des Plantes, il y en a un autre à côté de la gare Montparnasse, et il y a un vieux Persan boiteux qui recrute des femmes dans une rue populaire, près du Père-Lachaise, pour un culte à Satan dont il est le grand prêtre. L'erreur est de se cacher. Les religions sont libres. Si j'étais Mme de L..., je ferais tout au grand jour.

— Permettez, permettez, dit Romboli, il ne s'agit pas de Satan, mais de Tanit. Jamais Mme de L... n'a pensé...

— Hypocrisie ! reprit l'homme de génie. N'est-ce pas à l'entité lunaire que s'adressent les cérémonies auxquelles je prête le concours efficace de la musique ? Tanit, la lune, c'est la puissance de la vie sans contrôle. Tanit s'oppose au soleil, comme le plaisir sensuel s'oppose à la vertu solaire, à l'idée de perfection.

— Permettez, permettez...

Mais le musicien ne permettait pas. Il reprit.

— Et c'est notre amie qui a raison. Le culte du plaisir est le vrai culte, surtout le culte du plaisir de l'amour, à la

condition que l'amour ne tienne pas compte de cette monstruosité qu'est la reproduction.

— Ici, je vous arrête...

— Il n'y a de volupté digne de ce nom que celle qui ne tient pas compte de la loi des sexes, même qui viole sciemment cette loi... Tanit est l'ennemie des procréateurs, elle détruit les germes...

Le taxi s'arrêta.

L'hôtel était luxueux, au fond d'un petit jardin. M. Romboli m'avait fait signe de le suivre. Il me fit monter deux étages, suivre un couloir. Il ouvrit et referma plusieurs portes. Je vis qu'un demi-sourire errait sur ses lèvres.

— J'ai là quelques instruments dont s'est servi déjà un spécialiste. J'espère qu'ils vous suffiront.

Nous venions d'entrer dans cette pièce tendue de noir et d'argent, ce qui donnait une impression assez lugubre. Je m'arrêtai tout à coup. Mme de L..., en robe du soir très décolletée, venait brusquement d'apparaître. Elle jeta un regard distrait sur moi.

— M. Romboli, fit-elle, m'a vanté vos qualités de mécanicien. Je compte sur vous, monsieur. J'espère que vous me ferez le plaisir de rester à souper ce soir...

J'allais la remercier : elle avait disparu. Par contre, Romboli me montrait quelque chose.

Couchée sur une sorte de divan bas, une forme était étendue. Mais on n'en voyait que le visage. Je demeurai stupéfait en le contemplant. C'était une face blafarde, comme celle d'un clown, avec des cheveux crépus, un nez épaté, des lèvres énormes d'un rouge violacé, où luisaient des dents irrégulières. Cette face dégageait la sensualité la plus grossière. Elle était si vivante, bien que les yeux fussent baissés, que je me demandai dans quelle matière elle avait bien pu être composée.

— Voyez, ce sont les articulations des genoux qui

ne fonctionnent pas. C'est peu de chose, mais c'est un rouage si délicat...

Tout le corps de ce personnage artificiel, jusqu'aux genoux, était roulé dans une couverture étroitement serrée, en sorte que je n'en pus voir l'ensemble, ce qui déçut ma curiosité.

M. Romboli ne s'offrit pas à la satisfaire davantage. Il me rassura néanmoins en me démontrant qu'il suffisait de bien peu de chose pour remettre en état le mécanisme du jeune homme en caoutchouc.

— Parfait ! murmura-t-il en constatant que la poupée fonctionnait aussi bien que si elle venait d'arriver de Leipzig. La « patronne » va être contente. Allons, venez, mon cher ami. Le souper doit être servi.

C'était déjà beaucoup de pouvoir assister, comme invité, à ce banquet quasi rituel. Mais j'aurais voulu davantage.

— Ne pourrais-je vraiment pas, grâce à votre haute influence, être le témoin de la cérémonie d'initiation à la gloire de Tanit ?

— N'insistez pas, mon pauvre ami. Votre invitation est limitée au souper. Quoi que je fasse, mon appui ne vous servira à rien. Seuls le vieux musicien et ce jeune violoniste que vous avez vus seront admis, parce que la musique, d'après elle, est un chemin qui mène à Tanit.

Devant mon air désolé, l'excellent Romboli se gratta le front. Le souvenir des jours passés dans un hôpital de la Meuse était terriblement agissant.

— Écoutez, me dit-il, puisque vous y tenez tant... je pourrai peut-être vous laisser voir... pendant cinq minutes seulement... Mais promettez-moi de garder le secret... Je tiens à garder ma place.

Je lui promis le secret, et si je le viole aujourd'hui, c'est que, par la suite, Romboli quitta Mme de L... après

des querelles dont j'ignore le détail, mais qui n'avaient rien à faire avec Tanit ni aucune autre déesse.

— Seulement, ajouta-t-il, ne me demandez pas d'explication. Si vous devinez, tant mieux. Mais je ne dirai rien.

Le souper était servi dans un vaste studio qui était dominé par une galerie circulaire. Outre Mme de L... et Loulou, il y avait six femmes, ce qui faisait huit, mais je compris que, pour des raisons inconnues, il fallait qu'elles fussent douze.

Je me hasardai à demander pourquoi à mon voisin, le jeune musicien à la fleur. Il me répondit sur un ton naturel :

— A cause des douze signes du Zodiaque.

Ce qui ne m'éclaira pas beaucoup.

Mme de L... avait placé Loulou à sa droite, mais, à sa gauche, se trouvait la jeune fille, un peu russe d'allure, à côté de laquelle je m'étais trouvé dans le sous-sol du boulevard Saint-Germain, je remarquai que la main frémissante de Mme de L... se posait parfois sur son épaule et, à cette pression, elle répondait par un sourire complaisant qui avait l'air de dire : « Mais oui, allez... »

J'essayai d'abord de parler de mon mieux, d'intéresser Mme de L... Mais ce fut en vain. Elle me regardait de ses yeux fixes, des yeux de chatte ennuyée et elle détournait la tête sans répondre.

Les lampes étaient voilées et tout le monde s'entretenait à voix basse avec une sorte de gêne. Seul le grand musicien buvait beaucoup, pérorait et commençait même à s'enivrer.

Une petite femme de chambre aux yeux futés vint à deux reprises prendre les ordres de Mme de L..., et j'entendis qu'il était question de robes noires.

— Nous sommes huit. Vous vous y mettrez aussi, dit Mme de L... Cela fera neuf.

Puis elle se leva. Tout le monde l'imita, mais personne ne fit mine de partir. J'étais hésitant, quand Mme de L... s'avança vers moi la main tendue.

— Je vous remercie du service que vous m'avez rendu, monsieur. Mais j'ai un peu de migraine ce soir et je vais prier mes amis de me laisser...

Je ne pouvais insister et me dirigeai vers la porte, accompagné de Romboli. J'avais la sensation que l'on me congédiait à l'instant précis où la soirée allait commencer.

Mais, dans l'antichambre, comme j'avais déjà mon chapeau sur la tête, Romboli me fit signe.

— Venez !

Je le suivis et il me fit monter par un petit escalier ténébreux. Puis il me prit la main pour me conduire.

— Vous êtes dans ma chambre, me fit-il à voix basse. Ne bougez pas. Tout à l'heure, quand on n'aura plus besoin de moi, je reviendrai et je vous laisserai regarder la cérémonie. Mais pas plus de cinq minutes. Et à la condition que vous ne me poserez pas de questions. Du reste, je ne saurais vous répondre de façon sensée. Je ne comprends pas grand'chose aux rites que l'on va célébrer. A mon avis, ils s'appuient sur une vraie tradition, mais combien déformée ! Il s'agit d'un culte de Tanit retrouvé par Mme de L... personnellement, et dont elle s'est proclamée papesse. Ah ! si elle avait écouté mes conseils, ce serait bien autre chose ! Mais, entre nous, c'est le Diable que l'on adore sous le nom de Tanit.

— Puis-je fumer ? lui demandai-je.

— Naturellement !

Il me poussa dans un fauteuil et il me laissa seul dans l'obscurité.

J'y restai longtemps, tellement longtemps que je pus fumer toutes mes cigarettes. Je commençais à m'impatienter quand j'entendis les sons déchirants d'un violon.

C'était une musique triste, désespérée. Elle fit place aux notes d'un piano. Je compris que c'était le vieux musicien qui jouait et je fus frappé d'étonnement. Une sorte de folie circulait dans ces airs, une folie lascive, torturante, et des voix qui chantaient se mêlèrent bientôt à la musique.

J'entendis le pas furtif de Romboli.

— Surtout, pas un mot. Je vais entr'ouvrir très doucement la porte. Elle donne sur la galerie qui domine l'atelier. Les colonnettes de la balustrade sont très rapprochées et en vous mettant à genoux, vous pourrez voir sans être vu. Je vous dis tout de suite ce qui se passe pour que vous ne me posiez pas de questions. Il s'agit d'une initiation, l'initiation de la jeune fille blonde qui était au bout de la table. Maintenant, tenez-vous bien, vous allez sentir le parfum de Tanit.

Très doucement, il avait entr'ouvert la porte. Je fus presque suffoqué par une odeur âcre, puissante, à base d'ambre, mais qui devait provenir de mélanges compliqués. Ce n'était pas une odeur qui endormait. Elle mettait le système nerveux dans une disposition spéciale que je ne pouvais analyser, mais qui était nettement érotique.

Avec précaution, presque à plat ventre, je me glissai sur la balustrade.

Tout d'abord, je ne vis rien. La fumée était épaisse et les lampes étaient basses. Puis je distinguai le dos du vieux musicien, qui jouait en sourdine maintenant, et rythmait ce qu'il jouait du balancement de sa tête chauve. Un chant venait jusqu'à moi. C'était une invocation dont je ne distinguai pas les paroles. Les femmes qui chantaient étaient juste au-dessous et je ne pouvais pas les voir. Mais je perçus alors un objet qui n'était pas dans la pièce pendant que je m'y trouvais.

C'était une tige de métal que soutenait un triangle.

Ce triangle était blafard et me sembla d'argent. Alors, le vis la file des femmes, qui s'avançaient une par une, et qui se groupaient, et s'agenouillaient autour de ce bizarre objet d'adoration. Elles avaient revêtu des voiles noirs bordés de blanc, dont la légèreté laissait deviner les formes nues.

La jeune fille du sous-sol et sa grosse amie joviale étaient parmi elles. Cette dernière jetait à droite et à gauche des regards surpris et semblait tout à fait dépaysée. Elle ne prenait pas son rôle au sérieux et je sentais que, si elle avait rencontré un regard complice, elle aurait éclaté de rire.

Soudain, la musique s'arrêta. Celle des femmes qui avait conduit le cortège s'avança devant le triangle d'argent et je reconnus Mme de L... Cette dernière leva les bras et aussitôt une autre femme, d'un geste rapide, lui arracha son voile. Mme de L... était placée de dos et, autant que me le permettait l'éclat vague des lumières, je pus admirer la perfection de ses formes nues. Elle haussa le ton de sa voix et j'entendis cette invocation que je peux reproduire à peu près textuellement :

— O toi que nous adorons, sois vainqueur de la colombe, sois vainqueur du poisson, sois vainqueur de l'agneau. Dissipe le poison du péché et fais régner sur tes adeptes un bonheur aussi pur que celui des eaux primitives sous la lune. Reçois l'offrande de ta nouvelle fille.

La musique reprit aussitôt, et les chants retentirent avec une force accrue. Une des femmes agenouillées s'était levée, et la papesse nue l'avait prise par la main et l'entraînait vers une porte masquée par une tenture.

A ce moment, Romboli me saisit le bras et me chuchota à l'oreille :

— C'est tout. Vous ne verrez pas autre chose. Venez par ici.

Je me glissai derrière lui, dans la chambre toujours obscure.

— Mais je ne comprends pas, fis-je. Je crois discerner confusément un culte à la lune...

Tout à coup, au-dessus des chants et de la musique, éclata un cri, un cri de douleur, me sembla-t-il.

— Vous avez entendu ?

Mon compagnon venait de tourner le bouton de l'électricité et me montrait le petit escalier par lequel nous étions venus. Il se contenta de hausser les épaules.

— Rassurez-vous. Il n'y a rien de grave.

— Mais pourtant...

— Appelez cela, si vous voulez, une épreuve de l'initiation.

Les chants et la musique redoublaient. Mais ils avaient changé d'accent. Ils étaient triomphaux et prenaient l'allure d'une bacchanale.

Nous étions dans l'antichambre et Romboli me poussait doucement dehors. Sur le seuil, il me dit :

— Ne vous cassez pas la tête à trop chercher. Tanit, le culte du triangle... C'est une ancienne tradition sur laquelle ma patronne a greffé une église féminine. Il y a des femmes pour qui le plaisir a besoin d'un piment religieux.

Dehors, la nuit était calme. Je rentrai à pied. Et je songeais que s'il y avait vraiment dix mille adorateurs du Diable à Paris, à cette heure, dans beaucoup d'appartements clos, de temples secrets, se célébraient, autour d'autres triangles, autour d'animaux symboliques, autour de Baphomets étranges, des cérémonies, hélas ! que je n'arriverais jamais à connaître.

XVIII

UNE MESSE NOIRE LUCIFÉRIENNE

La messe noire !

Qui d'entre nous n'a pensé, au moins une fois dans sa vie, à ces abominables cérémonies, à ces pratiques sacrilèges, sans un sentiment d'effroi mélangé de curiosité ?

Ah ! si la messe noire existait encore, que ne donneraient pas certains pour y assister !

Mais est-elle dite encore aujourd'hui ; des prêtres impies la célèbrent-ils encore comme aux lugubres jours de la Montespan et de l'abbé Guibourg ?

Il n'y a pas si longtemps de cela, mon Dieu ! J.-K. Huysmans décrivait avec truculence et force détails une étrange réunion à laquelle le fameux abbé Boullan l'aurait fait assister...

Et, actuellement, en 1934, de nombreuses messes noires sont encore pratiquées. Dans une rue de Boulogne-sur-Seine, il y en a — paraît-il — toutes les semaines, et les instigateurs en seraient des personnalités notoires appartenant au parti radical-socialiste.

Mais l'intérêt que présentent ces cérémonies est des plus limités... La messe noire d'aujourd'hui ne diffère guerre de celles décrites par Huysmans, Coquiot, Jules

Bois ou Serge Basset. C'est toujours le même rituel : la parodie de l'office divin, célébré sur le ventre d'une femme nue servant d'autel, la pollution de l'hostie, l'invocation à Satan... et, à la fin, le déchaînement des appétits sexuels et l'amour en commun.

La messe noire est peut-être suivie sérieusement par une dizaine de satanistes convaincus ; les autres n'y viennent que pour renouveler dans un décor, généralement d'assez mauvais goût, des scènes licencieuses d'une originalité discutable et qui se déroulèrent un moment avec succès sous les ombrages du Bois de Boulogne.

Je n'avais donc nulle envie de me faire, à mon tour, le témoin et l'historiographe de ces turpitudes. Eleuthère K..., que je consultai naturellement à ce sujet, m'approuva :

— Les messes noires actuelles ne sont guère que des prétextes à réunions érotiques. Le mystère y est réduit à sa plus simple expression... Pourtant, pourtant... reprit-il en réfléchissant, il existe à Paris de sincères adorateurs du démon. Oui, oui, il y en a. Ils ont leurs temples, leurs prêtres. Et leurs cérémonies vous passionneraient certainement. Mais ils forment des sectes très fermées. Il est extrêmement difficile d'y être admis. Et je ne connais malheureusement personne qui pourrait vous y introduire.

Je me mis en quête, j'interrogeai des gens capables de me fournir une indication utile. J'appris qu'il y avait eu, quelques années auparavant, un ou des temples affectés au culte de Lucifer ; mais qu'actuellement les fidèles se réunissaient dans des maisons privées ; j'appris aussi que le démon marquait une prédilection certaine pour les êtres dont la sexualité était d'une orthodoxie plutôt relative.

Je me souvins de Gladys, cette étrange et jolie Américaine, dans l'atelier de laquelle j'avais assisté à une scène amoureuse et magique.

Les femmes, au cours de cette enquête, m'avaient apporté une aide efficace. Loulou, comme une fée bienfaisante, m'avait ouvert les portes du ménage Rosale et celles de la mystérieuse papesse noire. Mais Loulou était trop simple, trop saine pour le satanisme. Gladys, au contraire, me semblait représenter à merveille le type de la femme adonnée au culte sombre et pervers de Satan. Gladys s'était affranchie de tous les préjugés sociaux : elle aimait dans les plaisirs des sens une aimable fantaisie. Nous avions sympathisé et j'avais souvent été admis à participer avec son amie du moment à des jeux qui pour n'être pas innocents n'en étaient pas pour cela moins agréables.

Je lui avais parlé de mon désir de connaître les arcanes du culte luciférien à Paris. Elle avait évité de répondre. Ignorait-elle ce que je lui demandais ou ne voulait-elle rien dire ? Je n'insistai pas, et des mois passèrent.

Gladys, avec ses grands yeux bleus profondément cernés de mauve, sa petite bouche qui semblait toujours humide de sang, prenait de plus en plus l'aspect d'une « vamp » inquiétante et mystérieuse. Je vis traîner dans son boudoir des livres de sciences dites maudites ; elle devint d'une nervosité maladive et — comment expliquer cela ? — je sentis chez elle une atmosphère bien différente de celle que j'avais connue auparavant. Elle ne se livrait plus à l'amour avec cette insouciance légère qui faisait son charme, mais avec une sorte de fureur passionnée... et empreinte de tristesse.

Ce changement — me sembla-t-il — avait coïncidé avec l'arrivée d'une nouvelle favorite. Une curieuse fille... Jolie, certes, mais un type qu'on ne rencontre pas tous les jours. Des cheveux noirs, une peau basanée de gitane et dans ce visage de moricaude de longs yeux verts à l'expression énigmatique ! Cette Rita, dont la blonde Américaine paraissait fort éprise, se prétendait espa-

gnole. Elle méritait certainement les hommages que son amie se plaisait à lui rendre, et je passai, avec les deux jeunes femmes, une soirée que j'aurais mauvaise grâce à oublier.

Le lendemain, tout en gardant sur les détails de ma visite un silence discret, je fis part à Eleuthère K... de deux remarques que j'avais faites : la peau des deux amies était glacée et le bord de leurs paupières légèrement rougi, comme les yeux des personnes ayant l'habitude de veiller trop tard.

— Oh ! oh ! s'exclama mon vieux conseiller, ce sont là des signes infaillibles. Vos amies sont des servantes dévouées de Lucifer. Les femmes ont toujours fait bon ménage avec le démon. D'ailleurs, ne confondez pas... L'hommage que ces dames rendent à Lucifer, j'en suis sûr, n'est point du tout dans le genre de ceux que les sorcières rendent au Maître du mal. Lucifer est un « esprit de lumière », mais non le bouc fourchu et immonde des nuits de sabbats et des messes noires de Mme Chantelouve. Vous aurez de la chance si vous réussissez à être le témoin d'une de leurs cérémonies. Sauf un certain M. Louatron qui publia avant la guerre une brochure aujourd'hui introuvable, contenant le récit d'une visite chez les lucifériens, je crois bien qu'aucun profane n'a jamais pu, depuis lors, se mêler aux groupes parfaitement sincères de ceux qui adorent l'ange vaincu. Ce serait donc une chance inespérée pour vous si des adeptes lucifériennes consentaient à vous emmener avec elles.

Gladys me témoignait une réelle affection. Elle aurait voulu me faire plaisir. Cependant, elle opposa une physionomie fermée à mes premières ouvertures, concernant les cérémonies mystérieuses auxquelles elle prenait part.

Je revins à la charge car, ayant suivi un soir, à leur insu, mes deux belles amies, je les avais vues entrer dans

une maison d'assez sinistre apparence, où j'étais sûr que se célébraient les fameuses messes noires.

Certain jour, en fin d'après-midi, nous reposions tous trois dans l'atelier de Gladys, apaisés et languissants. Je sommeillais à demi, quand je surpris entre les jeunes femmes un entretien animé et dont je devais faire les frais. Gladys me montrait et insistait auprès de son amie. Finalement, celle-ci dut se laisser convaincre, car je la vis attirer vers elle le pâle visage de l'Américaine, en murmurant :

— Fais ce que tu voudras, chérie !

Je fis semblant de me réveiller. Après quelques mots insignifiants, Gladys aborda enfin le sujet qui me tenait tant à cœur. Rita l'avait initiée au culte luciférien. Toutes deux pourraient peut-être me fournir des renseignements qui m'intéresseraient...

Ce n'était pas ce que je voulais : je désirais être moi-même spectateur, je désirais voir personnellement...

— Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible ! répétaient les deux amies.

La patience est la meilleure méthode pour arriver à ses fins. Jamais je ne montrai autant d'empressement galant auprès des deux amies.

Je restai avec elles une partie de la nuit. Quand je les quittai, j'avais obtenu gain de cause.

Une messe noire devait être célébrée deux jours après ; les fidèles seraient au nombre d'une cinquantaine. On me placerait assez loin, dans le fond de la chapelle. Je ne distinguerais peut-être pas tout très bien, mais j'apercevrais tout de même quelque chose et elles m'expliqueraient ce que je n'aurais pas compris. Elles me recommandèrent surtout une discrétion et un sang-froid absolus. La moindre imprudence de ma part pourrait amener de graves conséquences. J'étais si content que je promis tout ce que l'on me demandait.

*
* *

Je mentirais en disant que le cœur ne me battait point, lorsque j'allai chercher à l'heure convenue mes providentielles introductrices.

Il était onze heures du soir. Un taxi, auquel Rita donna l'adresse de notre destination, nous conduisit dans une de ces rues suintant le mystère, qui avoisinent le Jardin des Plantes. J'avais donné ma parole — et je la tiens — de ne pas chercher à repérer l'emplacement exact et surtout de ne point le divulguer.

Nous nous arrêtâmes devant une porte cochère à demi entr'ouverte. Quelques autos stationnaient un peu plus loin.

— Suivez-moi ! me lança Gladys dont la main tremblait d'impatience.

Après avoir longé un couloir obscur, qu'aucune lampe n'éclairait, nous nous trouvâmes devant une espèce de hangar. La porte en était entre-bâillée : les deux femmes me précédèrent d'autorité et l'une d'elles prononça un mot que je ne distinguai point et qui devait prouver que l'on était initié.

Je ne vis pas grand'chose au début, car la pièce, assez vaste, était plongée dans la pénombre et il fallait que mes yeux s'habituent à cette demi-obscurité. Il y avait déjà beaucoup de monde : des hommes et des femmes, mais ces dernières me parurent en plus grand nombre. La plupart d'ailleurs étaient jeunes et d'aspect quelque peu excentrique, mais agréable.

Mes yeux s'accoutumant peu à peu à cette faible clarté, je pus examiner la disposition de la pièce. Avait-on voulu imiter un temple ? Je ne sais, mais de gros piliers s'élevaient : ce fut derrière l'un d'eux que Gladys me

plaça en m'ordonnant formellement de n'en bouger sous aucun prétexte.

Les murs et les piliers eux-mêmes étaient recouverts de lourdes et riches étoffes noires, sans doute du velours. Tout l'ameublement était des plus luxueux. Des tapis moelleux cachaient le carrelage du sol, et cette « chapelle » bizarre était remplie, non d'inconfortables et laides chaises de paille, mais de divans, de canapés et d'une profusion de coussins jetés pêle-mêle, ici et là. Leur couleur sombre empêchait heureusement la pièce de ressembler trop à certains mauvais lieux, nullement sataniques.

Je fus frappé par l'aménagement du plafond : il était cintré en forme de coupole et un trou conique s'ouvrait au milieu. Je pensai que cela formait une espèce de cheminée d'aération et que cela était nécessaire pour chasser la fumée des parfums que l'on faisait généreusement brûler. J'avais été déjà, dès mon entrée, suffoqué par l'odeur âcre, doucereuse et troublante des substances embrasées dans de grandes cassolettes de bronze.

— Il y a un peu de tout, me renseigna Rita dont les pommettes bronzées me parurent enfiévrées : jusquiame, stramoine, mandragore, etc., etc. Sentez, sentez-vous ?

Elle me serra le bras avec une violence qui me surprit d'autant plus que, pour le moment du moins, ces effluves m'engourdissaient et m'alourdissaient le sang.

La curiosité cependant m'empêchait de sombrer dans une fâcheuse torpeur, et Gladys, alanguie contre moi, m'indiquait d'une voix rauque :

— Tenez, voilà l'autel !

Les cassolettes, les vases aromatiques étaient disposés autour de l'autel, que couvrait un drap noir frangé d'argent. Au-dessus, un grand pentagramme doré, et sur le tabernacle resplendissait une étoile d'or !

Chose étrange ! Lucifer, l'Esprit de lumière, ne devait

pas apprécier beaucoup la clarté de nos luminaires modernes. Point de ces lampes électriques aux réflecteurs aveuglants, point de ces rangées d'ampoules brillantes ! Le sanctuaire — si c'est là le terme propre — n'était éclairé que par de chiches lampes à huile, contenues dans des verres de couleur, et accrochées au plafond par des chaînettes d'argent.

— A quoi sert donc ce grand garde-manger ? m'exclamai-je.

En effet, face à l'autel, s'élevait une vaste cage en toile métallique. Mon imagination surexcitée me représentait déjà des victimes ligotées, enfermées dans cette cage et torturées savamment pour plaire au maître de ces lieux.

Gladys me rassura :

— C'est là que l'on va introduire dans un instant le médium. On fermera la porte avec un cadenas et l'on glissera sur le plancher une plaque de zinc, pour éviter toute possibilité de fraude.

— Qu'avez-vous donc besoin d'un médium ?

— Chut, chut ! Vous verrez... Regardez surtout bien attentivement cette statue. Tenez, profitez de ce que nous sommes en avance pour l'examiner de près. Vous m'en direz des nouvelles...

Oui, elle était assez bizarre cette statue, mais je ne me rendais pas très bien compte du rôle qu'elle allait jouer et de la raison pour laquelle ma jolie amie s'y intéressait tant. Elle représentait un ange, sans doute Lucifer lui-même, sous la forme d'un beau jeune homme tout nu, d'une taille normale, présentant quelque analogie avec les inoubliables créations du Vinci. Le corps parfait était plutôt celui d'un troublant androgyne que d'un athlète aux muscles saillants. Des ailes étaient attachées aux épaules : une grosse étoile de rubis scintillait sur le front. Le bras gauche levé portait une torche, tandis que

la main droite pendante tenait un cercle dans lequel était inscrit un triangle phosphorescent.

Suivant les conseils de Gladys, sans laquelle j'aurais été bien dépaysé dans un pareil milieu, je m'étais approché de la statue. Elle était posée sur un socle de pierre, de sorte qu'elle semblait dominer les assistants. En quelle substance était-elle ? Je n'osai pas trop y toucher, par crainte de me faire remarquer. Elle me sembla être en stuc peint, car elle possédait absolument la carnation d'un homme normal.

— Crois-tu qu'il est beau ? me murmura Gladys en me tutoyant, comme elle ne le faisait qu'à certaines minutes d'intimité... Presque un corps de jeune femme ! Te souviens-tu de Liliane ? Elle en eût été amoureuse.

J'avançai machinalement, lorsque je fis un bond en arrière, comme si j'avais mis le pied sur un serpent. Ma chaussure venait de heurter un obstacle : la faible lueur de la lampe me fit reconnaître un grand Christ en fer, allongé sur le sol au pied de la statue ailée. Dieu, l'adversaire, était ainsi jeté par terre pour qu'on le piétinât. Je n'ai point le goût du sacrilège et il me fallut tout mon sang-froid pour conserver le silence. Une exclamation déplacée de ma part m'eût infailliblement fait mettre à la porte, et je tenais, passionnément, à rester jusqu'au bout : la cérémonie ne devait pas manquer de piquant.

D'autres fidèles étaient encore arrivés. A quelle classe sociale pouvaient-ils donc appartenir ? Intellectuels, bohèmes, gens oisifs ? J'aperçus des messieurs élégants et même d'une coquetterie équivoque ; de même plusieurs groupes de jeunes femmes me semblèrent un peu trop serrées les unes contre les autres.

Tout ce monde parlait à voix basse, exactement comme dans une église. Les volutes de fumée des substances aromatiques brûlant dans les cassolettes et les vases disposés près de l'autel s'épaississaient : elles étaient

aspirées par l'air provenant du trou conique du plafond, mais elles formaient une brume bleuâtre à travers laquelle êtres et choses m'apparaissaient avec des contours indistincts et flous.

Il devait être à peu près onze heures et demie. A ce moment-là, je remarquai une grande agitation : l'assemblée s'immobilisa et se tut.

Gladys me chuchota rapidement :

— La cérémonie va commencer. Voici le médium.

Effectivement, je m'aperçus qu'une petite porte située derrière l'autel venait de s'ouvrir, laissant passer une grande jeune femme d'une beauté parfaite. Elle avait des cheveux d'un blond ardent coupés très courts, qui flamboyaient au-dessus de son front, en flammes de punch, et qui lui donnaient un air à la fois ingénu et pervers. Une robe en résille de soie noire, une impalpable toile arachnéenne, moulait étroitement son corps élancé et nerveux et le faisait paraître encore plus nu. Un énorme rubis, un véritable œuf de pigeon, scintillait seul à l'index de sa main droite, comme un terrible caillot de sang.

Elle était suivie de douze autres jeunes femmes. Je remarquai avec stupeur qu'elles étaient toutes également blondes, à l'exception d'une seule dont la chevelure était aussi ténébreuse que la nuit. Elles portaient de longues robes de velours d'un rouge écarlate, comme un beau sang limpide.

Le médium entra dans la cage métallique. Deux hommes de l'assistance, au facies tourmenté, en fermèrent la porte à clé et y apposèrent les scellés. Puis ils glissèrent sur le carrelage une plaque de zinc, afin d'empêcher toute possibilité de fraude par le moyen d'une trappe quelconque.

— Mais qu'a-t-elle donc à la main ? demandai-je.

— Un violon : elle est très forte virtuose et elle

va jouer tout à l'heure, au gré de son inspiration.

Les douze jeunes femmes s'installèrent au pied de l'autel, et j'entendis tout à coup une musique très lente, très langoureuse. C'était le médium qui préludait et je me rappelai le vers fameux :

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige...

C'était en tout cas un cœur affligé, un cœur nostalgique et douloureux qui exhalait ses angoisses.

— Entendez-vous, entendez-vous, me dit Gladys, toute la misère du monde ? C'est Lucifer (elle chuchota plus bas pour ajouter), notre maître, notre grand maître, qui gémit sur nous !

Je portai la main à mon front. Je commençais à être sérieusement incommodé par les effluves bizarres qui m'enveloppaient. Avais-je mal à la tête ? Non, pas précisément. J'avais l'impression qu'un épais, qu'un inextricable filet m'enveloppait le cerveau. Une chaleur assez agréable — et pourquoi ne pas l'avouer ? d'ordre sensuel — se répandait dans mes membres, et le spectacle qui se déroulait devant moi était un peu du même genre que ceux auxquels on assiste, sinon complètement ivre, du moins lorsqu'on a vidé sans les compter plusieurs coupes d'extra-dry.

— Le Grand Prêtre ! murmurèrent Gladys et Rita.

Un homme très grand, dont la chevelure d'ébène était rejetée en arrière, « à l'artiste », s'avança tout d'un coup vers l'autel, en passant par la même petite porte qui avait précédemment livré passage au médium et à ses suivantes. Il marchait à pas rapides et secs ; un large manteau de pourpre était jeté sur ses épaules, découvrant des habits sacerdotaux, parsemés d'étoiles et de têtes de mort brodées or et noir. Cet être, sec comme un sarment de vigne, avait certainement quelque chose d'anormal.

Dans son visage échauffé et vineux, les yeux luisaient d'un éclat insoutenable. Ils étaient verts, non pas de ce vert glauque et fluide des prunelles de Gladys, mais d'un vert grisâtre, malsain... J'eus l'impression — fausse, évidemment — qu'ils se fixaient un moment sur moi et j'en ressentis aussitôt un indéfinissable malaise.

— Tâchez de voir ses pieds ! me conseilla mon amie.

Le singulier officiant était arrivé devant l'autel. J'eus beau m'écarquiller les yeux, je ne vis rien de remarquable. Gladys, alors, me renseigna :

— Sur ses semelles, on a tracé en noir une croix... Vous comprenez, n'est-ce pas ? C'est pour pouvoir la piétiner constamment.

— Bien puéril ! ne pus-je m'empêcher de dire.

— Pourquoi ? objecta la blonde Américaine. Le Christ n'est-il pas l'adversaire triomphant de Lucifer ? Mais, patience ! les temps sont proches...

Je n'écoutai point les vaticinations de la luciférienne enfant du Minnesota... à moins que ce ne fût du Wisconsin. Le prêtre préludait, en effet, à sa cérémonie sacrilège. Tandis que les vibrations musicales emplissaient la chapelle, il saisissait avec un geste onctueux — à n'en point douter fort ecclésiastique — le tabernacle d'où il retirait le ciboire. Il s'emplit alors les mains d'un paquet d'hosties blanches.

— Elles sont consacrées, vous savez ! me précisa Gladys, car Rita qui s'était installée au premier rang, tout près des douze jeunes femmes en rouge, écoutait passionnément les notes déchirantes du violon et semblait en extase.

— Consacrées ? repris-je. Sont-elles donc consacrées par cet homme ? Est-il prêtre de l'église catholique ?

— Je... je ne sais pas ! balbutia mon amie, fort gênée. Tenez, tenez, continua-t-elle pour m'empêcher de poser à nouveau ma question, voyez les hosties lucifériennes !

L'officiant prit un autre ciboire beaucoup plus riche que le premier, avec des incrustations de pierres précieuses, et il déposa sur l'autel un petit tas d'hosties entièrement noires. Oh ! oui, c'étaient bien là des hosties lucifériennes... Il suffisait, pour s'en rendre compte, de regarder les mouvements d'adoration du desservant.

Il traça en l'air des signes cabalistiques, s'agenouilla, se livra à des invocations bizarres dont je ne compris point le sens et, finalement, prononça d'une voix rauque une espèce de prière que je n'ai point sténographiée — et pour cause ! — mais qu'avec l'aide de Gladys et de Rita j'ai pu à peu près reconstituer ainsi :

« Nous t'en supplions, Lucifer, daigne accepter nos fervents hommages ! Nous t'adorons, toi qui fais jaillir la jouissance et qui agrémentes d'ardentes voluptés notre malheureuse existence terrestre, empoisonnée par le terrible Adonaï. Notre vie, nos pensées et nos actes, nous te les consacrons ! Nous nous donnons à toi pour toujours. Notre virilité, hommes, t'appartient ; femmes, nos chairs avides de caresses, sont à toi ! Prends nos corps, Lucifer ! Lucifer, prends nos âmes ! »

Tous les fidèles répétèrent avec une ferveur qui n'était point feinte cette étrange oraison.

Je regardai machinalement Gladys ; elle appuyait contre mon épaule son visage aux prunelles chavirées et je sentis son corps tendu par le désir, qui s'offrait sans retenue au baiser invisible de l' « Esprit de lumière ».

Je lui secouai le bras. Elle se ressaisit aussitôt. Heureusement pour moi, car la chaleur, les parfums aromatiques, la fumée qui s'épaississait autour de l'autel, toute cette atmosphère passionnée et malsaine, m'oppressait, me grisait et j'aurais probablement eu une défaillance si la jeune femme, se souvenant qu'elle avait été autrefois une alerte sportive, ne m'avait pas soutenu d'une poigne vigoureuse.

— Appuie-toi contre le pilier ! me chuchota-t-elle impérativement, en reprenant son tutoiement.

Personne n'avait fait attention à nous. L'assistance était bien trop intéressée par le déroulement de la cérémonie.

Comme dans un rêve, j'aperçus le sinistre officiant, dont l'étole portait une croix renversée, qui s'approchait de la cage métallique.

La jeune femme avait déposé son violon à côté d'elle et elle s'était agenouillée dans une attitude d'humiliation et de respect. Je devinai ses jeunes seins fermes et arrondis dont le bout rose pointait sous la résille de soie.

— Elle va communier ! murmura Gladys.

Je n'interrogeai point mon amie, mais je me demandai comment le médium, enfermé dans sa cage, pourrait recevoir l'hostie à travers le grillage métallique, dont la trame était aussi fine que celle d'un filet à papillons.

J'entendis la formule sacramentelle : « Hélion, imprègne-le ! » Puis un murmure de stupéfaction s'éleva de toute l'assemblée.

— Le premier miracle ! Le premier miracle ! s'exclama avec enthousiasme Gladys.

— Quoi donc, quoi donc ? fis-je curieusement.

— Oh ! me reprocha-t-elle, très excitée, tu n'as point vu ?

Non, je n'avais point vu : la fumée des brûle-parfums, à laquelle je n'étais point habitué, m'en empêchait. J'avais perdu un bien curieux spectacle : il paraît que l'hostie noire s'était envolée d'elle-même des doigts du prêtre, qu'elle avait traversé sans s'émietter le moins du monde la toile métallique et qu'elle s'était posée bien gentiment sur la langue de la jeune femme.

Ce prodige, tous les fidèles l'avaient vu... Mais il est vrai que je n'étais pas un fidèle.

Cependant, fort surexcité, je me promis bien de suivre

le conseil donné à Michel Strogoff : « Regarde de tous tes yeux, regarde ! »

La jeune femme-médium demeurait agenouillée, attendant le ruissellement des jouissances promises. D'une voix de contralto qui me remua les entrailles, elle implorait :

— Pénètre en moi, Lucifer ! Imprègne-moi, Hélion de ta substance !

Le prêtre s'était précipité sur l'autel, comme mû brusquement par une force irrésistible. Il prit une poignée des hosties blanches qu'il avait déposées à côté du tabernacle et se retourna vers les fidèles. Son expression était terrifiante ; diabolique serait le mot particulièrement juste. Ses yeux lançaient des éclairs, sa bouche grimaçait et la bave moussait au coin de ses lèvres.

D'où venait donc cette fureur subite ? Il s'empara avec un geste de tueur d'un poignard rituel qui traînait derrière le tabernacle et se mit à en transpercer sauvagement les hosties blanches. On eût dit qu'il était soudainement devenu fou. Il poussait des grognements, il jurait...

— Il tue Adonaï, notre éternel adversaire ! m'expliqua Gladys.

La rage du célébrant se communiqua à toute l'assemblée. Il lança en effet, devant lui, quelques blanches hosties qui tourbillonnèrent un moment, pareilles à des roses blanches effeuillées par l'orage.

Hommes et femmes se bousculèrent rudement pour saisir au vol les petits disques divins. Ce fut la mêlée ; Rita griffait furieusement ses voisins ; Gladys, par une sorte de pudeur qui m'étonna, avait à peu près gardé son sang-froid et n'avait point bougé... N'étais-je pas transporté dans un asile de fous ? Tous ces êtres, hors d'eux-mêmes, lacéraient les hosties qu'ils avaient pu ramasser, les déchiraient, les piétinaient, les souillaient à qui mieux mieux.

Finalement, le célébrant fit un geste autoritaire pour arrêter ce déchaînement hystérique. Calmé, lui aussi, comme par enchantement, il prit délicatement une hostie blanche dans le ciboire et la jeta dans le brasier incandescent d'un brûle-parfums oriental.

— Qu'Adonaï, que le Dieu méchant souffre à son tour tous les maux cruels qu'il inflige à l'humanité ! s'écria-t-il d'une voix puissante.

Puis il ajouta :

— Puissent tous tes emblèmes être détruits comme vont l'être ceux-ci !

Sur un signe de sa main droite, une des douze assistantes, la seule qui fût brune, se sépara de ses compagnes, passa en glissant derrière l'autel, souleva le rideau noir frangé d'argent et disparut. Elle revint quelques instants après, portant dans ses bras un coffret d'ébène inscrusté de signes bizarres que je distinguai mal, et le tendit cérémonieusement au prêtre.

Il en retira avec précaution diverses figurines en cire. Je reconnus le Poisson, emblème des chrétiens de l'église primitive, la Colombe, symbolisant le Saint-Esprit, et l'Agneau, représentant le sacrifice du Christ.

Il lança successivement dans le feu, après les avoir souillés de crachats, le Poisson et la Colombe qui fondirent immédiatement.

Il ne restait plus que l'Agneau. La jeune fille brune était près de lui. Il lui passa la figurine, en scandant ces mots :

— Une Vierge t'a mis au monde, ô Christ maudit. Qu'une vierge aujourd'hui te détruise !

— Vous comprenez, me chuchota Gladys : cette jolie fille est la seule qui, au milieu de ses onze compagnes, soit vierge. On la choisit brune pour la distinguer immédiatement des autres... Oui, vierge... continua-t-elle en riant. Mais je te garantis qu'après la cérémonie elle ne le sera plus !

Pour le moment, elle cassa en morceaux qu'elle émietta le petit agneau de cire, et elle le lança farouchement dans le brasier.

Dois-je avouer qu'à partir de cet endroit de la cérémonie je perdis à demi la notion de tout ce qui se passait autour de moi ?

Effectivement, on alimenta de nouveau cassolettes, vases et brûle-parfums qui répandirent une fumée âcre et si épaisse que je suffoquai littéralement. J'aurais avalé vingt cocktails et autant de whisky-sodas que j'eusse été plus lucide. Les mots que l'on me disait me parvenaient comme à travers un brouillard et hommes et choses m'apparaissaient nimbés d'une sorte de halo trouble et indistinct.

Gladys se rendit bien compte que je risquais de m'évanouir si je restais ainsi debout, même appuyé contre un pilier. Elle m'installa sur un divan tout proche. Aussi mes souvenirs de la fin de ce singulier office sont-ils du genre de ceux qui émergent au matin, après une nuit d'ivresse.

En toute franchise, je ne puis affirmer que j'ai vu moi-même ce que je vais raconter. Le spectacle, si je le décrivais réellement tel qu'il m'est apparu, serait affreusement incohérent et décousu. Mais mes deux amies m'ont fourni tant de détails que je puis aisément suppléer à la carence de mes observations personnelles.

***

Ce dont je me souviens parfaitement, c'est d'avoir entendu sonner les douze coups de minuit qui, rarement, me parurent plus impressionnants.

Je crois qu'ensuite le célébrant, après avoir pratiqué divers rites incompréhensibles pour un profane, marcha

d'un pas délibéré vers le médium toujours immobile dans sa cage et le fixa plusieurs minutes de son regard flamboyant.

Puis, raide, d'un pas automatique, il revint vers l'autel, y prit un gros livre ancien, aux fermoirs d'argent, et, debout au pied de la curieuse statue peinte, lut une assez longue adjuration. Je n'entendais pas toutes ses phrases, prononcées d'une voix tantôt sourde et monotone, tantôt impérieuse et aiguë. Je sais seulement qu'elles contenaient de tels sacrilèges que j'en étais gêné.

C'étaient des injures de la plus basse, de la plus ordurière catégorie, à l'égard de Dieu. En y réfléchissant il me semble bien improbable que ces affreuses imprécations aient été contenues dans le vieux grimoire que tenait le mauvais prêtre. Il devait se laisser aller à son inspiration, il devait improviser, car il employait une langue bourrée de mots d'argot, et d'un argot ultra-moderne que n'eussent, certes, point compris maître François Villon, Colin de Cayeux et autres coquillards.

Le ton se fit alors plein de respect. Le célébrant s'adressait directement à son maître. Gladys m'aida à en reconstituer approximativement les phrases :

« O Lucifer, seigneur de ce monde et de l'univers, viens établir ton royaume parmi nous, renverse de leurs trônes les dieux usurpateurs et particulièrement Adonaï, Christos, et apporte sur la terre une ère de bonheur et de joie, exempte du poison chrétien de la douceur, de l'esprit du péché et de la sombre perspective d'une vie éternelle.

» Lucifer, toi que tous, tant que nous sommes, hommes et femmes, nous vénérons et nous désirons, descends parmi nous. Ta présence nous inondera de joie... Lucifer, Hélion, nous sommes prêts ! Vois : toutes ces belles jeunes femmes frémissent d'impatience... Nos chairs sont brûlantes d'amour... Descends, descends parmi nous et inspire-nous les caresses les plus perverses... Descends,

et nos soupirs de volupté résonneront bientôt à tes oreilles. »

De cette oraison impie, je n'avais guère retenu que le mot : volupté. Il s'exhalait de tous ces corps énervés un tel rayonnement impur, que je me sentais moi-même envahir par un trouble étrangement sensuel.

— Regarde le médium, regarde ! me souffla Gladys, haletante.

La belle jeune femme semblait en proie à une crise d'hystérie. Brusquement terrassée, elle se tordait dans d'affreuses convulsions sur la plaque de zinc recouvrant le dallage. Elle avait, de ses ongles, déchiré sa robe si finement arachnéenne qui restait attachée aux hanches ; mais le haut du corps était entièrement dénudé.

La splendide créature ! Sa chair était agitée de tressaillements : c'était le spectre même de la luxure qui se roulait devant nous...

Les ongles de Gladys s'enfonçaient dans mes bras ; les fidèles, autour de moi, contemplaient en frémissant cette vision d'une telle volupté, qu'elle en devenait douloureuse.

Trois minutes s'étaient à peine écoulées... M'étais-je assoupi ? Je serais bien incapable de le dire. Ce qui est certain, c'est que je fus brusquement arraché à ma torpeur. Des cris d'angoisse et de surprise s'échappaient de la gorge de mes voisins ; Gladys s'abattit en hurlant sur moi :

— Il vient, il vient, il va venir !

Une bourrasque semblait souffler dans cette pièce aux portes closes. Des femmes plaquaient contre elles leurs jupes dans lesquelles s'engouffrait un vent mystérieux ; les faibles clartés des lumignons pendant du plafond vacillaient ainsi que des flammes dans la tempête. La fumée s'épaissit davantage. J'eus l'impression — mais correspondait-elle à la réalité ? — que l'ouragan venait

du sol. Celui-ci, d'ailleurs, se mit à trembler avec un épouvantable grondement : ainsi, sur la scène de l'Opéra et du Châtelet, imite-t-on le fracas du tonnerre.

— Le voilà ! Le voilà ! s'exclamèrent toutes les bouches.

— Le vois-tu ? Le vois-tu ? me demanda Gladys, incapable désormais de maîtriser ses nerfs.

Qu'étais-je capable de voir, dans l'état où je me trouvais ?

Je crus pourtant distinguer que les volutes de fumée se condensaient au-dessus du grand brûle-parfums oriental et qu'elles prenaient une forme humaine.

Mes amies me certifièrent le prodige : la vapeur opaque avait donné naissance à un être, exactement semblable, en tout point, à la merveilleuse statue que l'on m'avait fait admirer au début.

Aucun des assistants n'avait mis en doute le miracle... J'allais écrire, le mirage. C'était bien « l'Esprit de lumière » qui avait répondu aux conjurations de l'officiant et qui s'était présenté aux yeux de ses fidèles sous l'apparence exacte de sa statue.

Je dus vraisemblablement sombrer dans un engourdissement provoqué par les exhalaisons aromatiques qui emplissaient la pièce, car je n'ai gardé aucun souvenir de l'apparition étonnante de l'Ange lumineux...

Il sauta, me racontèrent fort prolixement les deux jeunes femmes, avec une grande légèreté, du trépied de bronze sur lequel il s'était matérialisé. Oui, matérialisé... Gladys m'affirma — et elle paraissait de bonne foi — qu'elle avait touché de ses propres mains les grandes ailes légères et si douces, d'une blancheur éblouissante, mais dont — constatation curieuse ! — l'extrémité paraissait maculée de boue.

Elles prétendirent avoir tout observé en détail : l'apparition était complètement nue. Le corps, pareil

à celui de la statue, était de proportions parfaites, mais il était asexué. Ses mains étaient fines et soignées comme celles d'une femme, mais les pieds semblaient vaporeux et flous, comme si la matérialisation était inachevée de ce côté-là.

— Et la figure ? m'enquis-je.

— Oh ! elle était d'une beauté rayonnante. L'expression en était d'une sensualité perverse et, en même temps, d'une tristesse si affreuse qu'on en était troublé jusqu'au fond du cœur. Les yeux noirs étaient empreints d'une inquiétude, d'une angoisse indéfinissables. La bouche, aux lèvres d'enfant boudeur, était plissée avec amertume...

L'être se traînait, paraît-il, dans la chapelle en soupirant et gémissant. Il avait l'air en proie à une indicible mélancolie. Il s'approcha de quelques très jeunes gens ainsi que des femmes, pâmées devant lui.

Une ou deux fois, il voulut parler. Des mots inarticulés s'échappèrent de sa bouche. Le prêtre vint tout près de la cage et posa longuement son regard magnétique sur le médium, dont le corps était tordu en arc.

L'ange — à la suite de quel échange de forces ? — s'immobilisa. Il tendit le bras, avec le geste d'imposer le silence... Son corps était à la fois lumineux, phosphorescent plutôt, et diaphane.

— Parle-nous, Dieu bon, Dieu juste, ô Lucifer ! implora le célébrant.

Les douze jeunes femmes se jetèrent à genoux, leurs cheveux blonds formaient un tapis d'or soyeux aux pieds de l'Etre de lumière, qui se décida à parler.

J'étais fort curieux de connaître le discours de Lucifer. C'est une aubaine qui n'échoit pas à tout le monde. Sans doute avait-il fait des révélations extraordinaires. Je suppliai Gladys de se rappeler exactement les termes dont s'était servi l'ange aux ailes candides.

Hélas ! je fus bien déçu. Je ne puis supposer que la mémoire ait trahi Gladys, puisque Rita me confirma les paroles rapportées par son amie.

Lucifer — à moins qu'un imposteur n'eût pris sa place — s'exprimait à peu près comme un mauvais orateur de loge maçonnique.

Les lieux communs ne l'effrayaient guère, car il en dévida tout un collier. Il parla — si j'en crois mes amies — de l'obscurantisme de l'Église catholique et de l'intransigeance des prêtres. Il prouva tout au moins qu'il possédait quelques notions d'histoire, car il débita un petit cours à l'usage des écoles primaires, stigmatisant Torquemada et vantant Jean Huss et autres « flambeaux de l'humanité ».

Décidément, ce diable n'était pas trop original. Il ne s'anima un peu, me confièrent Gladys et Rita, qu'en maudissant Adonaï, responsable de tous les maux qui s'étaient abattus sur la terre.

« Suivez-moi, marchez derrière moi, dévouez-vous corps et âme à mon culte, et je vous donnerai le bonheur. L'homme n'est point fait pour se priver, mais pour vivre librement. Rejetez toutes les disciplines, toutes les contraintes... Votre corps, aujourd'hui, vous fait souffrir. Quand j'aurai vaincu Adonaï, le corps ne sera plus pour vous qu'un instrument de volupté. Aimez-vous, sans distinction de sexes... Toutes les caresses sont permises... En vérité, je vous le dis : Aimez-vous les uns les autres... Que les hommes et les femmes se mêlent ; mais si cela vous plaît, ô jeunes gens, aimez-vous les uns les autres, et vous, jeunes femmes, aimez-vous les unes les autres... Car, je vous le dis en vérité, l'amour qui m'est le plus cher, c'est certainement l'amour stérile. »

Telles furent les paroles que me répétèrent mes amies. Elles n'avaient rien de transcendant ; mais il faut croire qu'elles suffirent à fatiguer l'Esprit de lumière, car, après cet effort, il voulut disparaître.

Encore une fois, j'étais plongé dans une étrange prostration... Je ne dormais point, mais j'étais dans un engourdissement qui, je le dis franchement, me privait de l'usage de mes sens. Et je ne connais la fin de cette curieuse messe luciférienne que d'après les confidences de Gladys, confirmées, voire précisées et complétées par Rita.

Un ange, qui a des chances d'avoir des ailes, songe naturellement à s'en servir. Celui-ci se mit, paraît-il, à voleter, à tourbillonner dans l'intention évidente de quitter ses adorateurs par l'orifice béant dans le plafond. Ses efforts, paraît-il, étaient navrants ; il se blessait les ailes contre les murs, tombait, recommençait, échouait encore... Son expression était déchirante ; des larmes coulaient de ses yeux et il murmurait d'un ton angoissé :

— Ah ! le ciel ! le ciel !

Un moment même, il heurta un trépied de bronze qu'il renversa et qui roula sur le sol avec un fracas assourdissant.

Effectivement, j'avais entendu un grand bruit à travers la brume fantastique qui m'enveloppait, mais je n'y avais point prêté attention...

Cependant, l'ange était retombé, impuissant à remonter vers sa patrie céleste. Ses ailes, me précisèrent mes amies, étaient meurtries et complètement souillées de poussière et de boue.

Renonçant à s'envoler définitivement vers le firmament, il se courba et se pelotonna sur lui-même...

A travers le réseau de fumée qui s'épaississait de plus en plus dans la pièce, les fidèles remarquèrent avec stupeur que la forme de l'Être mystérieux se condensait en une sphère opaque et sombre. Elle roula sur le sol, puis s'immobilisa. Finalement, la boule crépita avec le bruit de la grêle frappant les toitures ; elle diminua progressivement de volume jusqu'à ce qu'elle éclatât sèchement, comme un ballon d'enfant.

La vapeur se désagrégea sur le carrelage.

C'était déjà assez extraordinaire et Gladys, vis-à-vis de qui je témoignais un certain scepticisme, se montra indignée.

— Croyez-vous que j'invente, par hasard ? Vous pouvez demander à tous ceux qui étaient là... Ils ont tous assisté à cette désincarnation qui fut accompagnée par un cri terrible du médium.

De nouvelles convulsions secouèrent son corps et, d'un bond, elle se releva. Ses yeux étaient encore hagards, mais la transe était finie.

Il y eut encore quelque chose, sinon de plus, tout au moins d'aussi extraordinaire. Et j'en fus le témoin.

La sphère, en se désagrégeant, répandit — suivant l'expression de Gladys — une odeur d'amour. C'était un parfum différent de tous ceux qui flottaient dans la pièce et qui étaient déjà suffisamment érotiques. Ce parfum incitait à la volupté ; il était la quintessence même des jouissances charnelles. Aussi laissait-il traîner une morbidesse, un dégoût de la vie, une désespérance incurable...

C'était toute la mélancolie des fins d'orgies, des lassitudes écœurées après l'étreinte ; c'était l'atmosphère même du suicide.

Fut-ce le cri du médium ? Fut-ce le déferlement bestial de l'assemblée ? Fut-ce cette énigmatique et démoniaque senteur dont je perçus les capiteux effets ? De la boule, je ne puis rien dire : je ne l'ai point vue. Mais j'ai respiré le parfum de volupté.

Moi aussi je sentis que mes veines charriaient du feu. Mes nerfs étaient surexcités à en crier de souffrance et de plaisir. Le respect humain, la pudeur innée, qui retiennent en général tout être d'une certaine éducation, avaient disparu. Je n'étais plus qu'un homme au milieu d'autres humains, aux sens déchaînés. La plupart des lumignons

s'étaient éteints ou vacillaient : la pénombre était accrue par les nuages aromatiques qui montaient en volutes...

Je me rappelle que le prêtre, accompagné de deux jeunes gens, brisa les scellés de la cage métallique et délivra la jeune femme.

Ce dut être le signal de la débauche... La jolie fille, demi-nue, s'élança dans le groupe des douze assistantes.

... Et tous les instincts s'assouvirent librement. Librement, mais avec une sorte de fureur passionnée. Aux gémissements voluptueux succédèrent des plaintes, des sanglots de détresse.

Pour ma part, je me sentais le cœur lourd, lourd à pleurer.

Le prêtre n'en était pas à sa première messe luciférienne. Il en connaissait certainement les effets ; il savait que cette lassitude, cet écœurement morbide sont dangereux. Les enchantements de la mort sont puissants et tout est à craindre quand le fantôme du suicide vous a souri...

— De l'air ! De l'air ! cria-t-il d'une voix mâle et résolue, qui vibra à mes oreilles.

Portes et fenêtres furent à grand'peine ouvertes.

Le vent, jouant dans les mèches d'or de Gladys, rafraîchit son front brûlant qui reposait sur mes genoux.

Ah ! qu'il me parut vivifiant, l'air pur de la nuit après les cauchemars de cette nuit fantasmagorique !

XIX

LES ENVOUTEMENTS D'AMOUR ET DE MORT

Ce jour-là, M. K... était en veine de confidences. Nous nous entretenions d'un sujet que je connaissais bien par une récente expérience personnelle, mais je le laissais aller, certain d'apprendre quelque chose d'intéressant.

— Croyez-moi, disait-il, dès que vous le pourrez, prenez un appartement situé le plus près possible d'une église. Même pour un athée, l'église, avec son rayonnement de prières, a une influence de protection.

» Je sais bien. Vous allez me dire que vous n'avez rien à craindre. Qu'en savez-vous ? Tout le monde est à la merci d'une attaque invisible, d'un envoûtement. On ne croit pas aux envoûtements, parce qu'il est à peu près impossible d'avoir la preuve qu'ils ont été exercés. Avez-vous songé quelquefois au nombre extraordinaire de gens qui meurent, sans raison valable, sans qu'on puisse attribuer leur mort à une maladie connue ? Arrêt du cœur, dit-on, embolie. Les arrêts du cœur ont bon dos, si je peux m'exprimer ainsi.

» Évidemment, il ne faut pas être trop crédule, être comme certaines tribus de nègres pour lesquelles il n'y

a pas de mort naturelle, tout étant l'œuvre de la sorcellerie. C'est là une exagération puérile. La vérité est entre une trop grande crédulité et un scepticisme absolu.

» Ce qui m'a toujours frappé, c'est qu'il y a une très grande quantité d'hommes qui disparaissent au bon moment, soit pour laisser des fortunes à des héritiers, soit pour laisser une femme à quelqu'un qui la désire. Et avez-vous remarqué aussi les changements brusques qui surviennent dans des volontés bien déterminées ? Il y a des gens qui ont pris des décisions irrévocables et qui en changent en quelques jours, sans pouvoir expliquer ensuite la cause de ce changement, qui est quelquefois contraire à leurs intérêts. Ils ont été les victimes d'un envoûtement que personne ne saura jamais, hors celui qui l'a pratiqué et celui-là ne se flatte pas d'une telle action.

» Laissez-moi vous dire d'abord que l'envoûtement, qu'il soit d'amour ou de haine, car il y a les deux, est en soi une chose très simple, devenue presque scientifique. Tout le monde a vu, ou peut voir, cette expérience pratiquée dans les hôpitaux de nerveux et qui consiste à déplacer la sensibilité d'un sujet en le magnétisant, à la mettre par exemple dans un objet. Si on pique l'objet, le sujet a l'impression d'une blessure, si on donne des coups à l'objet, le sujet reçoit des coups. On est arrivé même à donner une bronchite à un malade qui n'avait pas de disposition pour cette maladie, en plongeant dans l'eau glacée l'objet qui détenait ses forces sensibles. Vous devez vous souvenir des expériences du colonel de Rochas, qui sont classiques...

» Eh bien ! l'envoûtement, du moins l'envoûtement le plus aisé à pratiquer n'est pas autre chose. C'est seulement le fait de déplacer le corps astral d'un individu et de le mettre, sans l'aide des passes magnétiques et quel que soit son tempérament, dans une poupée, dans

une figurine de cire ou d'argile, où il est prisonnier et à la merci de l'opérateur. »

Ici, je ne pus m'empêcher d'arrêter mon interlocuteur, pour une objection qui s'était souvent présentée à mon esprit.

— Si l'envoûtement, fis-je, était une opération simple, comment se fait-il que des hommes, des hommes politiques notamment, qui suscitent de grandes haines, ne soient pas frappés par les magiciens qui les détestent ? J'ai entendu dire qu'il y avait beaucoup de secrets de magie dans les traditions juives. Hitler qui a chassé les Juifs d'Allemagne aurait dû mourir par les envoûtements de magiciens juifs.

M. Eleuthère K... sourit.

— Je n'ai pas dit que l'envoûtement était une opération simple. D'abord et heureusement, il y a des natures bien constituées psychiquement et astralement qui sont inaccessibles à toute atteinte. Le mal revient alors avec une force décuplée sur celui qui l'a envoyé. Cela se nomme le choc en retour. Dès qu'on a quelque connaissance magique, on sait la force de ce choc et on ne s'expose pas inutilement à le recevoir. Ensuite, un homme qui dispose d'un grand pouvoir, qui joue un important rôle politique, a toujours des partisans, des fidèles enthousiastes. L'amitié, le respect, l'admiration de ceux-ci répandent autour de l'homme en vue un courant, une atmosphère favorables, ce que les occultistes appellent une « aura » d'amour qui écarte les forces de haine ou tout au moins les neutralise. L'envoûtement, dans ces conditions, devient impossible.

» Ensuite, si vous parlez de Hitler, je vous dirai qu'il y a en effet de grands et terribles secrets dans la magie juive et que nous ne savons pas comment finira cet homme.

— Croyez-vous qu'il soit possible...

— Tout est possible. Actuellement, les envoûteurs sont bien tranquilles, protégés qu'ils sont par le scepticisme officiel. A peine de temps en temps y a-t-il une affaire comme celle de Bordeaux et de ce curé qu'on accusait, à tort, a dit la justice. Quelles grossières superstitions ! répètent alors les journaux. Les envoûteurs ont la partie belle et ils ont la sagesse de ne pas faire parler d'eux.

» Songez qu'au temps de l'empereur Constantin, l'envoûtement était un fléau social tellement grave dans tout l'empire romain, qu'on fut obligé d'édicter contre les envoûteuses des peines terribles, la peine de mort, notamment, sur une simple dénonciation. »

M. Eleuthère K... comprit sans doute la question que j'allais lui poser, car il m'arrêta du geste.

— Le nombre des gens qui pratiquent l'envoûtement à Paris ? On ne peut le fixer. Il y en a des quantités qui essaient. Heureusement, ils sont ignorants. L'ignorance est parfois préservatrice. Et c'est davantage la haine causée par la jalousie que l'intérêt, qui les pousse.

» J'ai questionné des cartomanciennes, auxquelles on attribue en général, à tort ou à raison, des pratiques de sorcellerie. Toutes m'ont raconté la même chose. Elles reçoivent au moins une fois par jour la même demande et toujours sous la même forme :

» — Ah ! si vous pouviez faire mourir mon mari !

» C'est quelquefois, plus rarement, un mari qui demande la mort de sa femme. La cliente est toujours prête à sacrifier telle somme d'argent et elle est toujours importante.

» Il y a au moins, à ma connaissance, à Paris, deux groupes de gens cultivés qui pratiquent l'envoûtement collectif : celui-ci est le plus efficace. Ils forment ce qu'on appelle la chaîne magique. Ils unissent leur volonté dans un but déterminé qui est presque toujours un but de

haine. Ils ont fait un pacte d'intérêt mutuel, basé sur la magie. Ils ne sont pas tout-puissants, mais, certes, ils obtiennent beaucoup de résultats. Toutefois, ils agissent sur les personnes, selon le procédé connu de la figurine de cire, procédé en usage dans toute l'antiquité, que notre XVIe et notre XVIIe siècle ont bien connu et pratiqué. Mais ils ne soupçonnent même pas le secret essentiel, terrible, celui que l'on pourrait appeler le secret de la mort.

» Il y a Paris un homme qui le possède et qui s'en sert. J'ai eu affaire à lui une fois et j'espère ne plus avoir à recommencer. Aussi je ne vous dirai pas son nom. Et cela dans votre intérêt, parce que vous seriez peut-être tenté de le divulguer et que vous vous exposeriez à une vengeance contre laquelle vous ne pourriez rien.

» Je peux vous dire toutefois le principe du secret d'envoûtement qu'il possède et qu'il pratique, parce que je ne le tiens pas de lui, mais de ce hasard qui procure parfois à celui qui observe des connaissances précieuses. Je ne vous le dirai pas du reste complètement.

» Tout le monde et de tout temps, même les magiciens d'Égypte dont on a retrouvé les figurines avec leurs piqûres au cœur, tout le monde se sert d'une poupée de cire, de bois, d'argile. Ce procédé s'est perpétué à travers les âges sans changement.

» Or, on peut rendre un envoûtement mille fois plus efficace, en modifiant la nature de la figurine. Il y a à Shanghaï des envoûteurs chinois auxquels, paraît-il, nul ne peut résister. Ils partent du principe que l'homme est un composé de liquides entourant la substance minérale des os et ils construisent une figurine avec des liquides au lieu d'une figurine solide. C'est, en somme, très simple.

» Mais ils ajoutent autre chose. Il y a en Chine une plante, appelée la plante ging-ging, à laquelle on attribue

des vertus aphrodisiaques et qui à cause de cela se vend très cher. La plante ging-ging a une racine en forme de cuisse humaine, comme la mandragore, et elle passe aussi pour gémir quand on l'arrache du sol. Les envoûteurs chinois donnent à leur figurine au torse liquide, des jambes faites avec des racines de ging-ging.

» Revenons à l'homme dont je vous parlais tout à l'heure. Nous l'appellerons M. X... Il n'est à craindre que si l'on se met sur son chemin, et encore pour une question spéciale qui est la question des femmes. Tous ses actes sont mus par le désir sexuel, dont il est la proie à un point extraordinarie.

» Il est beau et très séduisant, bien qu'il ait dépassé la quarantaine. Il a pour un grand nombre de femmes ce qu'on pourrait appeler l'attrait du mal. Mais cet attrait est vraiment une sorte de fascination dont il a dû cultiver le pouvoir par certains procédés occultes. Le monde dans lequel il exerce est celui des vedettes de cinéma et du théâtre. Il a les cheveux presque blancs et très épais. Il a longtemps voyagé en Chine, mais il n'en parle jamais et, quand il aperçoit un Chinois dans un hôtel ou un restaurant, il sort précipitamment, en donnant des marques de nervosité.

» J'ai su ces détails par une femme inconnue et très belle, une blonde de vingt ans aux formes parfaites, Mme E..., qui vint un jour me trouver avec une lettre de recommandation d'un de mes amis. Après diverses réticences, elle se décida à me faire une confession générale.

» — Je suis mariée, me dit-elle, à un homme bon et que j'aime. Son seul défaut est une confiance extrême ; la confiance excessive est souvent un défaut. Elle en a été un dans mon cas, car elle m'a fait tromper mon mari. Mais je l'ai trompé dans des conditions que je ne peux m'expliquer, avec un homme qui m'a inspiré de la peur

et même de la répugnance, la première fois que je l'ai vu. Il me fut présenté à Juan-les-Pins où nous étions allés passer l'été, et tout de suite, dès qu'une de mes amies m'eut mis en sa présence, je souhaitai ne plus le rencontrer. Mais il s'attacha à mes pas, noua des relations avec mon mari, nous invita dans une petite villa qu'il avait louée.

» Eh bien ! Voici où commence l'inexplicable. Il ne m'avait fait qu'une cour discrète, à laquelle je n'avais pas répondu. Je vous ai dit que j'aimais mon mari. Un jour, se trouvant seul avec moi, il me dit brusquement, en me regardant dans les yeux :

» — Je vous attends chez moi, demain, à quatre heures.

» Je haussai les épaules et lui répondis sèchement que je ne viendrais pas.

» Le lendemain, je devais sortir en automobile avec mon mari. A trois heures, une idée impérieuse s'empara de moi : aller au rendez-vous. Je trouvai je ne sais plus quel prétexte invraisemblable, que crut mon mari, et je courus chez M. X... Il m'accueillit sans étonnement, mais me laissa voir une passion furieuse. Je dois dire que je fus tout de suite à lui, presque sans résistance. Comment et pourquoi ? C'est ce que je ne peux m'expliquer. Je me ressaisis le soir même et je me fis à moi-même le serment sacré de ne plus revoir cet homme, pour lequel je n'avais aucune attirance et dont le souvenir physique m'inspirait du dégoût. Nous rentrâmes à Paris, mon mari et moi. Je suis catholique. J'allai me confesser en arrivant et j'espérais en avoir fini avec M. X... Je lui avais écrit un mot pour le prier de ne plus se présenter devant moi.

» Ce fut moi qui allai chez lui, dans son appartement, dès qu'il me fit signe. J'éprouvai ensuite la même horreur, je me suis fait les mêmes reproches, j'ai pris les mêmes

résolutions. Cela dure depuis trois mois. Je me suis enfin rendu compte que j'étais victime de quelque chose d'occulte, qui dépassait les données ordinaires, provenant de l'influence normale d'un homme sur une femme. Je m'en suis ouvert à un vieil ami de mon père, qui m'a envoyée à vous comme à la seule personne qui pourrait faire quelque chose pour moi.

» Il fut convenu que je ferais la connaissance de M. X...

» A quelque temps de là, Mme E... me fit dîner avec lui, chez son mari.

» M. X... est infiniment courtois et réservé. Nous ne sympathisâmes pas. Il se tenait sur la défensive, et, quand je parlai de magie, il simula le plus grand scepticisme.

» Je demandai un peu plus tard à Mme E..., en évitant naturellement de froisser sa délicatesse, étant donné le caractère scabreux du sujet, si, dans les minutes de total abandon qu'elle avait eues avec M. X..., elle n'avait rien remarqué d'anormal dans sa conduite.

» Ce fut pour elle un trait de lumière.

» — J'ai beaucoup de peine à vous expliquer cela, me dit-elle en rougissant. Et, du reste, je ne suis pas sûre... Comment vous dire ? J'ai vu avec surprise, j'ai pu constater que, pendant la minute que la nature a voulu pour les amants pleine d'inconscience et d'oubli, M. X... semblait garder sa raison et même faire un effort de volonté. Je crois même qu'il fixait un point de sa chambre, qui est un petit bureau ancien, dont le panneau était ouvert et qu'il allait tout de suite refermer à clef avec soin.

» Cette fois, j'étais sur la voie. Ou je me trompais fort ou M. X... pratiquait les mystères, appelés mystères de Mahi Kaligua [1], et il connaissait le secret qui consiste

1. Les mystères de Mahi Kaligua sont d'origine africaine et pratiqués aux Antilles. M. X. mélangeant des magies différentes, utilisait en même temps un procédé de la Chine du Nord.

à se servir de la force fluidique prodigieuse dégagée par l'acte sexuel. Il l'utilisait pour la réalisation de son désir qui était de lier à lui une femme.

» Mme E... avait la clef de l'appartement de M. X... Je lui proposai d'y aller avec elle un jour où elle serait certaine que M. X... ne pourrait survenir.

» Elle accepta et, une après-midi, elle m'introduisit avec elle dans la chambre où je ne doutais pas qu'aurait lieu bientôt une opération de magie sexuelle.

» Je reconnus tout de suite, à la présence de miroirs convexes, de baguettes, de certaines pierres, que M. X... devait non seulement s'adonner à la magie, mais aussi à la nécromancie. Mais cela le regardait et ce n'était pas pour cela que j'étais venu. Les nécromanciens sont tous condamnés au redoutable châtiment de l'obsession des morts.

» Je demandai à Mme E... si elle voulait prendre sur elle de forcer le petit bureau. Elle accepta et nous y arrivâmes sans peine.

» Sur une étoffe rouge reposaient les deux plus curieuses figurines que j'eusse jamais vues. Elles pouvaient avoir vingt-cinq centimètres de long. Je ne pus démêler de quelle nature était le tissu qui enveloppait leur corps et qui représentait la peau. Il me sembla que c'était une sorte de parchemin très fin et coloré. Mais il ne recouvrait que la tête et le torse qui était épais et ventru. La base du torse, les jambes étaient végétales. Il y avait là, en bois, une imitation étrangement vivante des formes sexuelles de l'homme et de la femme. Mais elles n'étaient pas sculptées. Je devais être en présence de ces fameuses racines de la plante ging-ging qui ne se trouve que dans le Nord de la Chine.

» Je remarquai qu'elles avaient été humectées d'une substance qui me parut répugnante. Les deux poupées étaient étroitement unies l'une à l'autre et cette union,

par les proportions de certains détails, avait quelque chose d'obscène et même de pénible. Sur les têtes, comme des masques, deux photographies, l'une de Mme E..., l'autre de M. X..., avaient été collées avec un grand soin. Les photographies étaient souriantes, ainsi que le veulent d'ordinaire les photographes, et ce sourire, avec l'ensemble de la pose, prenait une expression terrible.

» Je crus bien que Mme E... allait s'évanouir, en voyant cela.

» Je tentai de lui expliquer le procédé magique employé par M. X...

» Il avait constitué deux poupées, mais avec une science peu commune. Je les touchai, avec précaution, bien entendu, car une blessure, même involontaire, aurait pu causer du mal à ceux qu'elles représentaient. Elles étaient faites d'un mélange de liquides, à l'imitation du corps et il me suffit d'une légère pression pour faire affluer sur leurs lèvres une humidité rougeâtre. M. X..., par la composition des liquides — et c'est dans ce choix que réside le secret essentiel — avait rendu les deux poupées susceptibles d'être réceptives de la volonté humaine qu'il leur avait projetée.

» Pour cette projection, il avait choisi la minute de l'acte sexuel. Les êtres dégagent alors une force immense que l'on peut capter et utiliser, si on y exerce sa volonté. Mais, pour que cette force trouve son emploi, il faut que l'esprit qui la gouverne la lance directement sur les symboles, qui représentent la réalisation de son désir. M. X... avait fait une image, sinon animée, du moins assez proche, de la réalité humaine qu'il avait conçue.

» J'expliquai à Mme E... que M. X..., pour que l'opération magique eût son accomplissement, était obligé de regarder les deux poupées et de fixer sur elles sa volonté au moment où la grande force de la nature se

16

répandait autour de lui. Je ne sais si elle considérait cette distraction comme un péché contre l'amour, mais elle voulait détruire tout de suite les poupées, emblèmes très éloquents d'une réalité haïssable.

» Je lui dis de s'en garder et que le seul moyen de détruire leur maléfice était de les faire bouillir. Nous trouvâmes dans l'appartement un appareil à thé où nous plaçâmes les poupées. Quand l'eau entra en ébullition, il y eut un léger crépitement, comme une décharge électrique, et elles se vidèrent de ce liquide rougeâtre qui devait constituer leur sang.

» J'aurais bien voulu en prélever un peu pour l'analyser, par curiosité, mais l'agitation de Mme E... ne me le permit pas. Maintenant que je l'avais délivrée, elle me regardait presque avec rancune. Elle me demanda assez brusquement ce qu'il fallait faire.

» Je lui donnai le conseil de laisser les dépouilles des poupées — il ne restait que du parchemin et une petite masse gélatineuse — là où elle les avait trouvées, de s'en aller et de ne plus revenir.

» Bien que connaissant l'ingratitude humaine, je fus assez surpris de ne pas avoir de nouvelles d'elle. Je pensais aussi qu'elle pouvait me trahir auprès de M. X... et que celui-ci pouvait assez justement venir me reprocher d'avoir violé son domicile et aidé une femme à forcer son bureau. Mais je n'eus pas non plus de nouvelles de lui, du moins de nouvelles directes.

» J'en eus d'indirectes qui faillirent m'être fatales et ainsi je sus que M. X... ne me pardonnait pas d'avoir détourné de lui la femme qu'il aimait.

» J'avoue que j'aurais dû le prévoir. Je n'avais préparé aucune défense et l'attaque eut tout d'abord un caractère inattendu.

» Je me trouvais un jour ici-même — nous étions dans le salon de M. Eleuthère K... — et j'étais assis à la

place où je suis. Les portes et les fenêtres étaient bien fermées. J'étais en train de lire paisiblement et voilà qu'en levant les yeux, j'aperçois sur le fauteuil où vous êtes assis en ce moment, un chat noir qui, roulé sur lui-même, était en train de dormir.

» Ma surprise fut extrême.

» — Un chat est entré chez moi à mon insu, pensai-je.

» Je m'approchai pour le caresser, mais je ne touchai que le vide.

» Je crus à une hallucination passagère et je repris ma lecture. Mais, quelques minutes après, le chat était sur ma table et fixait sur moi des yeux de braise. Je le chassai encore et il disparut pour reparaître un peu plus tard.

» J'en conçus de l'inquiétude pour la solidité de mon cerveau.

» Mais la nuit, quand je fus couché et que je vis de nouveau errer l'animal le long des murs et sur le plafond, je pensai tout à coup que c'était peut-être une vengeance de M. X... et cela me tranquillisa beaucoup.

» Un magicien très expert peut en effet créer, avec les forces élémentaires, des obsessions qui ont la couleur et l'apparence de la vie. Les chats, sans qu'on puisse savoir pourquoi, sont les plus faciles à envoyer pour obséder un ennemi. L'image du chat se crée aisément dans l'astral. Ainsi, sous l'influence des drogues, de l'opium surtout, des chats se forment fréquemment dans les rêves des fumeurs et ils prennent volontiers des aspects menaçants, car ils sont animés par des entités inconscientes mais presque toujours hostiles à l'homme.

» Je ne doutai pas que M. X... ne connût l'art de donner une apparence à une bête astrale, l'apparence seulement, car pour lui donner la réalité physique, même peu de temps, il faudrait un maître comme l'Europe n'en connaît pas.

» Une obsession de cette nature n'est redoutable que

pour celui qui ne sait pas qu'elle est très vite dissoute par la prière, non une prière religieuse, mais une prière adressée à l'unité des êtres et des choses, qui fait rentrer immédiatement dans le tout l'illusoire création.

» Je fus donc très vite libéré. Dans un livre célèbre, *Les mille et un fantômes*, Alexandre Dumas a raconté, sous une forme romanesque, une histoire analogue arrivée à un de ses amis qui en était mort. Il avait dû mourir faute de connaître le thème de la prière.

» Mais je ne devais pas en être quitte à si bon marché. Des attaques plus sérieuses suivirent qui ne visaient à rien moins qu'à ma mort.

» Comment vous expliquer ce que je ressentis exactement ? Ce fut mon cœur que M. X... tenta de frapper. Les envoûteurs, quand ils le connaissent, choisissent toujours le point faible de l'individu menacé, l'organe qu'ils savent malade. Pour un homme de mon âge, sur le tempérament duquel on n'a pas de donnée précise, on ne risque pas de se tromper beaucoup en frappant au cœur. De plus, s'il a des doutes, l'envoûteur ne peut être accusé de rien, car l'arrêt du cœur est normal.

» Je me réveillai une nuit avec la sensation très spéciale que de légères fléchettes aiguës me traversaient la poitrine. Tout de suite je pensai à M. X... Les fléchettes correspondaient aux piqûres qu'il devait faire.

» C'est toujours pendant le sommeil que vous atteint ce genre d'envoûtement, parce que, alors, l'homme est désarmé. Il peut arriver que l'on soit tué du premier coup, si l'opération est faite selon toutes les règles. Mais c'est un cas assez rare. En l'occurrence « l'aura » de l'église près de laquelle j'habite, tempéra les coups. Heureusement aussi, je connaissais le moyen d'intercepter toute attaque occulte de cette nature.

» Je vais vous indiquer ce moyen que j'employai dans la nuit même où je commençai à être frappé, car il

pourra peut-être vous servir un jour. Si vous parlez des envoûtements, tenez compte que, toutes les fois qu'on en parle, on pousse par ce seul fait quelques individus à les pratiquer. Rien ne s'imite aussi aisément que le geste du mal. Il est donc juste que vous donniez en même temps le moyen d'y remédier.

» Comme toutes les choses essentielles de la magie, c'est un moyen très simple et d'une efficacité absolue sans qu'il soit rationnellement explicable.

» Vous relevez avec une boussole, aussi exactement que possible, les quatre points cardinaux de la chambre où vous dormez et qui est le seul lieu où l'envoûteur peut vous frapper avec certitude. Vous formez ainsi un quadrilatère, et, aux quatre extrémités, sur les murs ou sur le bois de la porte, vous tracez le dessin de quatre sceaux de Salomon. C'est un dessin bien connu et bien aisé à reproduire. Notez, à l'usage des ignorants, qu'on le trouve dans tous les manuels de magie. La puissance de ce dessin a été reconnue immense dans toutes les littératures. L'histoire la plus connue, où l'on voit ses effets, est celle des *Mille et une nuits*, où un génie est prisonnier dans une boîte par sa force.

» Mais il faut, autant que possible, tracer le dessin avec deux encres, l'une jaune et l'autre bleue. Ce détail a son importance. Il suffirait d'employer de l'encre rouge, par exemple, pour neutraliser partiellement la protection du sceau. Le cercle doit être à l'encre jaune et l'étoile à l'encre bleue.

» Toute projection de force mauvaise est brisée par ces quatre signes. Vous pourrez les tracer aussi petits que vous voudrez, de façon que, dans une chambre d'hôtel, on ne puisse vous reprocher de détériorer les murs. L'effet sera le même. Et si vous m'en demandez l'explication, je vous donnerai celle qu'on donne pour la télégraphie sans fil. Ce sont des ondes qui se pro-

pagent et qui se contrarient. On ne peut dire autre chose.

» Je restai quelque temps sans avoir de nouvelles de Mme E... Je ne m'en inquiétais pas davantage, ayant fait ce que je devais faire, lorsque j'eus, un jour, la visite de M. X... Il avait pris, pour venir me voir, un prétexte futile, un livre curieux qu'il voulait me communiquer disait-il. C'était une œuvre de jeunesse de Sédir, signée d'un pseudonyme, sur la magie et l'amour, qui contient quelques secrets précieux.

» Je ne peux pas dire que ce fut de la haine qui se dégagea de lui. C'était plutôt de la curiosité. Il me regardait comme quelqu'un qui revient de loin. Je vis que, d'un regard furtif, il examina mes murs. Sans doute connaissait-il la force de protection de mes signes et cherchait-il. Mais nous étions dans mon cabinet de travail. Il aurait bien voulu pénétrer dans ma chambre à coucher et, pour cela, il chercha un prétexte, parla de la disposition de mon appartement qui était excellente et ajouta qu'il en cherchait un semblable, aussi bien protégé

» Je feignis de ne pas comprendre. C'est une sensation désagréable que d'avoir chez soi quelqu'un qui s'est livré récemment à des agissements pour vous tuer surtout quand on n'a pas la vigueur physique pour le jeter simplement à la porte.

» Je lui dis que j'avais lu le livre non signé de Sédir mais qu'il y avait bien d'autres secrets qu'il avait ignorés car c'était un esprit assez borné.

» — Au fond, ajoutai-je, il suffit de lire très attentivement la mystique de Goerres. Il y a presque tout Presque tout, sauf les méthodes chinoises.

» Et je le regardai fixement.

» — Oui, répondit-il avec calme, mais on peut remplacer des cuisses de ging-ging par des cuisses de mandragore.

» Comme il allait prendre congé de moi, il me dit, sur la porte, en me regardant dans les yeux :

» — Mme E..., que j'ai quittée tout à l'heure, m'a chargé de ses amitiés pour vous. Elle va probablement m'accompagner en Amérique.

» Je leur souhaitai à tous deux le meilleur voyage possible.

» J'appris, quelques jours après, que M. X... était parti pour Hollywood avec Mme E... Il avait triomphé d'elle, soit par quelque nouveau procédé magique, soit peut-être par le jeu normal des attractions humaines.

» Je n'ai plus eu de nouvelles ni de l'un ni de l'autre. Je souhaite vivement que M. X... demeure de l'autre côté de l'océan. Il y a moins de chances pour qu'en Californie il pense encore à moi...

» Mais les envoûtements faits par des hommes ne sont pas les seuls à craindre. Bien plus redoutables sont les envoûtements faits par les êtres qui sont dans l'au-delà.

» Ici, nous entrons dans un domaine particulier et je crois bien que vous n'ajouterez pas foi à mes paroles et me considérerez comme un vieux toqué. »

J'esquissai un geste pour lui dire qu'il n'en était rien, mais il m'arrêta.

— Ce sera tout à fait votre droit, puisque je ne peux apporter aucune preuve de ce que je dis... rien que ma certitude absolue. Il y a dans l'au-delà des êtres qui nous surveillent et qui n'ont pas d'intérêt à ce que nous découvrions les secrets de leur existence. Ils préfèrent qu'il y ait une humanité passionnée et ignorante, afin qu'ils puissent se nourrir de l'aliment astral de leur passion. Donc, tout progrès dans le domaine de la magie, toute connaissance d'eux qu'un homme puisse avoir entraîne aussitôt une réaction de leur part. Ils ne tolèrent pas la supériorité dans l'ordre magique et ils ne tolèrent pas

surtout la divulgation de certains secrets essentiels. Paracelse et Cornelius Agrippa sont décédés à la minute où ils allaient divulguer le résultat de longs travaux qui auraient apporté une lumière nouvelle sur la vie après la mort. Ils ont été victimes d'un envoûtement contre lequel il n'y a pas de protection, parce qu'il provient d'êtres supérieurs à nous par le développement égoïste, d'êtres qui vivent dans le monde qui suit immédiatement celui de la terre, le monde généralement appelé astral.

» Avoir trop de connaissances est une chose dangereuse. Maintenant que je peux jeter un regard sur les longues années passées, je pense qu'au point de vue de mon bonheur personnel, il aurait mieux valu que je demeure ignorant, que je m'occupe de boxe, de courses, de cyclisme ou d'aviation. Mais le bonheur est-il l'idéal ou est-ce, au contraire, la perfection qui n'engendre qu'inquiétude, pitié et douleur ?

» C'est là un grave problème que je vous laisse le soin de résoudre. »

LES MOYENS DE DÉFENSE CONTRE LES ENVOUTEMENTS

Je ne veux pas terminer ce chapitre sur les envoûtements sans dire encore quelques mots sur les envoûtements à Paris. Ce que je vais ajouter provient de mon expérience personnelle et je suis sûr que M. Eleuthère K.. ne me désavouera pas.

Il y a à Paris beaucoup de gens qui pratiquent l'envoûtement — avec plus ou moins de succès. Et il y a beaucoup plus de gens qui se croient envoûtés qu'il n'y a d'envoûteurs réels. Il ne faut pas oublier que l'envoûtement de haine est une opération des plus compliquées que ne peuvent réussir des magiciens qui possèdent pourtant des secrets perdus. Car il ne suffit pas de

connaître les détails matériels du rite, il faut avoir la force nécessaire de pensée et surtout savoir établir le rapport entre la pensée et le rite.

J'ai eu une fois dans ma vie l'expérience d'un envoûtement de mal qui fut efficace. Je fus d'ailleurs mêlé à cette affaire tout à fait malgré moi et ce fut à mon insu que ma force fut utilisée.

La chose fut pratiquée dans un milieu de gens sans instruction et complètement ignorants de ce qui se rapporte à la magie. J'étais excessivement jeune et une personne assez jolie, dont j'avais récemment fait la connaissance, me demanda si je voulais participer avec elle à une « expérience de magnétisme ». J'acceptai avec joie. Le magnétisme ne devait d'ailleurs jouer aucun rôle dans la circonstance. Elle me conduisit un soir dans un petit appartement où quatre ou cinq vieilles dames étaient réunies. L'une d'elles, la maîtresse de maison, une grosse personne corpulente, nous fit asseoir autour d'une table sur laquelle se trouvait un objet recouvert d'un tapis. Nous tendîmes les mains exactement comme si nous allions faire tourner la table. Alors la grosse dame prit une canne et se mit à frapper le tapis en répétant des mots incompréhensibles, où je distinguai un prénom de femme qu'elle répétait : Henriette ! Elle s'échauffa, la sueur ruissela de son front, puis elle s'arrêta et nous remercia du service que nous lui avions rendu.

Quel service ? Je ne le demandai pas. Elle nous fit passer, pour prendre du thé, dans une autre pièce qui communiquait avec celle où la séance avait eu lieu.

Poussé par la curiosité, je profitai d'un moment d'inattention pour soulever le tapis sur lequel les coups avaient été donnés et quelle fut ma surprise en voyant un chat mort !

Mon amie me donna ensuite la clef de l'énigme. La vieille femme était un peu cartomancienne et un peu

sorcière. Elle en voulait à une personne appelée Henriette et elle employait contre elle ce procédé primitif d'envoûtement. Or, mon amie connaissait ladite Henriette et nous allâmes la voir ensemble pour nous rendre compte de ce qui avait pu lui arriver.

J'étais absolument convaincu qu'il ne lui était rien arrivé du tout. Je fus très étonné d'apprendre qu'à l'heure où la séance avait eu lieu, elle avait ressenti des douleurs très vives sur tout le corps, exactement, nous dit-elle, comme si on lui avait donné des coups de bâton.

Je la revis par la suite et je sus que les séances avec le chat mort avaient continué. Eh bien ! la malheureuse Henriette, après avoir reçu les contrecoups de ces séances et supporté des douleurs régulières, était parvenue à y mettre fin en faisant chaque soir, à la même heure, une prière à la Vierge.

Je donne ceci comme un exemple. Je ne peux m'expliquer comment le chat mort pouvait jouer un rôle de transmission, et je ne vois pas l'utilité d'une réunion de quelques personnes, qui ne savaient pas pourquoi elles étaient assemblées. Mais je constate que l'action à distance avait eu lieu. Je suppose que les forces conjuguées des personnes qui avaient étendu leurs mains autour de la table avaient été captées et avaient servi à un passage de courants, transportés du chat jusqu'à la victime de l'envoûtement. Mais pourquoi un chat et quel est le secret magique qui était employé ? C'est ce que je ne saurais dire. L'élément essentiel m'échappe et je suis certain que, si l'expérience était recommencée sans cet élément essentiel, cela ne donnerait aucun résultat.

Mais ce qu'il faut retenir, c'est l'efficacité de la prière dans un tel cas. Une prière adressée à la Vierge a réussi à détourner des courants de mal envoyés vers quelqu'un. Il faut se représenter que, dans tous les envoûtements, c'est la pensée, la force de l'esprit qui est l'élément

important. La pensée se multiplie si on lui donne des points d'appui matériels. Il faut lutter en employant les mêmes principes et en dressant contre la pensée mauvaise une bonne pensée, avec un point d'appui qui peut être la Vierge ou toute autre image, que l'on considère comme une représentation divine.

Cela revient à dire qu'aux signes conseillés par Eleuthère K..., c'est-à-dire aux quatre sceaux de Salomon dessinés sur les murs de sa chambre, il faut ajouter une pure pensée, soit qu'elle ait la forme simple d'une prière, soit qu'elle soit une exaltation vers l'esprit...

En principe, une chambre que l'on emplit le soir d'un vœu d'amour pour tous les êtres, d'un vœu désintéressé, est une chambre fortifiée contre toutes les puissances de l'envoûtement. L'amour est la plus grande force terrestre et l'âme humaine, qui en a des réserves immenses, peut en émettre des quantités indéfinies.

CONCLUSION

Nous allons, si vous le voulez bien, terminer maintenant notre voyage à travers le mystère à Paris. Nous ne voudrions pas fatiguer le lecteur et surtout nous ne voudrions pas le faire crier à l'invraisemblance...

Car il existe à Paris — et de nos jours — bien d'autres sectes, bien d'autres mystères. Il y a des gens qui pratiquent la nécromancie, c'est-à-dire l'art d'évoquer les morts, et qui arrivent à des résultats extraordinaires ; il y a des groupements qui s'exercent au vampirisme et qui augmentent ainsi leur propre potentiel de vie aux dépens d'autrui. Dans ce monde de la magie, de la sorcellerie, du surnaturel, il y a de tout : beaucoup de charlatans, — c'est indéniable, — beaucoup d'expérimentateurs égoïstes, qui ne sont guidés que par leur intérêt physique et moral, quelques curieux qui se lancent dans l'inconnu, pour le seul plaisir de la recherche ; il y a aussi, heureusement, des savants qui étudient la magie avec un pur esprit de désintéressement, et il y a, peut-être, même deux ou trois sages dégagés de tout souci mesquin...

Tout ce domaine mystérieux est, en général, inconnu ou très mal connu du grand public, et c'est pour cela que dans le pays de Descartes, où l'on prise avant tout

la clarté et la raison, on manifeste souvent un scepticisme à l'égard de ce genre de phénomènes.

A part les charlatans qui en vivent, presque tous les autres, en effet, s'efforcent de demeurer cachés : ils s'appliquent même à déguiser les résultats qu'ils obtiennent. Le Français moyen vit dans l'ignorance de leurs expériences, et, comme celles-ci ne sont pas scientifiquement enregistrées, on en arrive à douter de leur existence.

Et c'est peut-être très bien ainsi : cette ignorance et ce doute sont peut-être nécessaires. L'occultisme est, par définition, ce qui est caché. Le mystère est fait pour rester dans l'ombre ; on peut, de temps en temps, soulever un coin du voile, mais il est certainement maints secrets dont la divulgation totale pourrait avoir les pires conséquences.

Il y a près de deux mille ans, sous l'empire romain et même avant, au temps de la civilisation égyptienne, la magie était un objet d'exploitation des masses, aux mains de quelques personnages à demi instruits.

Il en va à peu près de même aujourd'hui. Faut-il donc renoncer à l'espoir de rencontrer un de ces puissants maîtres, capables de commander aux éléments et de changer la destinée ? Certes non, il en existe, mais ils se tiennent généralement cachés. Une grande connaissance des choses occultes entraîne, pour celui qui possède cette science, la nécessité de tenir son pouvoir secret. Les grands magiciens, pour révéler une part seulement des grands arcanes, se sont entourés de mille précautions.

On peut dire, sans paradoxe, que si l'on connaît un magicien il n'a, par le fait même qu'on le connaît, qu'un médiocre pouvoir. Autrement, il se dissimulerait et peut-être les maîtres les plus extraordinaires sont-ils ceux que nous coudoyons sans le savoir.

Quelle conclusion tirer de cette rapide enquête ? Un

regard, même superficiel, jeté sur le « surnaturel » à Paris, révèle des profondeurs insoupçonnées.

Il ne semble vraiment pas que l'on puisse, sans parti pris, nier le mystère.

Si l'on est sincère, on se rend compte que l'ordinaire attitude de scepticisme tendant à tourner en ridicule tout ce qui paraît merveilleux, ne peut plus avoir sa raison d'être.

Sans doute convient-il d'éviter une crédulité excessive : ce serait faire, superstitieusement, le jeu des charlatans...

Mais le mystère, dans une grande ville comme Paris, si l'on fait la part du bluff, de la mystification et de tout ce qui découle de son exploitation, existe bien réellement, et c'est souvent dans les quartiers les plus animés, les rues les plus lumineuses, les maisons les plus bourgeoises qu'il se cache.

Le mystère, en notre époque de T. S. F., d'électricité et de progrès mécaniques de tous genres, ne diffère pas sensiblement de celui du moyen âge et l'on peut être assuré que son voile ne sera pas soulevé de longtemps.

FIN

TABLE

5490-4-36. — Régie Imp. Crété. Corbeil.